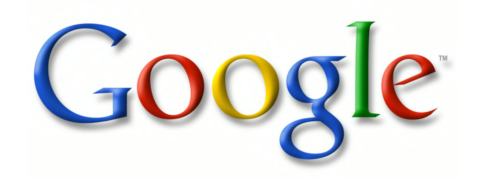





B
79

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

1775 — 1778.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG,

MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, etc.

A Ferney, 15 de fepembre.

MONSIEUR,

J'AI été un peu piqué que M. *Guibert* ne m'ait pas honoré d'un exemplaire de fon *Eloge* de M. le maréchal de *Catinat*. J'ai été fi charmé de cet ouvrage, que je pardonne à l'auteur fon indifférence pour moi. Je trouve dans ce difcours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines et fublimes, des morceaux d'éloquence très-touchans, une fierté courageufe, et l'enthoufiafme d'un homme qui afpire en fecret à remplacer fon héros : ce fentiment perce à chaque page. 1775.

Le difcours de M. de *la Harpe* eft digne d'un académicien plein d'efprit, d'éloquence et de goût;

l'autre eſt d'un génie guerrier et patriotique. Ces
1775. deux ouvrages valent bien le mauſolée du maréchal de *Saxe*. J'avoue que nos diſcours pour l'académie, du temps de *Louis XIV*, n'approchaient pas de ceux qu'on fait aujourd'hui; c'eſt l'effet de la vraie philoſophie : elle a donné plus de force et de vérité à nos eſprits. Je ne fais ici, Monſieur, que vous dire ce que vous ſavez mieux que moi. C'eſt à vous qu'il appartient de juger lequel de ces ceux portraits eſt le plus reſſemblant; vous êtes du métier de ce grand homme. Ce n'eſt pas à moi d'en parler avant vous, je me borne à vous remercier de votre ſouvenir, à vous demander la continuation de vos bontés, et à vous préſenter mon ſincère et tendre reſpect.

LETTRE II.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

25 de ſeptembre.

Ce n'eſt plus à mon *Papillon philoſophe* que j'écris, c'eſt à ma philoſophe bienfeſante, c'eſt à à la protectrice de la colonie et à la mienne. Nos dragons (1), notre corps d'artillerie (2), ſont dans les regrets autant que madame *Denis* et moi. Je puis me vanter d'être le plus affligé de tous. Je joins à la douleur de me voir privé de vous celle

(1) M. *Dupuits*, capitaine de dragons.
(2) M. d'*Etallonde*, ingénieur.

de craindre une injuſtice pour l'ami *Racle*, et de n'être point du tout raſſuré ſur le ſort de la colonie. 1775.
J'eus hier une occaſion d'écrire à l'intendant, et je lui mandai tout ce que je crus de plus propre à le convaincre et à le toucher en faveur de ce *Racle*. Il me renverra, ſans doute, à M. de *Trudaine*, et c'eſt heureuſement nous renvoyer à vous.

Le ſort de notre colonie entière, celui de *Racle*, le bâtiment de la maiſon dauphine, tout eſt entre les mains de notre protectrice. Ce ſera elle qui obtiendra qu'on rende juſtice à *Racle*, et que le conſeil accorde à notre petite province la liberté qu'on nous a promiſe, et ſans laquelle nous ne pouvons exiſter.

L'abbé *Morellet* m'avait promis de m'inſtruire exactement de nos affaires; mais je n'ai pas reçu un mot de lui ſur la demande de nos états; peut-être eſt-il à la campagne; peut-être auſſi M. *Turgot* ne veut-il pas ſe compromettre avec les fermiers généraux, dans un temps où il voit des factions ſe former contre lui.

M. de *Vaines*, votre voiſin, n'eſt que médiocrement informé de cette affaire, et ne m'en a rien écrit; ſi elle était de ſon département, j'oſe préſumer qu'elle ſerait faite. Nous n'avons d'eſpérance qu'en ma conſolatrice. Nous devrons tout à cette éloquence rapide, à la vivacité, à la chaleur qu'elle met dans ſes bons offices, au talent ſingulier qu'elle a d'animer la tiédeur des miniſtres, et de les intéreſſer à faire du bien.

Je me doute bien que vous avez plus d'une
1775. affaire en arrivant à Paris; mais je ſais auſſi que votre univerſalité ſuffit à tout. Je demanderais pardon à un autre de lui parler d'affaires dans la première lettre que je lui écris à ſon retour à Paris; mais j'ai cru flatter votre grande paſſion en vous parlant de faire du bien. J'ai ſatisfait à la mienne en interrogeant *Racle* ſur votre ſanté, ſur vos fatigues, ſur la route que vous preniez. Nous ne nous entretenions que de vous dans la colonie, nous la trouvons déſerte; nous ſommes tout étonnés de ne vous plus voir, en trois ou quatre lieux à la fois, courir, monter, deſcendre, revenir, tantôt en femme, tantôt en homme ou en oiſeau, ou en philoſophe, dormant dans un manteau, ou perchant ſur une branche.

Je ſuis retombé dans toutes les langueurs de mon âge depuis que, pour notre malheur, vous avez trouvé des chevaux à Saint-Genis; et ſi je ſuis en vie au printemps, ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation.

P. S. A propos, Madame, vous êtes partie pendant que je dormais. Voilà comme *Théſée* quitta *Ariane*; mais c'eſt ici *Ariane* qui s'enfuit. J'ai été bien ſot à mon réveil.

Tout l'hermitage auquel vous êtes apparue ſe met à vos pieds. Vous nous avez donné de beaux jours que nous n'oublierons jamais. Daignez agréer mon reſpect et mon regret.

LETTRE III.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de ſeptembre.

MON cher ange, j'ai reçu le 20 votre lettre
du 4, et M. le marquis de *Monteſquiou* était déjà 1775
retourné à la noce, après nous avoir charmés par la bonté de ſon cœur, et par les grâces naturelles de ſon eſprit.

Papillon philoſophe, beaucoup plus philoſophe que papillon, part dans l'inſtant, et vous apportera mon cœur dans un petit billet. Moi je vous envoie cette rapſodie, que je tiens de M. *Laffichard* lui-même.

Ne me calomniez point, mon cher ange. Je n'ai point dit qu'*Aufreſne* ſoit au-deſſus de *le Kain*, mais qu'il aurait pu le ſurpaſſer, s'il avait plus travaillé, et s'il avait eu un bon conſeil; mais je tiens M. *Turgot* ſupérieur à *Colbert* et à *Sulli*, s'il continue.

Faut-il donc mourir ſans vous embraſſer? cela eſt dur.

LETTRE IV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1 d'octobre.

Vous avez dû, Madame, recevoir une grande
1775. lettre de moi, le jour même que vous aviez la bonté de m'écrire un billet charmant, qui met l'espérance et la joie dans toute la colonie. Madame *Denis*, et moi, et nos dragons, et notre corps d'artillerie, nous sommes tous à vos pieds. Le petit mot que M. de *Fargès* vous a dit, nous a rendu la vie. Les soldats de l'armée de messieurs les fermiers généraux, et leurs braves officiers débitaient que les bontés de M. *Turgot* pour nous avaient été vivement censurées par le conseil, et que nous étions des esclaves révoltés qui avaient perdu leur procès, ainsi que les esclaves du mont Jura. Nous avons été en conséquence plus persécutés que jamais. Je venais même d'écrire à M. *Turgot* une longue lettre de doléance, lorsque j'ai reçu votre billet de consolation.

Je sais bien qu'il se pourrait faire que M. de *Fargès* vous eût dit une nouvelle vraie, et que deux jours après cette nouvelle se fût trouvée fausse. Les choses changent souvent du pour au contre en peu de temps. L'abbé *Morellet* même, qui m'a écrit en même temps que vous, ne me dit rien de positif; cependant vous me rassurez, car c'est sur vous que je fonde le bonheur du reste de ma vie.

Vous êtes comme les déeſſes et les ſaintes du temps paſſé, qui ne parcouraient le monde que pour faire du bien. — 1775.

Je ne puis croire que le petit déſagrément qu'on a fait eſſuyer à M. de *la Harpe* ait pu déranger les projets de M. *Turgot* et de M. de *Trudaine* ſur la colonie que vous protégez. Il me ſemble qu'au contraire ces deux belles âmes doivent être affermies dans leur deſſein de rendre une province heureuſe, en attendant qu'ils puiſſent en faire autant du reſte du royaume.

Nous travaillons toujours à force ; nous bâtiſſons réellement une ville, dans l'eſpoir que vous viendrez l'embellir quelquefois de votre préſence. M. *Racle* ne s'eſt point découragé par les difficultés qu'il eſſuie ; il ne doute de rien avec votre protection. Les maiſons s'élèvent de tous côtés, les jardins vont ſe planter; on prétend que tout ſera prêt au milieu du printemps pour vous recevoir. Nos troupes iront au-devant de vous ſur la frontière. J'eſpère bien les accompagner, quoique je n'aye pas trop bon air ſous les armes. Nous vous érigerons des trophées dans tous les endroits où les commis avaient leurs bureaux. Nous crierons, *Mont-Joye et la Tour-du-Pin.*

Daignez toujours agréer, Madame, la reſpectueuſe tendreſſe du vieux malade de Ferney.

Voltaire.

LETTRE V.

A M. CHRISTIN.

1 d'octobre.

1775. Je reçois, mon chér ami, votre lettre du 28 de septembre, et celle de Verſailles. J'admire votre courage et celui de vos cliens. Je penſe comme M. *Campi*; mais je vous avoue que je ne ſuis pas auſſi intrépide que lui. Il croit que, ſi vous en appelez au conſeil, on ordonnerait que le parlement de Beſançon rendît compte des motifs de ſon arrêt, et fît voir qu'il a jugé ſur les titres, en conformité des ordres du roi. Mais qui pourrait empêcher alors le parlement dire: Nous avons jugé ſur ces titres mêmes; on nous a produit vingt reconnaiſſances de mortaillables; nous avons vu les ſignatures de vingt députés des communautés? Les juges paraîtraient avoir décidé très-équitablement, et avoir accompli les ordres du conſeil à la lettre.

Il faudrait alors diſputer la validité de ces ſignatures, et ce ſerait un nouvel abyme dans lequel vous vous plongeriez. Les juges, devenus vos parties, vous traiteraient avec la plus grande rigueur. Vous appeſantiriez tontes vos chaînes, au lieu de les briſer: voilà ce que je crains.

Je ſuis très-perſuadé qu'il n'y a que monſie de *Maleſherbes* et M. *Turgot* capables de ſeconder vos vues généreuſes. Ils ont des amis dignes d'eux,

qui leur repréſenteront l'horreur de la ſervitude où l'on gémit encore dans un pays qu'on nomme libre. M. de *Malesherbes* ſera animé par l'exemple de ſon grand oncle, le préſident de *Lamoignon*; M. *Turgot* le ſecondera avec toute la nobleſſe et la fermeté de ſon ame; *Louis XVI* ſe fera un devoir d'imiter *Saint-Louis*. c'eſt ce que j'eſpère, et c'eſt ce qu'il faut tenter. Nous y travaillerons très-vivement, et nous aurons pour nous tout Paris, ſans exception. Cela vaut mieux que d'avoir contre nous tout Beſançon, en nous préſentant ſous la triſte forme de gens qui plaident contre leurs juges. 1775.

Laiſſez-moi rendre la liberté au petit pays de Gex, avant d'oſer tenter de la rendre aux deux Bourgognes. On nous mande de Paris que l'affaire de Gex eſt conſommée, et que nous aurons dans peu les ordres du roi. L'eſpérance eſt toujours accompagnée de crainte. Je tremble encore des difficultés que les *ſoixante* autres rois de France pourront nous faire. Mais enfin ſoyez sûr que, ſi nous réuſſiſſons dans cette petite affaire, nous entamerons ſur le champ la grande. Tout nous aſſure du ſuccès, avec des miniſtres tels que MM *Turgot* et de *Malesherbes*, et avec un roi équitable, tel que nous avons le bonheur de l'avoir. Nous engagerons d'abord les amis des miniſtres à leur parler, avec la plus grande force, en faveur de l'humanité. Je vous prierai de venir faire un tour à Ferney, et nous rédigerons enſemble un mémoire.

Vous pourrez cependant lier une eſpèce d'inſtance

— au conſeil, au nom des main-mortables condamnés
75. au parlement de Beſançon. Cette inſtance, qui ne ſera point ſuivie, ſervira ſeulement de préparation au grand édit du roi, qui doit déclarer que ſes ſujets n'appartiennent qu'à lui, et ne ſont point eſclaves (moines. En un mot, tout nous eſt ſavorable; l'exemple de la Sardaigne, à qui la France vient de s'unir par trois mariages, les ſentimens de M. de *Malesherbes* et de M. *Turgot*; l'équité et la magnanimité du roi. Je ne crois pas que nous puiſſions jamais être dans des circonſtances plus heureuſes.

Conſolons-nous, mon cher ami, et eſpérons.

Nous avons eu à Ferney mademoiſelle votre ſœur et madame *Morel*. Nous nous flattons que madame *Morel* viendra au printemps habiter la ville de Ferney, ſi elle eſt libre. C'eſt une fem qui a autant de courage que vous.

Je vous embraſſe très-tendrement, mon c ami. *V.*

P. S. Vous ſouvenez-vous, mon cher ami, du nom de celui qui vous manda de Bar, il y a quelques années, l'aventure du nommé *Martin*, qu'o s'aviſa de rouer ſur quelques indices qui ſont ſouvent trompeurs, lequel *Martin* fut quelques jour après reconnu innocent? vous ſouviendriez-vou du bailliage lorrain où ſe fit cette exécution, et d la date de cette affaire? ſavez-vous où eſt actuellement celui qui vous en donna des nouvelles? I y a un conſeiller au parlement de Paris, que vous connaiſſez et qui vous aime, parce qu'il aime la

vérité et la juſtice; il veut s'informer de tout ce qui concerne ce pauvre *Martin*, et rendre, s'il ſe peut, 1775.
ſervice à ſa malheureuſe famille. Ne négligeons pas cette occaſion, en attendant que nous puiſſions ſervir nos main-mortes.

LETTRE VI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

1 d'octobre.

PAPILLON-*philoſophe* ne paſſera point l'hiver à Ferney; elle eſt à Paris où elle s'occupe de rendre des ſervices eſſentiels à la patrie que j'ai choiſie, et à la petite colonie que j'ai eu l'inſolence et le bonheur de fonder. Soyez sûr, Monſeigneur, qu'elle vous eſt très-attachée, et que ce *Papillon* eſt d'ailleurs un très-honnête homme, tirant à la vérité des coups de fuſil merveilleuſement, mais eſſentiel dans la ſociété.

Je n'ai jamais vu tant de ſimplicité à la fois et tant de vivacité; il ne lui manque que d'étudier l'algèbre pour reſſembler à madame *du Châtelet.* Je n'oſe encore me flatter que vous faſſiez ce qu'elle a fait, que vous honoriez notre ville naiſſante de votre préſence. Je n'aurais plus rien à déſirer dans ce monde que je vais quitter bientôt, malgré toutes vos plaiſanteries.

Je vous avouerai que je ſuis un peu ſcandaliſé du nom de barbouilleur que vous donnez ſi libé-

1775. ralement aux deux peintres du maréchal de *Catinat*; mais j'ose être un peu de votre avis sur l'orgueilleuse modestie dont parlait madame de *Maintenon*, et que vous démêlez si bien.

Je suis sur-tout de votre opinion sur ce ton décisif avec lequel l'un des deux peintres ral *Louis XIV* et le maréchal de *Villars*. Vo cı viendrez que celui qui a remporté le prix à notre académie s'est exprimé plus modestement. Si ja vous pouviez vous résoudre à lire les anci cours composés pour le prix de cette académie, vous seriez étonné de la prodigieuse différence qui se trouve entre ces vieilles déclamations et cel qu'on fait aujourd'hui. C'est en cela sur-tout notre siècle est supérieur au siècle passé.

J'aurais voulu que M. de *Guibert* n'eût p immolé le maréchal de *Villars* au *père la pensée*. Ce qu'il dit contre le héros de Denain, votre ancien ami et un peu votre modèle, me fait souvenir de M. *Folard* qui, dans ses *Commentaires sur Polybe*, dit : *Le maréchal de Villars, après avoir donné le change aux ennemis, attaqua le corps qui était dans Denain, le fit tout entier prisonnier de guerre, s'empara de Machiennes, et prit cinq villes en deux mois; je n'aurais rien fait de tout cela.*

Vous connaissez parfaitement les hommes; mais permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop difficile sur notre académie dont vous êtes le doyen, et dont il n'appartenait qu'à vous d'être le soutien et le véritable protecteur. Je vous ouvre mon cœur. J'ai été très-affligé, et je le suis encore,

que vous ayez un peu gourmandé des hommes libres, qui pensent et qui parlent, qui même ont une grande influence sur l'opinion publique. J'ai été cent fois tenté de vous le dire, il y a deux ans. Je succombe aujourd'hui à la tentation. Je voudrais qu'ils pussent revenir à vous, et se réunir autour de leur chef; cela ne serait pas difficile. 1775.

Pardonnez-moi ma sincérité, en faveur de mon tendre et respectueux attachement. Je pense que tous les gens de lettres auraient dû être à vos pieds comme à ceux de votre grand oncle, d'autant plus qu'en vérité les gens de lettres d'aujourd'hui ont en général beaucoup plus de lumières que ceux d'autrefois. On a moins de génie que dans le siècle de *Louis XIV*, moins de vrai talent, moins de grâce et de politesse; mais on a beaucoup plus de connaissances: notre philosophie n'est pas à mépriser.

Soyez heureux autant que vous méritez de l'être; jouissez de votre gloire qui ne sera jamais affaiblie par les chicanes odieuses d'un procès auquel vous ne deviez pas vous attendre, et que personne n'aurait jamais pu prévoir.

Conservez vos bontés pour le plus ancien de vos serviteurs, qui mourra en vous aimant et en vous respectant. *V.*

LETTRE VII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

3 d'octobre.

1775. MON papillon eſt un aigle, mon papillon eſt un phénix, mon papillon a volé à tire d'ailes pour faire du bien. La lettre qu'elle daigna m'écrire en arrivant, et celle du 27 ſeptembre, nous ont remplis d'étonnement, de joie, de reconnaiſſance, d'attendriſſement. Nous ſommes à vos pieds, madame, avec toute la colonie et tous les entours.

Figurez-vous que des commis des fermes av répandu le bruit que les bontés de M. *Turgot*, pou le petit pays de Gex, avaient été grièvement cen ſurées au conſeil du roi. Je venais d'écrire *Turgot*, et de lui expoſer mes plaintes, lorſ votre lettre m'a raſſuré. Les commis jouent leur reſte. Ils ont en dernier lieu uſé de la même générôſité qu'ils montrèrent à votre recommand tion, lorſqu'ils extorquèrent quinze louis d'or de pauvres paſſans dont vous aviez pitié. Il n'y pas long-temps qu'une femme de mon voiſinag venant d'acheter des langes à Genève, et en ay enveloppé ſon enfant, les employés des fermes, ſ la conduite d'un nommé *Moreau*, ſaiſirent ces ges, ſous prétexte qu'ils étaient neufs, et mal traitèrent la femme qui leur reprochait avec de cris et des larmes d'expoſer à la mort ſon enfan tout nu.

Il

Il n'y a guère de jour qui ne soit marqué par des vexations affreuses sur cette frontière ; et on craint encore de se plaindre. 1775.

M. de *Chabanon*, qui était venu nous voir avant le temps où vous avez honoré Ferney de votre présence, fut témoin des insultes que firent ces employés de Sconay à la supérieure des hospitalières de Saint-Claude et à trois de ses religieuses, dont ils levèrent les jupes publiquement.

De tels excès suffiraient assurément pour déterminer le ministère à délivrer de ces brigands subalternes le petit pays que vous protégez. La ferme générale ne retire aucun profit de ces rapines journalières, tout est pour les commis ; ils sont autorisés à voler, et ils usent de leur droit dans toute son étendue. Il n'y a qu'un homme comme M. *Turgot* qui puisse mettre fin à ces pillages continuels ; il n'y a que vous d'assez noble et d'assez courageuse pour lui en représenter toute l'horreur, et pour seconder ses vertus patriotiques. Vous pouvez mettre sous ses yeux et sous ceux de M. de *Trudaine*, le tableau fidelle de tout ce que je viens de vous exposer. Vous accélèrerez infailliblement l'effet de leurs bontés, et vous mettrez le comble aux vôtres.

Il y a dans la maison de M. *Turgot* un chevalier *Dupont* en qui ce digne ministre a de la confiance, et qui la mérite. Il travaille beaucoup avec lui. Si vous pouviez avoir la bonté de le voir, ce serait, je crois, mettre la dernière main à votre

ouvrage. Vous êtes notre protectrice, et cette co-
1775. lonie eſt la vôtre.

Les ſupérieurs de nos commis leur ont man
en dernier lieu, qu'ils pouvaient être tranquilles
qu'il y avait trois provinces qui demandaient la
même grâce que nous, et qu'on ne l'accorderait à
aucune, parce que les conſéquences en ſe
trop dangereuſes. Je ne ſais quelles ſont ces pro-
vinces : je n'en connais point qui ſoit comme la
nôtre, entourée de trois Etats étrangers et ſéparé
de la France par des montagnes preſque inacc
bles.

J'oſerais encore vous ſupplier, madame, d'avoi
une converſation avec M. de *Vaines*. Cette affaire
il eſt vrai, n'eſt pas de ſon département; mais tou
eſt de ſon reſſort, quand il s'agit de faire des choſe
juſtes. Je lui écris pour lui dire que vous aurez a
lui un entretien. Cette affaire eſt ſi importante qu
nous n'avons aucun moyen à négliger ni au
inſtant à perdre. Toutes les autres dont votre univer-
ſalité a daigné ſe charger, doivent laiſſer paſſer notre
colonie la première, ſans préjudice pourtant à c
de M. *Racle*, car celle-là tient au public; et qı
M. *Racle* ſera payé par le roi, votre colonie ſera bı
plus floriſſante. Elle vous donne mille bénédicti ,
et elle compte ſur l'effet de vos promeſſes, com
ſur ſon évangile; car vous ſavez que ce mot évan-
gile ſignifie bonne nouvelle.

Agréez, Madame, mon tendre reſpect. *V.*

LETTRE VIII.

A LA MEME.

5 d'octobre.

PROTÉGEZ bien Ferney, madame ; car il peut devenir quelque chofe de bien joli. Figurez-vous qu'hier le bas de votre maifon était illuminé, que toute votre ville l'était, depuis le fond du jardin du château jufqu'aux défrichemens, et jufqu'au grand chemin de Meyrin, que toutes les troupes étaient fous les armes, et efcortaient quarante-cinq carroffes, au bruit du canon. Il y eut un très-beau feu d'artifice, et la journée finit comme toutes les journées, par un grand fouper. 1775

Vous me demanderez pourquoi tout ce tintamarre ? c'était, ne vous déplaife, pour M. *Saint-François d'Affife*. Et pourquoi tant de fracas pour ce faint ? c'eft qu'il eft mon patron, et que ce n'était pas ce jour-là la fête de monfieur *St Julien*, car on en aurait fait davantage pour lui. *Saint-François* fe met toujours aux pieds de *Saint-Julien*.

Nos ennemis continuent toujours d'affurer que notre affaire ne fe fera point ; que le confeil n'eft point de l'avis de M. *Turgot*, et qu'on n'ira pas changer les ufages du royaume pour un petit pays auffi chétif que le nôtre. Je les laiffe dire, et je m'en rapporte à vous. Ils crient que M. de *Trudaine* a déjà voulu une fois tenter ce changement, et n'a pu

réussir; et moi je suis sûr qu'il réussira, quand vous
1775 lui aurez parlé.

J'accable de lettres notre protectrice. J'ai tant de plaisir à lui parler du bien qu'elle nous fait, que j'oublie même de lui demander pardon de la vivacité de mes importunités. Elle sait que je suis encore plus occupé d'elle que de ses bienfaits. Elle sait que mon cœur, tout vieux qu'il est, est peut-être encore plus sensible aux grâces que pénétré de reconnaissance. Elle sait combien j'aimerais à lui écrire, quand même je n'aurais point de remercîmens à lui faire.

Agréez, Madame, les respects de votre ville, et sur-tout les miens. *V.*

LETTRE IX.

A LA MEME.

8 d'octobre.

NOTRE protectrice me mande, par sa lettre d'un lundi sans date, qu'elle n'a point reçu de lettres de moi; ce qui serait le comble de l'ingratitude. Je ne suis point coupable de ce crime. L'ami *Wagnière* est témoin qu'il en a écrit trois.

J'envoie aujourd'hui de nouvelles explications à monsieur le contrôleur général et à M de *Trudaine*. J'écris à M. l'abbé *Morellet*. Je leur renouvelle à tous l'acceptation pure et simple que j'ai faite, conjointement avec les états. Je leur réitère l'assurance posi-

tive que nous ne demandons rien au-delà de ce
qu'on a daigné nous offrir. 1775.

La seule difficulté qui reste, mais qui est très-grande, est la somme exorbitante de quarante mille livres que les fermiers généraux demandent. Il est certain qu'il serait impossible à la province très-pauvre et très-surchargée, de payer seulement la moitié de cette somme annuelle : c'est ce que j'ai représenté le plus fortement que j'ai pu. Je me flatte que M. *Turgot* ne souffrira pas une vexation si injuste. Il sait que, dans les années les plus lucratives, jamais les extorsions les plus violentes n'ont pu produire sept mille francs aux fermiers généraux. Une armée de pandoures n'oserait pas nous demander une contribution de quarante mille livres.

La nouvelle répandue que monsieur le contrôleur général avait pitié de notre petite province, redouble les persécutions des commis; elles sont horribles. Nous sommes punis bien cruellement du bien qu'on veut nous faire. Il ne nous reste que l'espérance. Monsieur le contrôleur général est juste et ferme; notre protectrice est animée et persévérante; nous sommes loin de perdre courage.

Le plan de M. de *Trudaine* est trop beau pour l'abandonner. Il serait utile à la province et au royaume. Déjà, sur la simple promesse du ministère, nous avons jeté les fondemens d'un grand commerce; nous bâtissons d'amples magasins pour toutes les marchandises des pays méridionaux, qui arriveront par Genève. Nous revenons à la vie; vous ne souffrirez pas qu'on nous tue.

Notre protectrice pourrait-elle engager monſ
1775. ſon frère à venir avec elle expliquer toutes
choſes à M. *Turgot* et à M. de *Trudaine*? ne ferai
pas digne de lui de montrer l'intérêt qu'il pren
une province qui eſt ſous ſes ordres?

Vous ſentez, Madame, combien il eſt doux
tenir tout de vos bontés et de votre perſévéran
Je ſuis à vos pieds plus que jamais. *V.*

LETTRE X.

A M. DE LA HARPE.

10 d'octobre.

Oui, par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.

Voilà votre ſituation, mon cher ami; voilà
que doivent penſer tous vos amis de l'acadén
Vous aurez encore quelques malheureux contra
teurs, juſqu'à ce que vous donniez vous-mê
les prix que vous avez tant de fois rempor
Heureuſement votre courage eſt égal à votre gé
M. d'*Alembert* a paſſé par les mêmes épreuves. Je
ſais quel poliſſon de St. Médard l'a appelé *Rabſa*
et *bête puante* : et voyez, s'il vous plaît, comı
l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur ordinaire du r
a traité *Pierre Corneille*. Vous m'avouerez que
exemples ſont conſolans. Avouez encore que
noms de M. de *Malesherbes* et de M. *Turgot*

un peu plus de poids dans la balance que ceux de 1775.
vos petits ennemis.

Je m'imagine que vous les oubliez bien, dans vos agréables orgies, avec un homme tel que M. de *Vaines*, avec MM. d'*Alembert*, *Suard*, *Saurin*, etc. Soyez sûr que vos détracteurs n'approchent pas de la bonne compagnie. Je me flatte que l'hiver prochain la Sibérie et la Perse vous vengeront pleinement des insectes de Paris. Leur bourdonnement ne sera pas entendu parmi les battemens de mains. Je suis bien fâché d'être si vieux et si faible. Si je pouvais revenir à l'heureux âge de soixante et dix ans, avec quel empressement ne ferais-je pas le voyage de Paris pour vous entendre! Vous allez relever le théâtre français tombé dans une triste décadence. Il me semble qu'il se forme un nouveau siècle. Les petites persécutions que la littérature essuie encore, ne sont qu'un reste de la fange des derniers temps. Elle ne vient point jusqu'à vous, malgré le trépignement de l'envie. Vous vous élevez trop haut.

Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Ne pouvant voir la première représentation de Menzicof, j'y enverrai un jeune homme qui aime vos vers passionnément, et qui m'en rapportera des nouvelles. Mais si l'hiver me tue avant les représentations, je vous prie très-instamment de me succéder, et de dire nettement à l'académie que telle est ma dernière volonté, et que je la prie très-humblement d'être mon exécutrice testamentaire. *V.*

LETTRE XI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN

10 d'octobre.

1775. CELLE CI eſt la cinquième, Madame ; ainſi préſume que vous en avez reçu quatre. Nous ai été honorés de quatre des vôtres.

Je commencerai par vous dire que vos petit barras ſur la maiſon que M. de *Saint-Julien* acheter pour vous, et ſur le teſtament de feu de *Gouvernet*, ne changeront rien au palais la du-Pin dans le pré de la Glacière. Tous les arr gemens ont été pris avec M. *Racle*, pour que corps de la maiſon ſoit fini avant l'hiver. Il le ſ infailliblement, et on y travaille tous les jours a ardeur. Les embelliſſemens et les ameublemens pendront enſuite de votre goût, de votre n ficence et d'une ſage économie. Nous nous tous de revoir dans les beaux jours notre pr trice, notre *Papillon philoſophe*, qui fait cent lie ſur ſes ailes legères ſans ſe fatiguer, et qui le de demain va ſolliciter nos affaires, même en oub les ſiennes.

Je vous ai mandé, par ma derniere lettre du d'octobre, que j'écrivais à monſieur le contrô général, à M. de *Trudaine*, à M. l'abbé *Morelle* à M. *Dupont*. Je leur ai dit bien formellement nos états s'en rapportent à leurs bontés ; qu'ils demandent rien au-delà de ce que le miniſtère l

accoi

ccorde ; qu'ils prient ſeulement M. *Turgot* et M. ——
le *Trudaine* de conſidérer que l'indemnité annuelle 1775.
le cinquante mille francs, demandée par la ferme générale, ſerait une écorcherie dont il n'y a point d'exemple. J'ai fait voir, par un mémoire, que pendant pluſieurs années notre petit pays a été à charge aux fermiers généraux, et que dans les années les plus lucratives ils n'en ont jamais retiré au-delà de ſept mille francs. Je leur en ai offert quinze au nom des états, en nous ſoumettant d'ailleurs à la déciſion du miniſtère. Je l'ai écrit à notre protectrice ; je le répète, parce que cela me paraît très-néceſſaire.

J'écarte ſur-tout la prétendue demande d'acheter le ſel de la ferme générale au prix de Genève, et de prendre une ſomme ſur ce ſel pour payer les dettes de la province. Cetre idée ſerait entièrement contraire aux vues de M. *Turgot* et de M. de *Trudaine*, qui veulent que la terre paye toutes les dénſes, parce que tous les revenus viennent d'elle. Enfin, ayant accepté purement et ſimplement les offres généreuſes de M. de *Trudaine*, et nous ſoutant avec reconnaiſſance à ſes déciſions, nous ons le plus juſte ſujet d'eſpérer un plein ſuccès de l'entrepriſe protégée par vous.

Je prends la liberté de baiſer, très-humblement et avec reſpect, les ailes brillantes du *Papillon philoſophe*. Qu'il ne dédaigne pas les ſentimens du vieux hibou qui ſera à ſes pieds tant qu'il reſpirera.

LETTRE XII.

A M. DUPONT.

10 d'octobre.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre datée du T
1775. bley, 2 d'octobre, et j'ai bien des grâces à
rendre. Ce ſera à vous que notre petite pro
aura l'obligation d'être la première qui montr
France qu'on peut contribuèr aux beſoins de l'
ſans paſſer par les mains de cent employés de
mes générales. Ce ſera ſur nous que M. de
Turgot fera l'eſſai de ſes grands principes.

Je ne ſais qui a pu imaginer que nous deman
à prendre le ſel de la ferme à bas prix, po
tirer un petit profit qui ſervirait à payer nos
tes, et qu'on appelle *crue*.

Il eſt vrai que ce fut, il y a près de quinze
une propoſition de nos états; mais je me ſui
poſé de toutes mes forces dans cette dernière
joncture; et nos états s'en remettent abſolume
vues et à la déciſion de monſieur le contr
général.

Tout ce que M. de *Trudaine* a bien voulu
propoſer, de concert avec lui, a été accepté
la plus reſpectueuſe reconnaiſſance.

Il ne s'agit donc plus que de fixer la ſomm
nuelle que notre province payera aux fermes g
rales pour leur indemnité.

Il eſt prouvé, par le relevé de dix année

bureaux qui désolent le pays de Gex, que la ferme a été quelquefois en perte, et que jamais elle n'a retiré plus de sept mille livres de profit. —— 1775

Messieurs les fermiers généraux demandent aujourd'hui quarante à cinquante mille livres annuelles de dédommagement. La province ne les a pas; et si elle les avait, si elle les donnait, à qui cet argent reviendrait-il? ce ne serait pas au roi, ce serait aux fermiers. Nous donnerions, nous autres pauvres Suisses, quarante à cinquante mille francs à des parisiens, pour nous avoir vexés jusqu'à présent par une armée de commis! Il leur est très-indifférent que leurs gardes soient au milieu de nos maisons, ou sur la frontière. Comment peuvent-ils exiger de nous cinquante mille francs que nous n'avons pas, sous prétexte qu'ils se donnent la peine de placer leurs gardes ailleurs?

Nous avons offert quinze mille francs; cette somme est le double de ce qu'ils ont gagné dans les années les plus lucratives.

Nous attendons l'ordre de monsieur le contrôleur général avec la plus grande soumission.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lui rendre compte de nos sentimens et de notre conduite, et même de lui montrer cette lettre, si vous le jugez à propos.

Quant aux natifs génevois, bannis de la république depuis l'espèce de guerre civile de Genève, et retirés à Versoy, ils ne sont qu'au nombre de trois ou quatre. Il n'y en a que deux qui travaillent en horlogerie, et qui soient utiles. Un troisième,

——— qui se nomme *Bérenger*, se mêle de littérature., et
1775. a eu quelquefois l'honneur de vous écrire. Il a une histoire de Genève, dont le conseil de la république a été très-irrité.

Le quatrième s'est fait marchand de liqueurs, et ne réussit point dans ce commerce. Ce marchand étant banni de la république par un arrêt de tous les citoyens assemblés, avec défense de mettre pieds dans Genève, sous peine de mort, surprit, il y a quelque temps, un passe-port de monsieur le commandant de Bourgogne, et entra dans Genève à la faveur de ce passe-port. Monsieur le commandant l'ayant su, ordonna à M. *Fabry*, maire de Gex, de retirer le papier que le marchand avait surpris : le génevois refusa d'obéir. M. *Fabry* envoya deux gardes de la maréchaussée pour retirer ce passe-port.

Voilà l'état des choses sur cette petite affai[re]. Vos réflexions sur la demande de ces Génev[ois] sont dignes de votre sagesse.

J'ose féliciter la France et mon petit pays de Gex, que M. *Turgot* soit ministre, et qu'il ait [un] homme tel que vous auprès de lui.

J'ai l'honneur d'être avec une tendre et respectueuse reconnaissance, votre etc.

LETTRE XIII.

A M. DE MALESHARBES,

MINISTRE D'ETAT.

A Ferney, 12 de novembre.

Vous ne vous contentez pas, Monſeigneur, des bénédictions de la France; vous étendez vos bontés jusqu'aux frontières de la Suiſſe. J'étais dans un état aſſez douloureux, après un de ces petits avertiſſemens que la nature donne ſouvent aux gens de mon âge, lorſque madame de *Roſambo* a daigné faire une apparition dans ma retraite avec monſieur votre gendre, et les couſins iſſus de germain de *Télémaque*. J'ai vu chez moi deux familles de grands-hommes; et quoique mon état ne m'ait pas permis de jouir de cet honneur autant que je l'aurais voulu, je me ſuis ſenti conſolé autant qu'honoré. Vous avez joint, à cet avantage que je vous dois, une lettre charmante, dont vous me permettrez de vous faire les plus ſincères et les plus tendres remercîmens. Madame de *Roſambo* eſt comme vous, Monſeigneur; elle porte la conſolation par-tout où elle paraît, elle tient de vous le don d'attirer tous les cœurs autour d'elle. 1775

Je crains d'abuſer des momens que vous donnez au bien public, en vous parlant des obligations que je vous ai, et de la bonté généreuſe avec laquelle vous en avez daigné uſer envers moi; mais ces bontés ne ſortiront jamais de ma mémoire.

1775. J'ai l'honneur d'être avec le plus ſincère et le plus profond reſpect, Monſeigneur, votre, etc.

LETTRE XIV.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

14 de novembre.

ILS diſent, mon cher philoſophe ſorbonique, que je ſuis tombé en apoplexie ; cela pourrait bien être. C'eſt pauvre choſe que l'homme, et il eſt ridicule à un homme auſſi maigre que moi d'avoir une pareille aventure. Quoi qu'il en ſoit, je prends la liberté de vous envoyer pour mon teſtament un mémoire que je recommande à vos bons offices. Il faut qu'avant de mourir je tâche de ſervir ma petite province : elle fera ſans doute tout ce que le miniſtère ordonnera, et le fera avec joie et reconnaiſſance ; mais il me ſemble que ce mémoire démontre que l'indemnité de trente mille livres pour la ferme générale eſt un peu trop forte. Si ces trente mille livres étaient pour le roi, nous ne ferions pas de repréſentations ; mais c'eſt cinq cents livres pour la poche de chacun de meſſieurs les ſoixante fermiers généraux. Ce n'eſt rien pour eux, et c'eſt un fardeau immenſe pour nous.

Au reſte, ce n'eſt pas moi qui parle, c'eſt le pays ; je n'ouvre la bouche que pour remercier.

Un orage, ſuivi d'un déluge, a détruit deux de mes maiſons ; et ce qui eſt bien pis, a failli à noyer

la fille de M. de *Malesherbes*, qui daignait passer
par Ferney pour s'aller promener en Suisse. 1775

Pour la maison que mon ame habite, elle sera bientôt en canelle ; mais tant que j'y logerai, je vous serai tendrement attaché. Madame *Denis* vous en dit autant, et certainement nous vous aimons tous deux de tout notre cœur. *V.*

LETTRE XV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

14 de novembre.

Le sec apoplectique reçoit aujourd'hui, par les mains de M. *Crassy*, une lettre de la protectrice. Il a expliqué son affaire à madame *Denis* et à moi. Vous souvenez-vous, Madame, des lettres de M. le chevalier de *Boufflers* à madame sa mère, et celle où il lui conte sa conversation avec M. de *Sarobert*? *La cavalerie du roi, mort-dieu, battait par-tout les ennemis du roi; ils nous avaient enveloppés, jarni-dieu; mais nous sommes entrés dedans comme dans du beurre, sacre-dieu.*

Mais, Madame, il ne m'a rien dit ni de vos affaires, ni de votre maison, ni de votre procès dont vous ne me parlez pas. Vous daignez vous intéresser à nous, à notre petit pays; vous le protégez auprès des Ministres, et vous vous oubliez vous-même pour nous secourir.

J'écrirai à votre très-aimable et respectable duc,

puisqu'il le veut bien permettre, et que vous r
1775. flattez que ma lettre sera bien reçue. Cette let
sera mon testament que mon cœur dictera.

Mon cher *Wagnière*, qui a eu l'honneur de vc
écrire, a pu vous mander combien ce cœur
sensible, mais que ma tête n'est pas trop bon
Le petit accident qui m'est arrivé laisse toujours
bourdonnemens dans le cerveau et dans l'esprit,
font une peine extrême à l'ame immortelle.

J'envoie pourtant un mémoire à M. de *Truda*
qui est un peu raisonné, et dans lequel même il
a de l'arithmétique, et si vous le permettez, j'
mettrai une copie à vos pieds, pour vous f
voir que je peux encore arranger des idées, qua
le soleil n'est pas couché.

L'abbé *Morellet* m'a mandé que monsieur le co
trôleur général était résolu à nous faire ache
notre liberté trente mille livres par an, pour l'
demnité de la ferme générale. Je sais bien que ce
liberté n'a point de prix; mais je représente hu
blement que, si on pouvait nous la faire payer
peu moins cher, on nous la rendrait encore p
précieuse. Cependant nous en passerons sans do
par tout ce que M. *Turgot* et M. de *Trudaine* c
donneront.

Les maisons de la république de Ferney n'ava
cent guère. Nous avons eu un déluge qui a fa
à noyer la fille de M. *Malesherbes* allant en Sui
par Ferney. Cet orage a jeté bas une de nos m
sons, du grenier à la cave, et en a fort endo
magé une autre. Nous ne pourrons réparer

malheurs qu'au printemps. Nous eſpérons que vous nous ramènerez les beaux jours. 1775.

Père *Adam* ſoutient toujours que ce brave général, qui eſt à préſent miniſtre de la guerre (*), a commencé par être jéſuite, et le dit ſi poſitivement que j'en doute; mais ſi la choſe eſt vraie, cela fait voir qu'on peut ſe méprendre dans la jeuneſſe ſur le choix d'un état. Nous avons eu des évêques qui avaient été mouſquetaires.

Ce jeune *Morival*, qui a eu l'honneur de vous faire ſa cour à Ferney, a commencé, comme vous ſavez, ſa carrière d'une manière plus funeſte. Il eſt actuellement très-bien auprès du roi de Pruſſe, qui ſe fait un honneur et un mérite de réparer les horreurs que ce jeune homme a éprouvées dans ſon enfance de la part de certains monſtres. Ferney lui a porté bonheur. Je ſerai heureux auſſi quand vous reviendrez embellir ce ſéjour de votre préſence, s'il m'appartient encore de prononcer ce nom de bonheur, dans le triſte état où la nature m'a réduit. *V.*

(*) M. le comte de *Saint-Germain.*

LETTRE XVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

PUISQUE vous dites, Madame, à M. d'*Argental*

1775 Atis comblé d'honneurs n'aime plus Sangaride.

Je vous dirai :

Eglé ne m'aime plus et n'a rien à me dire.

Car j'aime autant *Quinault* que vous : je ne ſuis pas de ces pédans qui le trouvent ſade, et qui le condamnent pour avoir parlé d'amour lorſqu'il en devait parler. Je le regarde comme le ſecond de nos poëtes pour l'élégance, pour la naïveté, la vérité et la préciſion.

Il eſt très-vrai que vous n'avez plus rien à me dire, puiſque vous ne m'écrivez point ; mais il n'eſt pas vrai que je ſois comblé d'honneurs ; je ne le ſuis que de ridicules ; et c'eſt toujours par ſes amis qu'on eſt maltraité.

M. d'*Argental* s'obſtine à me croire tombé dans une eſpèce d'apoplexie pour avoir été gourmand ; et le fait eſt que mon accident me prit après avoir été un jour ſans manger. Il m'appelle auſſi commiſſaire départi par le roi auprès des fermiers gé-

néraux, pendant que je ſuis opprimé départi par —
ces meſſieurs. 177

Voulez-vous, Madame, que je vous parle vrai? mon département eſt l'abyme du néant éternel où je vais bientôt entrer.

Je lis tous les ouvrages philoſophiques de *Cicéron* ſur ce ſujet plus uſé qu'aiſé, et je ne vous conſeille pas de les lire; car, quoique ce grand-homme ſoit très-éloquent, il ne nous apprend rien du tout. L'abbé de *Chaulieu* avait préciſément mon âge quand il eſt mort, et il n'en a pas appris davantage.

Les ſuites de mon accident m'ont paru ſi ſérieuſes, que je n'ai pas voulu faire mon voyage ſans prendre la liberté de dire adieu à celle que vous appelliez votre grand'maman (*). Comme il faut ſe reconcilier dans ces momens-là, j'avais ſur le cœur l'injuſtice de ſon mari qui me croyait un petit ingrat. J'étais aſſurément bien éloigné de l'être; mais je n'ai pas mieux réuſſi auprès de votre grand' maman qu'auprès de vous. Vous me croyez comblé d'honneurs, et elle me croit plein de ménagemens: elle ſe moque de mes honneurs et de mon apoplexie.

Jugez ſi dans cet état j'ai eu des choſes bien amuſantes à vous dire? je ne ſavais aucune nouvelle ni de l'opéra comique, ni de l'aſſemblée du clergé.

Mais vous, Madame, qui vivez dans le centre des plaiſirs et des grandes affaires, comment voulez-vous qu'un pauvre ſolitaire oſe vous écrire du

(*) Madame la ducheſſe de *Choiſeul*.

fond de ses déserts et de ses neiges, privé de t
1775. société et de presque tous ses sens, lorsque v
en avez encore quatre excellens? C'est à vous à réveiller les gens qui s'endorment auprès de r
tombeau, mais ce n'est pas à eux de vous im
tuner de leurs rêveries; ils faut qu'ils soient
crets, et qu'ils attendent vos ordres. Il n'y
les vampires de dom *Calmet* qui viennent lutiner
les vivans.

Soyez très sûre que, si j'ai perdu tout ce qui fait vivre, passions, amusemens, imagination, et toutes les bagatelles de ce monde, je vous reste sérieusement attaché, et que je le serai tant que mes petites apoplexies me le permettront. Je vous r
derai comme la personne de mon siècle qui
plus selon mon cœur et selon mon goût, supp
que j'aie encore goût et cœur. Je vous demand
vos bontés comme la première de mes consolations,
et je dirai : C'est auprès d'elle que j'aurais v
passer ma vie.

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

Il faut donc que je vous dise, mon cher ange que si madame *du Deffant* se plaint de moi par un vers de *Quinault*, je me suis plaint d'elle par un vers de *Quinault* aussi. Je crois qu'actuellement nou

mmes les ſeuls en France qui citions aujourd'hui — 1775.
: *Quinault* qui était autrefois dans la bouche de
ut le monde.

Je ne ſais quel auteur je vous citerai pour me laindre à vous de votre acharnement à m'accuſer e gourmandiſe. Je veux bien que vous ſachiez que n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures, rſque mon accident m'arriva. Cette petite avenure a des ſuites aſſez déſagréables, et je n'ai de ecours que dans la patience.

Ma dignité de commiſſaire départi ſe trouve apparemment dans le même roman que mon indigeſtion. Il eſt triſte d'être à la fois apoplectique et idicule.

Je croyais, quand je vous ai parlé de Menzicof, qu'on le jouait déjà à la comédie françaiſe. Je n'ai point oſé importuner M. le duc de *Duras* en faveur de *Cicéron* et de *Catilina*; j'ai cru qu'il n'était pas trop ſéant, dans l'état où je ſuis, de diſputer une place dans le tripot comique : cependant, ſi vous jugez que la choſe ſoit convenable, je vous obéirai ſelon ma coutume. Je crains ſeulement que cette démarche ne ſoit haſardée pendant les repréſentations du Prince-pâtiſſier.

J'ai à vous parler d'une autre nouvelle, qui eſt aſſez intéreſſante, ſelon ma façon de penſer, c'eſt de la perſécution que l'on ſuscite à l'abbé *Raynal*. On dit qu'il a été obligé de diſparaître. Heureuſement ſon livre ne diſparaîtra pas. Eſt-il vrai qu'on en veut à ce livre et à la perſonne de l'auteur? Les janſéniſtes et les phariſiens ſe ſont réunis, *et*

—— *fuerunt amici ex illa hora.* Il n'y aura donc p
1775. moyen chez les Velches de penser honnêtei
sans être exposé à la fureur de barbares ! ce
idée me trouble jusque dans la paix de ma ret
et aux portes de la paix éternelle où je vais b
entrer. Je me flatte qu'au moins l'abbé *Ray*
trouvera des amis. Dieu veuille qu'on ne soit
forcé à lui chercher des vengeurs qu'on ne tr
verait pas !

Adieu, mon cher ange ; aimez toujours un
celui qui est à vous depuis environ soixante
dix ans. *V.*

LETTRE XVIII.

A M. DE TRUDAINE.

A Ferney, 8 de décembre.

MONSIEUR,

Nos petits états s'assembleront lundi 11 du mo
je m'y trouverai, moi qui n'y vais jamais.
verrai quelques curés qui représentent le prei
ordre de la France, et qui regardent comme
péché mortel l'assujettissement de payer trente mi
francs à la ferme générale. Ils auront beau d
que les publicains sont maudits dans l'Evangile ;
leur dirai qu'il faut vous bénir, et que vous
le maître à qui les publicains et eux doivent obé
sance.

Je leur remontrerai qu'il faut accepter votre

purement et simplement, comme on acceptait la bulle. —— 1775.

Mais, Monsieur, il faut que je vous envoye une lettre que je viens de recevoir de M. *Fabry*, l'un de nos syndics. Il écrit comme un chat ; mais peut-être a-t-il raison de se plaindre des fermiers généraux qui, en 1760, portèrent, par une exagération excessive, le produit des traites et gabelles, dans le pays de Gex, à vingt-trois mille six cents livres ; et qui, par une autre exagération, le portent cette année-ci à soixante mille livres *Positis ponendis, et ablatis auferendis*.

Je ne saurais guère accorder ces assertions avec la dernière idée de nos états, qui m'assuraient, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, que le profit net des fermiers généraux n'allait avec nous qu'à sept ou huit mille livres. S'il faut que vous soyez obligé continuellement, vous, Monsieur, et monsieur le contrôleur général, de réformer tous les mémoires dont la cupidité humaine vous pessifère, je vous plains de passer si tristement votre temps.

Mais notre chétive province est peut-être aussi un peu à plaindre d'être obligée de donner cinq cents francs par an à chacune des soixante colonnes de l'Etat, qui sont des colonnes d'or. Nous ne sommes que d'argile, et notre argile encore ne vaut rien. Quant on y a semé un grain, il ne meurt pas, à la vérité, pour renaître, comme l'Evangile le disait ; mais il ne rend jamais que trois pour un aux pauvres cultivateurs *qui euntes ibant et flebant mittentes semina sua*.

1775. Enfin, Monſieur, cette opération eſt la vôtre; c'eſt celle de M. *Turgot.* Ou je mourrai à la peine, ou lundi prochain la plus petite de toutes les cohues ſignera ſon remercîment; mais nous empêcherez-vous de vous demander l'aumône? on la doit aux pauvres, c'eſt par-là qu'on rachète ſes péchés. Certainement les fermiers généraux en ont fait; et quand ils nous donneront cinq ou ſix mille francs par an ſur les trente mille livres, pour entrer dans le royaume des cieux, ils feront un très-bon marché. Je propoſe cette bonne œuvre à monſieur le contrôleur général. Qu'il mette dans l'édit vingt-cinq mille francs au lieu de trente, cela eſt très-aiſé; et meſſieurs les fermiers ne pouſſeront pas plus de cris de douleur que nous autres gueux nous en pouſſerons de joie.

Pardonnez à cette exhortation chrétienne. Elle n'a rien de commun avec l'acceptation ſolennelle que nous devons faire dans la grande ville de Gex, etc.

LETTRE XIX.

A M. TURGOT.

MINISTRE D'ÉTAT ET CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

décembre.

MONSEIGNEUR le contrôleur général eſt ſupplié de daigner jeter un coup-d'œil ſur les demandes des états du pays de Gex. Ces demandes conſiſtent:

I.

I.

Dans la permiſſion de faire venir toutes les marchandiſes de Marſeille avec la même exemption de droits dont Genève jouit, attendu que cette exemption ſeule a réduit le pays de Gex à n'avoir jamais aucun marchand français, et à la néceſſité de ſe pourvoir à Genève de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Cette différence prodigieuſe entre une ville étrangère et un pays appartenant au roi, a mis les Génevois en état de ſe faire plus de ſept millions de rentes ſur les finances de ſa Majeſté, et d'être en poſſeſſion, avec le ſieur *Geoffrin*, de la manufacture des glaces de Saint-Gobin et de Paris. 1775.

II.

Monſeigneur le contrôleur général verra que ce petit pays paye à ſa Majeſté environ cent trente mille livres par année, ſans qu'aucune communauté ait pu faire le moindre profit, excepté la colonie établie à Ferney.

III.

Il verra que ce pays très-pauvre a été obligé d'emprunter cent trente-quatre mille livres, pour réparer les pertes occaſionnées par les corvées.

IV.

Il verra ce que coûte à la ferme générale la foule d'employés inutiles établis dans le pays de Gex.

V.

Il verra le bénéfice que ce pays propoſe à la ferme générale, et ce qu'il demande au ſujet du ſel et du tabac.

—— Les états de Gex attendront très-respectueuse-
1775. ment les ordres de Monseigneur.

LETTRE XX.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 14 de décembre.

Je n'ai point encore eu un si beau sujet d'écrire à notre protectrice. C'était mardi, 12 de ce mois, que je devais lui mander nôtre triomphe sur ceux qui s'opposaient au salut du pays, et qui avaient mis des prêtres dans leur parti. Mon ame commanda à mon corps de la suivre aux états. J'allai à Gex, tout malingre et tout misérable que j'étais. Je parlai, quoique ma voix fût entièrement éteinte. Je proposai au clergé d'accepter la bulle *unigenitus* de M. *Turgot*, c'est-à-dire la taxe de trente mille livres, purement et simplement, avec une *reconnaissance respectueuse*. Tout fut fait, tout fut écrit comme je le voulais. Mille habitans du pays étaient dans les environs aux écoutes, et soupiraient après ce moment comme après leur salut, malgré les trente mille livres. Ce fut un cri de joie dans toute la province On mit des cocardes à nos chevaux, on jeta des feuilles de laurier dans notre carrosse. Nos dragons accoururent en bel uniforme, l'épée à la main. On s'enivra par-tout à votre santé, à celle de M. *Turgot* et de M. de *Trudaine*. On tira nos canons de poche toute la journée.

Je devais donc, Madame, vous écrire tout cela

le mardi; mais il fallut travailler à mille détails attachés à la grande opération; il fallut envoyer des paquets à Paris; j'étais excédé, et je m'endormis. Ma lettre ne partira donc que demain vendredi, 15 du mois; et vous verrez par cette lettre qu'il n'y a point de joie pure dans ce monde: car pendant que nous paſſions doucement notre temps à remercier M. *Turgot*, et que toute la province était occupée à boire, les pandoures de la ferme générale, qui ne doivent finir la campagne qu'au premier de janvier, avaient des ordres ſecrets de nous ſaccager. Ils marchaient par troupes au nombre de cinquante, arrêtaient toutes les voitures, fouillaient dans toutes les poches, forçaient toutes les maiſons, y feſaient le dégât au nom du roi, et obligeaient tous les payſans à ſe racheter pour de l'argent. Je ne conçois pas comment on n'a point ſonné le tocſin contre eux dans tous les villages, et comment on ne les a pas exterminés. Il eſt bien étrange que la ferme générale, n'ayant plus que quinze jours pour tenir leurs troupes chez nous en quartier d'hiver, ait pu leur permettre, et même leur ordonner des excès ſi puniſſables. Les honnêtes gens ont été très-ſages, et ont contenu le peuple qui voulait ſe jeter ſur ces brigands comme ſur des loups enragés.

1775.

Puiſſe M. *Turgot* nous délivrer de ces monſtres pour nos étrennes, comme il nous l'a promis!

Le palais dauphin eſt bien loin d'être couvert. M. *Racle* nous avait flattés qu'il le ſerait au premier de novembre; mais tout s'eſt borné à des prépara-

—— tifs, et à piquer à coups de marteau de grand
1775. pierres de roche qui, à mon gré, ne conv
point du tout à une maiſon de campagne. Il en
fini entièrement une pour lui, qui contient de gran
magaſins et des appartemens comm des, et q
coûte quatre fois moins. Tout le monde eſt pe
ſuadé que notre petit pays va s'enrichir et ſe
pler. On s'empreſſe en effet à me demander d
maiſons à toute heure; mais je ne bâtis pas com
Amphion, et je n'ai plus de lyre. Tout va bient
me manquer; mais j'aurai au moins achevé à pe
près mon ouvrage, et je mourrai avec la conſ
lation d'avoir été encouragé par vous.

Agréez l'attachement inviolable de votre proté
V., qui eſt à vous juſqu'à ſon dernier ſoupir.

LETTRE XXI.

A M. BAILLY,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCE

A Ferney, le 15 de décembre.

J'AI bien des grâces à vous rendre, Monſieu
car ayant reçu le même jour un gros livre
médecine et le vôtre (*), lorſque j'étais enco
malade, je n'ai point ouvert le premier; j'ai dé
lu le ſecond preſque tout entier, et je me po
mieux.

(*) *Hiſtoire de l'aſtronomie ancienne.*

Vous pouviez intituler votre livre, *Hiſtoire du ciel*, 1775.
›ien plus juſte titre que l'abbé *Pluche* qui, à mon
is, n'a fait qu'un mauvais roman. Ses conjectures
ſont pas mieux fondées que celles de ce vieux fou
i prétendait que les douze ſignes du zodiaque
ıient évidemment inventés par les patriarches
; que *Rébecca* était le ſigne de la vierge, avant
'elle eût épouſé *Iſaac*; que le belier était celui
'*Abraham* avait ſacrifié ſur la montagne *Moria*;
e les gémeaux étaient *Jacob et Iſaü*, etc.

Je vois dans votre livre, Monſieur, une profonde
ıaiſſance de tous les faits avérés et de tous les
ts probables. Lorſque je l'aurai fini, je n'aurai
utre empreſſement que celui de le relire : mes yeux
quatre - vingt - deux ans me permettront ce plai-
. Je ſuis déjà entièrement de votre avis ſur ce que
us dites qu'il n'eſt pas poſſible que différens peu-
:s ſe ſoient accordés dans les mêmes méthodes,
mêmes connaiſſances, les mêmes fables et les
ȇmes ſuperſtitions, ſi tout cela n'a pas été puiſé
ez une nation primitive qui a enſeigné et égaré
reſte de la terre. Or, il y a long-temps que j'ai
;ardé l'ancienne dynaſtie des brachmanes comme
te nation primitive. Vous connaiſſez les livres de
. *Holwel* et de M *Dow*; vous citez ſur-tout ce bon
mme *Holwel*.

Vous devez avoir été bien étonné, Monſieur, des
gmens de l'ancien *Shaſtabad*, écrit il y a environ
q mille ans. C'eſt le ſeul monument un peu
ıue qui reſte ſur la terre. Il a fallu l'opiniâtreté
aiſe, pour le chercher, et pour l'entendre. Je

—— soupçonnais ce gouverneur de Calcuta d'avoir un
1775. peu aidé à la lettre; je m'en suis informé au gouverneur de la compagnie anglaise des Indes, qui vint chez moi il y a quelque temps, et qui est un des hommes les plus instruits de l'Europe. Il m'a dit que M. *Holwel* était la vérité et la simplicité même: il ne pouvait assez l'admirer d'avoir eu le courage et la patience d'apprendre l'ancienne langue sacrée des brachmanes, qui n'est connue aujourd'hui que d'un petit nombre de brames de Bénarès.

Enfin, Monsieur, je suis convaincu que tout nous vient des bords du Gange, astronomie, astrologie, métempsycose, etc.

Je ne puis assez vous remercier de la bonté dont vous m'avez honoré.

Agréez, Monsieur, l'estime la plus sincère et la plus respectueuse, etc.

Le vieux malade V.

LETTRE XXII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

20 de décembre.

Il se pourrait faire, notre respectable et chère protectrice, qu'il y ait actuellement par les chemins une lettre de vous, et même une de M. le marquis de *la Tour-du-Pin*, à qui j'écrivis il y a quinze jours pour le remercier de vos bontés et des siennes, et pour obtenir une permission authentique de me

chauffer dans ſon gouvernement. Vous connaiſſez le fort l'Ecluſe ; ce n'eſt pas la plus importante citadelle 1775. du royaume, mais elle eſt pour moi en pays ennemi, et le major de la place ne laiſſe pas paſſer une bûche ſans un ordre exprès du commandant de la province. Je me flatte que monſieur le commandant aime trop madame ſa ſœur pour ſouffrir que ſon protégé, qui n'a que la peau ſur les os, meure de froid aux fêtes de Noël, à l'extrémité du royaume de France.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, Madame, que nos poſtes ſont tellement arrangées dans votre colonie, qu'il faut toujours vous faire réponſe avant d'avoir reçu votre lettre.

Le courier qui s'en va de chez nous part à neuf heures du matin, et le courrier qui vient de chez vous n'arrive qu'à onze heures. Cela n'eſt pas trop bien entendu, mais cela eſt au nombre des cent mille petits abus trop légers pour être réformés.

Je vous écris donc, Madame, à neuf heures du matin, le 20 de décembre, en attendant que vers le midi j'aye la conſolation de voir un peu de votre petite écriture.

Racle a de très-beaux magaſins dans leſquels il y a de très-belle faïence. Nous avons réparé tous les déſaſtres que les ouragans et les inondations avaient ...és ; mais pour Château-Dauphin, il a été entiè...ent négligé, je crois vous l'avoir déjà mandé : ...ſi je conſeille à notre chère commandante, quand elle viendra honorer ſa colonie de ſa préſence, de ne point deſcendre à Château-Dauphin, où elle ne

trouverait que des pierres qui ne sont pas encore les
1775. unes sur les autres; mais il y a encore bien loin de la fin de décembre aux beaux jours où notre commandante pourra venir visiter son pays. Elle aura le temps de faire donner, par le clergé qu'elle gouverne, un bon bénéfice à ce grand garçon de *Varicourt*, qui est un des plus beaux prêtres royaume, et un des plus pauvres. Elle aura acc modé les difficiles affaires de M. de *Crassy*; aura arrangé celles de dix ou douze familles; aura rapatrié M. de *Richelieu* avec madame de *Sa Vincent*, plutôt que de venir dans notre misér climat. Il faut me résoudre à passer mon hiver les regrets. Je n'ai pas encore le plaisir d'être délivré des pandoures de messieurs les fermiers géné Leur armée est encore à nos portes. Je ne dire:

> Et mes derniers regards ont vu fuir les commis.

et je ne sais quand mes derniers regards seront solés par votre présence.

LETTRE

LETTRE XXIII.

A M. TURGOT.

22 de décembre.

MONSEIGNEUR,

VOUS avez d'autres affaires que celles du pays Gex, ainsi je serai court. 1775.

Quand je vous ai proposé de sauver les ames de xante fermiers généraux pour une aumône d'enon cinq mille livres, c'était bon marché, et tait même contre mon intention que je vous ressais ma prière, parce que je crois fermement ec vous qu'il faut les damner pour leurs trente lle livres.

Quand je suis allé à nos états, malgré mon âge quatre-vingt-deux ans et ma faiblesse, ce n'a été e pour faire accepter purement et simplement vos ntés sans aucune représentation.

Si on en a fait depuis, pendant que je suis dans on lit, j'en suis très-innocent, et de plus trèsché.

Je ne me mêle que de ma petite colonie. Je fais tir plusieurs nouvelles maisons de pierres de taille e des étrangers, nouveaux sujets du roi, habint ce printemps.

Je défriche et j'améliore le plus mauvais terrain royaume.

Je bénis, en m'éveillant et en m'endormant,
1775. M. le duc de *Sulli-Turgot.*

Si je devais mourir le 2 de janvier 1776, je voudrais avoir fait venir pour mes héritiers, le premier de janvier, dans ma colonie, du ſucre, du café, des épices, de l'huile, des citrons, des oranges, du vin de Saint-Laurent, ſans acheter tout cela à Genève.

Je vous ſupplie de croire que, ſi j'étais encore dans ma jeuneſſe; ſi par exemple, je n'avais que ſoixante et dix ans, je ne vous ſerais pas attaché avec plus d'admiration et de reſpect.

LETTRE XXIV.

A M. L'ABBÉ DE VITRAC,

Sous-principal du collége de Limoges, des académies de Montauban, Clermont-Ferrand, la Rochelle, etc.

A Ferney, 23 de décembre.

Je vous dois des remercîmens, Monſieur, pour les deux pièces d'éloquence que vous avez bien voulu m'envoyer. Il eſt très-beau de célébrer, au bout de deux cents ans, la mémoire de ceux qui éclairèrent leur ſiècle, et qui ne méritaient pas d'être oubliés du nôtre. L'*Eloge de* l'ancien *Dorat* vous a fourni une occaſion bien agréable de rendre juſtice à M. *Dorat* d'aujourd'hui.

Il y a un autre homme dont Limoges ſe ſou-

viendra un jour avec une tendre reconnaiſſance, ——
et qui fait actuellement autant de bien à la France 1775.
qu'il en a fait à votre patrie.

Permettez-moi une obſervation ſur l'anecdote dont vous parlez dans votre ouvrage. Vous ſuppoſez, après tant d'autres, que *Charles IX* eſt l'auteur de ces beaux vers à *Ronſard*:

Tous deux également nous portons des couronnes, etc.

Il n'eſt guère poſſible que ces vers ſoient de la même main qui écrivait à *Ronſard*:

Si tu ne viens demain me trouver à Pontoiſe,
Adviendra entre nous une bien grande noiſe.

On peut croire que ces derniers vers étaient de *Charles IX*, et que les autres étaient d'*Amiot*, ſon précepteur. Le malheureux prince qui commanda la Saint-Barthelemi, n'était pas digne de faire de beaux vers.

Il eſt triſte que vous citiez dans vos notes un auſſi vil coquin que le *Sabatier de Caſtres*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXV.

A M. DE TRUDAINE.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

DEPUIS l'acceptation unanime de vos bi
1775. et notre prompte soumission à payer trente
livres d'indemnité à la ferme générale, j'appren
des choses dont je crois vous devoir donner avis

Il vous souvient qu'autrefois, lorsque vous
près de faire à notre pays la même grâce, on su
cita je ne sais quels ouvriers lapidaires de la ville
Gex pour s'y opposer. On se sert aujourd'hui
même artifice.

Ces prétendus lapidaires n'ont pas un pouce
terrain dans la province. On m'assure même qu'o
a signé des noms de gens qui n'existent pas.

Je ne fais nulle réflexion sur cette manœuvre,
la soumets à votre jugement et à vos ordres, ai
qu'à ceux de monsieur le contrôleur général.

Un nommé *La Gros* sort de chez moi dans
moment. Il propose, conjointement avec le sie
Sédillot, receveur du sel de la province pour l
fermiers généraux, et avec le sieur *La Chaux*, r
veur du domaine, de fournir de sel le pays de Ge
au prix qui nous conviendra, et se chargent
payer pous nous les trente mille livres à la
générale.

Il prétend que la république de Genève veut bien, dès à préfent, lui céder mille minots au même prix qu'elle les a reçus pourvu que vous l'approuviez conjointement avec monfieur le contrôleur général. 1775

Je lui ai demandé s'il avait parlé de cette affaire à M. *Fabry*, il m'a répondu que oui ; que M. *Fabry* a reçu fes offres avec tranfport, et qu'il n'attend que la confommation de l'affaire des franchifes pour tranfiger avec cette nouvelle compagnie au nom de la province; bien entendu que le marché fait avec cette compagnie n'empêcherait point les particuliers de fe pourvoir de fel où ils voudraient.

Il n'y a encore rien de figné entre cette compagnie et M. *Fabry*, fubdélégué de monfieur l'intendant.

Je me borne, Monfieur, à vous dire fimplement les faits, et à vous renouveler les juftes fentimens de ma reconnaiffance.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de refpect, Monfieur, votre, etc.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

23 de décembre.

Il faut, Monfieur, que je vous conte nos aventures, parce que vous les favez, et que vous avez contribué plus que perfonne à nous délivrer d'efclavage.

Vous ne penſez pas ſans doute que les homm
1775. ſoient plus ſages dans notre petit pays qu'aill
Nous ſommes, il eſt vrai, à l'abri de
contagion de Paris ; mais nous avons
épidémiques comme les autres, nous av
petites brigues, nos petits intérêts, nos divi
nos ſottiſes, *tutto il mondo è fatto come la famiglia.*

Bien des gens ont prétendu qu'il fallait me
dans le lac de Genève, pour avoir obte
monſieur *Turgot* la permiſſion de payer trente
francs d'impôts à meſſieurs les fermiers géné
Il a fallu que j'écriviſſe lettre ſur lettre pour
plier le miniſtre de diminuer cette ſom
ſorte que, dans cette affaire, il a fallu co
duire comme dans les aſſemblées du clergé,
à-dire, agir contre ma conſcience.

Cependant quand il fallut aſſembler
pour accepter les bontés de monſieur contrô
leur général, j'allai à cette aſſemblée, où d'
je ne vas jamais, et j'eus le plaiſir de faire m
dans les regiſtres : *Nous acceptons unanim*
avec la reconnaiſſance la plus reſpectueuſe.

Je vous avertis que j'ai borné là ma miſſion ; je ne veux aller ni ſur les droits ni ſur les prétentions de perſonne. Je rentre dans ma colonie comme dans ma coquille. Je ſuis aſſez content, pourvu que nous ſoyons libres au mois de janvier, et que notre petit pays puiſſe commercer comme Genève avec les provinces méridionales du royaume.

Je ſuis perſuadé que nos terres doubleront de prix dans un an. Elles commencent déjà à valoir beaucoup plus qu'on ne les eſtimait auparavant. Ce ſeul mot de liberté du commerce réveille toute induſtrie, anime l'eſpérance, et rend la terre plus fertile. Encore une fois, je regarde ce petit eſſai de monſieur le contrôleur général, comme *experimentum in anima vili*; mais aſſurément cette *anima vilis*, du moins la mienne, eſt pénétrée, enchantée de tout ce que fait M. *Turgot.* C'eſt le premier médecin du royaume; et ce grand corps épuiſé et malade lui devra bientôt une ſanté brillante. Mais, je vous prie, qu'il nous donne la liberté entière du commerce au mois de janvier, ſans quoi je ſerai lapidé, moi qui vous parle, moi qui ai promis cette liberté en ſon nom.

1775

Nous avons les plus grandes obligations à M. de *Trudaine*; je le ſens plus que perſonne. Je ſens ſur-tout combien il eſt doux de vous avoir pour ami, et de pouvoir vous parler à cœur ouvert.

Je ne ſais rien de l'académie; on dit que M. *Turgot* pourrait bien nous faire le même honneur que nous fit M. *Colbert*; plût à Dieu! mais vous, eſt-ce que vous ne ſerez pas un jour de la bande?

Je vous embraſſe bien tendrement.

Le vieux malade V.

LETTRE XXVII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

A Ferney, 27 de décembre.

MON cher ami, vous ne m'avez point acc
1775. la réception de deux paquets de graine pour sa Majesté. Vous ne m'avez rien écrit au sujet des impertinences de la *Gazette du Bas-Rhin.* Je v ai mandé que j'avais instruit sa Majesté de c affaire. Je dois vous dire de plus que l'avocat célèbre qui avait écrit en faveur des jeunes gen co-accusés, est le seul qui soit pleinement instruit des malversations horribles qui furent commi dans Abbeville. Il dit qu'elles furent portées à un excès inconcevable, et il compte dévoiler to ces mystères d'iniquité dans un mémoire qui vira beaucoup à la réforme de la jurisprudence.

Le présent ministère sous lequel nous avons le bonheur de vivre, a fort à cœur cette réfor nécessaire. On y travaillera avec le plus g zèle, et l'abominable mort de votre ancien ami sera pas oubliée.

C'est tout ce que peut vous mander pour le présent un pauvre malade qui n'en peut plus, qui vous est très-attaché. *V.*

LETTRE XXVIII.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

A Ferney, 29 de décembre.

JE commence, Monsieur, par vous demander des nouvelles de votre procès de Rome, et puis 1775.
je vous parlerai de notre procès de Gex dont vous voulez bien être le rapporteur. Je dirai toujours que messieurs les fermiers généraux ont demandé de nous une somme un peu trop forte; mais que nous sommes très-heureux d'en être quittes pour trente mille livres, grâces aux bontés de monsieur le contrôleur général. Il vivifie tout d'un coup notre petite province; il en fera autant du reste du royaume. L'abolition des corvées est sur-tout un bienfait que la France n'oubliera jamais.

Dites-moi, je vous prie, si le commencement l'année 1776 serait un temps convenable pour nder l'abolition de la main-morte, après avoir enu l'abolition des bureaux des fermes. Le goût liberté augmente à mesure qu'on en jouit; is ce n'est pas pour nous que nous présenterions cette requête, ce serait pour la Franche-Comté et pour quelques autres endroits du royaume, où la nature humaine est encore écrasée par la tyrannie féodale. Quel insupportable opprobre, mon cher philosophe, que de voir, à deux pas de chez moi, trente à quarante mille hommes de six pieds de haut, esclaves de quelques moines, et beau-

coup plus efclaves que s'ils étaient tombés entre
1775. les mains de meffieurs de Maroc et d'Alger ? So
t-on combien il eft ridicule et horrible, préj
ciable à l'Etat et au roi, honteux pour la na
humaine, que des hommes très-utiles et très-nom-
breux foient efclaves d'un petit nombre de fac
inutiles ? cela peut-il fe fouffrir après tant de décla-
rations de nos rois qui ont voulu que la fervit
fût détruite, et que leur royaume fût celui
francs ?

Nous avons un projet d'édit fous *Louis XIV*, minuté par le bifaïeul de M. de *Malesherbes*, pour détruire la main-morte, en indemnifant les feigneurs féodaux. Qui pourra s'oppofer à cette entreprife, fi M. de *Malesherbes* et M. *Turgot* veulent la faire réuffir ?

On propofe, dit-on, beaucoup de nouveautés. Y en aura-t-il une auffi belle que celle de faire rentrer la nature humaine dans fes droits ? Mandez-moi, je vous en prie, ce que vous en penfez.

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.

Un M. l'abbé de *Luberfac*, vicaire gé
Narbonne, etc. vient de m'envoyer un grand in-folio fur tous les monumens faits et à faire, et furtout un grand arc de triomphe à la gloire de *Louis XIV*. Je ne connais point d'arc de triomphe comparable à celui dont je vous parle. Vous devriez bien en faire un fujet de converfation, avec M. *Turgot*. N'oubliez pas, je vous prie, de lui dire que notre petit pays le bénit, comme le royaume en entier le bénira.

Je vous demande auſſi en grâce de vous ſou- 1775.
r de moi auprès de M. de *Trudaine*; je ſuis
tré de ſes bontés.

Avez-vous vu madame de *Saint-Julien?* Je vous avais envoyé, il y a long-temps, un mémoire pour lui être communiqué; mais tous nos mémoires deviennent aujourd'hui inutiles. Je crois la franchiſe du pays de Gex conſommée, et que nous n'avons plus rien à faire qu'à chanter le *Te Deum*.

Au reſte, je ne ſais rien de ce qui ſe paſſe à Paris : je ne ſais pas même qui ſuccédera dans l'académie au frétillant abbé de *Voiſenon*.

LETTRE XXIX.

A M. DE LA HARPE.

MON cher ami, j'étais bien en peine; M. de *Vaines* m'annonçait, par ſa lettre que je reçus le 17, votre Menzicof qui devait arriver par le même rier; mais Menzicof s'eſt arrêté en chemin, je l'ai reçu que le 19; je l'ai lu ſur le champ, et le renvoie le même jour, car il faut être fidelle. Madame *Denis* n'a pas pu le lire; elle eſt très-malade dans ſa Sibérie, depuis près d'un mois, et dans un état qui nous a fait trembler.

Je n'ai montré votre pièce à perſonne; j'ai eu du plaiſir pour moi tout ſeul. Vous voilà, mon cher ami, dans la force de votre talent; la pièce eſt neuve, intéreſſante, fortement et élégamment

—— écrite. En vérité, c'eſt l'ouvrage d'un eſprit ſ
1775. rieur, et je vous remercie de tout mon c
me l'avoir fait connaître. Je ne ſuis pas de
gens qui, en liſant une pièce de théâtre de
ami, imaginent ſur le champ un plan différent
celui qu'ils liſent, et qui critiquent tout ce qu
ne trouvent pas conforme à leurs idées. Je
laiſſe aller aux idées de l'auteur, c'eſt lui qui
mène. S'il m'émeut, s'il m'intéreſſe, ſi ſon
ble et ſes détails font ſur moi une grande i
ſion, je ne le chicane pas, je ne ſens que ſe pl
qu'il m'a donné.

Je n'ai plus qu'un ſouhait à faire, c'eſt q
envoye en Sibérie les acteurs de Paris, qui ſont i
gnes de jouer votre pièce, et qu'on réforme en
ment le théâtre de Paris.

La maiſon de Brandebourg s'enrichit actuell
de nos dépouilles, comme dans la guerre de 1
Elle vous prend *le Kain* et *Clairon*. Il ne reſte
à Paris, et le pauvre ſiècle s'en irait ſans vous
le néant.

Pourquoi n'auriez-vous pas une troupe de
ſieur, comme il y en avait une du temps de *L*
XIV? cette troupe pourrait être ſous vos ord
vous auriez-là un aſſez joli petit miniſtère. (
une idée qui me paſſe par la tête, et qui ne me
raît pas impraticable; il faut tout tenter plutôt
de dépendre des comédiens.

Quelque choſe qui arrive, je vous regarde co
le reſtaurateur des belles-lettres. J'attends avec in
tience, mon cher ami, le moment où vous parl

is l'académie, et où vous ramènerez les Velches bon goût dont ils se sont tant écartés ; vous en 1775. 'ez de vrais français.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur ; je ime autant que j'aime Menzicof. *V.*

LETTRE XXX.

A M. TURGOT.

A Ferney, le 8 de janvier.

MONSEIGNEUR,

Un petit peuple devenu libre par vos bienfaits, vre de joie et de reconnaissance, se jette à vos pieds 1776. our vous remercier.

Je vous demanderai la permission d'implorer quel- fois votre protection et vos ordres en faveur de uelques personnes qui méritent bien vos bontés. Il a, par exemple, le sieur *Sédillot*, ci-devant rece- du grenier à sel, lequel s'est conduit dans cette taire avec un désintéressement inoui ; il a préféré utement, dans l'assemblée des états, l'affran- ssement de son pays à son intérêt particulier. Il a le procureur du roi, nommé *Rouph*, pourvu iennement de l'office de contrôleur du grenier sel, homme de mérite, grand cultivateur, et chargé de dix enfans.

En attendant, je vous supplie de vouloir bien eter un coup-d'œil sur le mémoire ci-joint, seule-

1776. ment pour vous amuser, supposé que vous en ayez le temps. J'ai tâché, dans ce mémoire, de vous deviner; mais je ne suis capable que de sentir vos bienfaits, et de vous témoigner mon inutile respect, mon inutile reconnaissance, mon inutile attachement.

Le vieux malade de Ferney. V.

Mémoire à M. Turgot.

Le petit pays de Gex n'a que dix lieues de face. La terre n'y rend que trois pour un, et tiers du pays est en marécages.

Cependant, sans compter environ soixante deux mille livres qu'il paye au roi par année taille, capitation, vingtième, etc. il donne à ferme générale, à commencer du premier janvier 1776, trente mille francs. Les registres des droits du domaine se montent, année commune, à plus de vingt mille livres.

Ainsi ce pays aride et presque incultivable, de dix lieues carrées, n'ayant aucun commerce, et n'étant point soumis au droit des aides, fournit à la ferme générale cinquante mille francs par an.

Si la France, dont l'étendue est d'environ quarante mille lieues carrées, était aussi stérile que le pays de Gex, aussi privée de commerce, si elle ne payait point d'aides, et si chaque terrain de même étendue que le pays de Gex payait à la ferme cinquante mille francs, il est clair que la ferme aurait de ce seul article deux cents millions de revenu: elle en rend

roi environ cent trente; ses frais et son profit ——
ient à soixante et huit millions. 1776.

Mais le royaume étant environ trois fois plus he, trois fois mieux cultivé, trois fois plus com-erçant que le petit pays de Gex, doit proba-ement fournir à la ferme trois fois davantage à oportion.

Quand la ferme ne tirerait du royaume entier 'une fois plus à proportion qu'elle tire du pays de ex, il paraît qu'elle tirerait de la France quatre nts millions.

Réduisons ces quatre cents millions à trois cents: là donc une somme énorme de trois cents llions que la ferme recueillerait en renonçant à gabelle et au tabac, comme elle y a renoncé ec nous.

Il paraît donc que le roi ne retire pas de la ance ce qu'il en pourrait tirer, quoique les peu-s soient surchargés d'impôts.

On a donc lieu de présumer que l'intention du nistère est d'enrichir le roi et l'Etat, en simplifiant recette, et en soulageant le peuple.

En voici un exemple et une preuve. Nos dix lieues rrées payent à présent trente mille francs à la me, et se pourvoient de sel où elles peuvent.

Je suppose que sa Majesté nous permettra de endre du sel à Peccais en Languedoc; nous en ons venir cinq mille minots, tant pour notre nsommation, que pour la santé de nos bestiaux, pour l'engrais de nos terres, lesquelles étant nature de terre à pot seraient fertilisées par

1776. le ſel même, malgré l'ancien préjugé qui a f du ſel le ſymbole de la ſtérilité.

Si le roi nous laiſſait prendre cinq mille i à Peccais, nous l'achèterions du roi dix ſous le tal, comme les fermiers généraux. Ainſi un de dix lieues de ſurface fournirait au roi, pour ſeul achat du ſel, deux mille cinq cents livres; la France entière, quatre mille fois plus éten que le pays de Gex, en achèterait pour dix n lions; et ce ſeul objet rendrait à la culture de terre une armée immenſe de commis.

On oſe croire que le miniſtère agit dans ce vue, et prépare toutes ſes opérations ſuiv ſ grand principe de rendre la recette moins o et de faire paſſer dans les coffres du roi les co tributions des ſujets avec les moindres frais poſſi

Ceux qui ne peuvent entrevoir que de l faible partie de ces projets, les béniſſent admirent; que feront ceux qui en ſont les

LETTRE XXXI.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 22 de janvier.

LORSQUE vous viendrez ſouper, Monſieur, Saconay ou à Ferney, vous ne verrez plus de doures des fermes générales, fouillant des rel et trouſſant leurs cottes ſacrées. Ces petits ſcan n'arriveront plus dans mon voiſinage. T

alg

alguazils de notre pays ſont partis avec l'étoile des trois rois. Nous ſommes libres aujourd'hui comme les Génevois et les Suiſſes, moyennant une indemnité que nous payons à la ferme générale. Je ne ſais point de plus beau ſpectacle que celui de la joie publique; il n'y a point d'opéra qui en approche. 1776.

Vous, qui aimez M. *Turgot*, vous auriez été enchanté de le voir béni par dix mille de nos habitans, en attendant qu'il le ſoit de vingt millions de français. Il me ſemble qu'il fait un eſſai ſur notre petite province. Le miniſtre de la guerre fait, de ſon côté, des arrangemens auſſi utiles. L'âge d'or commence; c'eſt à vous de le chanter, je n'ai plus de voix; *vox quoque Mœrin deficit.* Mes ſentimens pour vous ne ſe reſſentent point de ma décrépitude.

Madame *Denis*, qui eſt preſque auſſi malade que moi, vous fait mille complimens. *V.*

LETTRE XXXII.

A M. DE VAINES.

11 de janvier.

Il faut, Monſieur, que je vous interrompe un moment. Il faut abſolument que je vous diſe, au nom de dix à douze mille hommes, combien nous avons d'obligations à M. *Turgot*, à quel point ſon nom nous eſt cher, et dans quelle ivreſſe de joie nage notre petite province. Je ne doute pas que ce petit eſſai de

—— liberté et d'impôt territorial ne prépare de loin de
1776. plus grands événemens. La plus petite province du royaume ne fera pas sans doute la seule heureuse. Je sais bien qu'il y a de fameux déprédateurs qui redoutent la vertu éclairée ; je sais que des fripons murmurent contre le bonheur public, qu'ils se font écouter par leurs parasites. Ils crient que tout est perdu, si jamais le peuple est soulagé et le roi plus riche ; mais j'espère tout de la fermeté du roi, qui soutiendra son ministre contre une cabale odieuse. Il a déjà confo du cette cabale, quand il a répondu à ses libel en vous nommant son lecteur. Vous ne pour jamais lui faire lire un meilleur ouvrage que ceux auxquels vous travaillez sous les yeux de M. *Turgot.*

Conservez un peu de bienveillance pour votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux malade V.

LETTRE XXXIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

11 de janvier.

Je ne jouis guère, ma belle protectrice, des triomphes dont nous vous avons l'obligation. L'hiver nous désole, madame *Denis* et moi. Vous seriez bien attrapée, si vous étiez obligée, comme nous, de ne pas sortir de votre chambre. Nous sommes consolés par le bruit des acclamations, par les cris de joie de toute une province, et par les compli-

ıs que nous recevons de tous côtés. Si on pou- 1776.
ſavoir à Paris le bon effet que ce petit événe-
ıt a produit dans le pays étranger, la cabale
s'élève contre M. *Turgot* changerait bien de ton,
erait forcée de chanter ſes louanges. C'eſt une
ſe honteuſe et infame qu'on oſe décrier dans
s le miniſtre le plus éclairé et le plus intègre
la France ait jamais eu. Ses ennemis ne pou-
t déſapprouver ce qu'il a fait, s'occupent à
ce qu'il fera. Qu'ils attendent du moins les
ıens pour s'en plaindre, à moins qu'ils n'aient
on de prophétie.

e ne ſais comment vous êtes avec M. le maréchal
Richelieu. Je vous demanderais votre protection
rès de lui, s'il était aſſez heureux pour vous voir
vent. Il me ſemble que je ſuis dans ſa diſgrâce
lui avoir écrit en faveur de quelques-uns de
ıdémiciens, et pour lui avoir remontré qu'il
ıait qu'à lui de ſe faire des partiſans zélés de
x qui ont l'honneur d'être ſes confrères, et aux-
ls il avait peut-être témoigné trop peu de bien-
ce. Je vois qu'il eſt comme les rois qui ne
nt pas que les courtiſans leur diſent leurs

e crois que M. le duc de *Choiſeul* eſt plus juſte. Je
flatte qu'il rend juſtice à la pureté de ma con-
et aux ſentimens de mon cœur; mais c'eſt de
ſur-tout, Madame, que j'attends mes plus
s conſolations. C'eſt ſur les ailes brillantes de
n *Papillon philoſophe* que je fonde mes eſpéran-
Ne reviendra-t-elle pas dans ſon gouvernement,

1776. après avoir voltigé tout l'hiver dans Paris? ne gagnera-t-elle plus le prix des jeux au pied du mont Jura?

Je me chauffe en attendant avec le bois que monsieur votre frère m'a permis de tirer du fond de notre petite province; et les employés des fermes savent à présent de quel bois je me chauffe. Votre amitié et vos bontés me rendraient le p heureux des hommes, si on pouvait être heur à quatre-vingt-deux ans avec une santé détestable; mais au moins, avec l'amitié dont vous m'honorez, je suis sans doute moins malheureux. *V.*

LETTRE XXXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

13 de janvier.

Mon cher Marquis, je vous sais bien bon de vous être à la fin humanisé avec moi, et de m'avoir écrit des lettres qui disent quelque chose. J'ai le malheur dans ma solitude de ne connaîtr *le paysan perverti*, ni *le Célibataire*; mais je trouve plaisant que vous me recommandiez de ne montrer qu'à madame *Denis* ce que vous avez la complaisance de m'écrire. Messieurs les Parisiens s'imagin toujours que le reste de la terre est fait comme le faubourg Saint-Germain et le quartier du Palais royal; et qu'au sortir de l'opéra les Suisses content les nouvelles du jour, avant de souper avec quinze ou vingt amis intimes. Ce n'est pas là ma façon

d'être. Ma solitude n'est interrompue que par les acclamations de dix ou douze mille habitans qui bénissent M. *Turgot*. 1776.

Notre petite province se trouve à présent la seule de France qui soit délivrée des pandoures des fermes générales. Nous goûtons le bonheur d'être res. Nous n'avons pas parmi nous un seul paysan rverti; et il n'y a peut-être que moi qui sache ù l'on a joué *le Célibataire* et *le Connétable de Bourbon*.

Les déserteurs qui reviennent en foule, et qui passent par notre pays, chantent les louanges de M. de *Saint-Germain* comme nous chantons celles de M. *Turgot*. Je me doute bien qu'il y a quelques financiers dans Paris dont les voix ne se mêlent point à nos concerts; nous savons que les sangsues ne chantent point; et nous ne nous embarrassons guère que ces messieurs applaudissent ou non aux opérations du meilleur ministre des finances que la France ait jamais eu.

On dit qu'il court dans Paris une pasquinade tulée : *Entretien du père Adam et du père Saint-Germain*. Je ne connais pas plus cette sottise que *Paysan perverti*.

Madame *Denis* est fort languissante. L'hiver me et ne la corrigera point de sa paresse.

Le vieux malade de Ferney vous écrit pour elle, et tous deux vous sont tendrement attachés. V.

LETTRE XXXV.

A M. TURGOT.

13 de janvier.

1776. PARDONNEZ à un vieillard ſes indiſcrétions ſes importunités. Un des droits de votre place eſt d'eſſuyer les unes et les autres.

Vous faites naître un beau ſiècle dont je ne verrai que la premiere aurore. J'entrevois de grands changemens, et la France en avait beſoin en tout genre.

J'apprends qu'en Toſcane on vient d'eſſayer l'uſage de vos principes, et qu'un plein ſuccès en a juſtifié la bonté.

On me dit qu'en France des gens intéreſſés et d'autres gens très-ingrats, qui vous doivent leur exiſtence, forment une cabale contre vous. Je me flatte qu'elle ſera diſſipée. Mon eſpérance eſt fondée ſur le caractère du roi et ſur les vrais ſervices que vous rendez à la nation.

Le petit pays de Gex eſt à peine un point ſur la carte; mais vous ne ſauriez croire les heureux effets de vos dernières opérations dans ce coin de terre. Les acclamations ſont portées juſqu'aux bords du Rhin. Vous ne vous en ſouciez guère, mais je m'en ſoucie beaucoup, parce que j'aime votre gloire autant que vous aimez le bien public.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous préſenter, ſur un papier ſéparé, des prières et des queſtions

fur lefquelles je n'ofe vous prier de me répondre. —— 1776.
Mais je vous fupplie de me faire favoir vos volontés par M. *Dupont.*

Je numérote mes prières, afin que, pour épargner le temps et les paroles, on me réponde *ad primum, ad fecundum*, comme on fait en Allemagne, fi mieux n'aimez faire mettre vos ordres en marge.

Triomphez, Monfeigneur, des fripons et de la goutte; confervez vos bontés pour le plus vieux de vos ferviteurs et le plus zélé de vos admirateurs: vous ne vous embarraffez guère de fon profond refpect.

Le vieux malade de Ferney. V.

I.

Les détachemens de l'armée des fermiers géné- r ayant eu ordre de décamper le premier de vier 1776, ont parcouru tout le pays de Gex, premier de janvier au fix du mois, font entrés force ouverte dans les maifons des habitans, les it attaqués fur les grands chemins, en ont con- c plufieurs en prifon les fers aux mains, et les ont rançonnés comme en pays ennemi. On demande fi ces vexations étant atteftées par les curés de chaque paroiffe, et les procès verbaux étant pré ntés, monfeigneur le contrôleur général per- tra que l'argent extorqué par les commis de la me foit rendu par les états aux parties léfées, et u fur les trente mille livres qui doivent être yées à la ferme.

1776.

I I.

La république de Genève eſt prête à fournir mille minots de ſel au pays de Gex, en cas que monſeigneur le contrôleur général veuille bien ſigner que le roi ne déſapprouve point ce ſecours paſſager que Genève conſent de nous donner.

I I I.

Les états du pays de Gex demandent à ac deux mille minots par année des fermiers généraux, au même prix que le Vallais achète ſon ſel. La ferme ne peut craindre que ces deux mille minots ſoient reverſés en fraude dans les pays vo ſujets à la gabelle, puiſqu'il nous en faut environ quatre ou cinq mille minots, tant pour la conſommation journalière des ménages, que pour ſalaiſon des fromages et des porcs, pour donner à tous les beſtiaux, et même pour améliorer ı terres trop glaiſeuſes.

I V.

Monſeigneur le contrôleur général aimerait-il mieux nous permettre de faire acheter du ſel à Peccais au même prix que la ferme l'achète du roi, et de le faire venir nous-mêmes à nos frais?

V.

Dans la répartition que nous ferons pour l'i poſition de l'indemnité des trente mille livres à la ferme générale, et pour l'heureuſe abolition des corvées, ſera-t-il permis d'y comprendre les locataires, cabaretiers, qui ſont en aſſez grand nombre,

et

t les autres locataires qui font commerce de bijou- 1776.
:ries et de montres, quoiqu'ils n'aient pas de fonds
ritoriaux?

V I.

La ferme générale ne retirant plus à Verfoy, tière de France, le petit droit de tranfit pour marchandifes venant de Genève, de Suiffe et 'Allemagne, et n'allant point en France, fera-t-il ermis au pays de Gex de percevoir à fon profit e petit droit qui n'eft payé que par des étrangers?

V I I.

La tannerie étant prefque entièrement tombée France, et le pays de Gex ne poffédant plus : trois tanneurs; *Henri IV* ayant exempté ce ays de l'impôt fur la marque des cuirs, monfeineur le contrôleur général aura-t-il la bonté de aintenir cette exemption?

V I I I.

La liberté du commerce des blés étant établie ns tout le royaume, les commis du pays de Gex etirés tous fur la frontière de cette petite province delà le fort de l'Eclufe, fe font avifés d'arrêter ous les blés qui venaient du Bugey et de la Franhe-Comté à Gex. Le maire et fubdélégué de Gex a écrit que l'intention du miniftère était que ous les grains paffaffent librement. Monfeigneur contrôleur général eft fupplié de vouloir bien o faire donner un ordre par écrit pour laiffer ller au fort de l'Eclufe, et par toutes nos autres

frontières, notre blé, notre bois et notre comestible, attendu que le 11 du mois ils ont rançonné tous les paysans qui apportaient du beurre, des œufs et du bois. Le pays se flatte que monseigneur voudra bien lui faire justice.

1776

LETTRE XXXVI.

AU MEME.

Les habitans de la vallée de Chézery et de Lellex au mont Jura, frontière du royaume, représentent très-humblement qu'ils sont serfs des moines bernardins établis à Chézery.

Que leur pays appartenait à la Savoie, avant l'échange de 1760.

Que le roi de Sardaigne, duc de Savoie, abolit la servitude en 1762, et qu'ils ne sont aujourd'hui esclaves de moines que parce qu'ils sont devenus français.

Ils informent monseigneur que, tandis qu'il abolit les corvées en France, le couvent des bernadins de Chézery leur ordonne de travailler par corvées aux embellissemens de cette seigneurie, et leur impose des travaux qui surpassent leurs forces, et qui ruinent leur santé.

Ils se jettent aux pieds du père du peuple.

LETTRE XXXVII.

A M. BAILLY.

A Ferney, 19 de Janvier.

J'OSE toujours, Monfieur, vous demander grâce pour les brachmanes. Ces Gangarides qui habitaient un fi beau climat, et à qui la nature prodiguait tous les biens, devaient, ce me femble, avoir plus de loifir pour contempler les aftres que n'en avaient les Tartares-kalcas et les Tartares-usbecks. Les autres Tartares portugais, efpagnols, hollandais, et même français, qui font venus ravager les côtes de Malabar et de Coromandel, ont pu détruire les fciences dans ce pays-là, comme les Turcs les ont détruites dans la Grèce. Nos compagnies des Indes n'ont pas été des académies des fciences. — 1776.

Je n'ai pas de peine à croire que nos foldats envoyés dans l'Inde, et nos commis, encore plus cruels et plus fripons, aient un peu dérangé les études des écoles que *Zoroaftre* et *Pythagore* venaient confulter. Mais enfin nous n'avons point encore brûlé Bénarès, les Efpagnols n'y ont point établi l'inquifition comme à Goa; et l'on m'affure que dans cette ville, qui eft peut-être la plus ancienne du monde, il y a encore de vrais favans.

Les Tartares vinrent plus d'une fois fubjuguer ce beau pays; mais ils repectaient Bénarès; et il y a encore un grand pays voifin où ce qu'on appelle l'âge d'or s'eft confervé.

1776. Il ne nous eſt jamais venu de la Scythie européane et aſiatique que des tigres qui ont mangé nos agneaux. Quelques-uns de ces tigres, à la vérité, ont été un peu aſtronomes quand ils ont été de loiſir, après avoir ſaccagé tout le nord de l'Inde; mais eſt-il à croire que ces tigres partirent d'abord de leurs tanières avec des quarts de cercle et des aſtrolabes? rien n'eſt plus ingénieux et plus vraiſemblable, Monſieur, que ce que vous dites des premières obſervations, qui n'ont pu être faites que dans des pays où le plus long jour eſt de ſeize heures et le plus court de huit: mais il me ſemble que les Indiens ſeptentrionaux, qui demeuraient à Cachemire vers le trente-ſixième degré, pouvaient bien être à portée de faire cette découverte.

Enfin ce qui me fait pencher pour les brachmanes, c'eſt cette foule de témoignages avantageux que l'antiquité nous fournit en leur faveur. Ce ſont les voyages étonnans entrepris des bouts de l'Europe pour aller s'inſtruire chez eux. A-t-on jamais vu un philoſophe grec aller chercher la ſcience dans les pays de Gog et de Magog?

Il eſt vrai que les bramines d'aujourd'hui qui demeurent à Tanjaour, ne ſont que des copiſtes qui travaillent de routine, et dont nous avons beaucoup dérangé les études; mais ſongez, je vous en prie, qu'il n'y a plus de *Platon* dans Athènes, ni de *Cicéron* dans Rome.

Ce que je ſais certainement, c'eſt que vous citez des livres qui ne valent pas le vôtre, à beaucoup

près ; que je vous ai une extrême obligation de me l'avoir envoyé et de m'avoir inftruit, et je vous demande pardon d'avoir quelque fcrupule fur un ou deux points. Le doute fert à raffermir la foi. 1776

J'ai l'honneur d'être avec reconnaiffance et avec l'eftime la plus refpectueufe, etc.

Le vieux malade V.

LETTRE XXXVIII.

A M. DE TRUDAINE.

A Ferney, 26 de janvier.

MONSIEUR,

Vos bontés m'ont enhardi à vous faire de nouvelles follicitations.

J'ai envoyé à monfieur le contrôleur général un petit mémoire de nos requêtes, pour être renvoyé à votre examen et à votre décifion. J'ai malheureufement appris depuis qu'il avait un nouvel accès de goutte. J'attendrai le retour de fa fanté et vos ordres.

Pemettez-moi, Monfieur, de joindre à ce mémoire de nouvelles fupplications que je vous préfente au nom de ma province.

Nous avons au revers du mont Jura, à trois ou quatre cents pieds fous neige, jufte au bout du chemin de la Faucille, un abyme qu'on appelle

—— Lellex, peuplé d'environ deux cents malheureux
776. que la nature a placés dans le pays de Gex, et que M. l'abbé *Terrai* en a détachés. Ils étaient nos compatriotes de temps immémorial. Ils prenaient leur ſel à Gex. M. *Fabry*, notre ſubdélégué, les feſait travailler aux corvées de Gex. Ils grimpaient l'abominable Faucille de Gex avec leurs outils, pour venir perdre leur temps aux chemins de Gex. M. l'abbé *Terrai* les a déclarés, en 1771, habitans de la banlieue de Belley qui eſt à quinze lieues de Gex. Ces pauvres malheureux croient que vous pouvez défaire ce que M. l'abbé *Terrai* a fait, et rendre à la nature ce qu'on a voulu ôter. Ils crient, rendez-noux à Gex.

J'ai l'honneur de vous préſenter un petit croquis topographique, qui vous ſera voir d'un coup-d'œil que M. l'abbé *Terrai* n'était pas géographe. Les échanges faits avec le roi de Sardaigne ont été la cauſe de ce péché contre nature.

Nous attendons vos ordres, Monſieur, juſqu'à ce que les nouveaux arrangemens qu'on projette vous laiſſent le temps de jeter les yeux ſur notre petit coin de terre.

J'oſe encore vous ſupplier de daigner protéger nos tanneries, notre bois de chauffage, notre charbon, notre beurre, notre fromage. Nous avons compté que tous ces objets de première néceſſité ne payeraient aucun droit, en vertu de nos trente mille livres. Ces trente mille livres, que nous donnons tous les ans, prouvent aſſez que nous ne ſommes point province étrangère; et nos tanneurs

oient sur-tout que nous ne devons rien à la com- 1776.
nie des cuirs, attendu qu'ils ont été déclarés
mpts de cet impôt par *Henri IV*. Ils prétendent,
onsieur, que les volontés d'*Henri IV* doivent
ro être chères, à vous et à M. *Turgot*, plus qu'à
lonne.

J'aurais encore, si je l'osais, d'autres requêtes à vous présenter. Je vous dirais que nous sommes obligés d'envoyer à Belley, c'est-à-dire à quinze ies de chez nous, l'argent de notre capitation, de nos vingtièmes et de la taille de nos villages. Ne serait-il pas raisonnable que nous eussions chez us un receveur qui ferait passer tout d'un trait nos contributions à Paris?

Ne serait-il pas juste de donner cet emploi à M. *Sédillot*, ci-devant receveur du grenier à sel, qui a séance dans nos états, qui possède une terre seigneuriale dans le pays, et qui, dans notre affaire avec les fermiers généraux, a préféré hautement le bien public à son intérêt particulier?

Voilà, Monsieur, ce que je prendrais la liberté de vous proposer, parce que la chose me paraît juste.

Je vous demande pardon d'abuser de votre temps et de votre patience.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que de reconnaissance, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXIX.

A M. DE FARGÉS,

CONSEILLER D'ÉTAT.

A Ferney, 26 de janvier.

MONSIEUR,

1776. VOUS vous êtes bien douté qu'étant au nom des reconnaiſſans, je ſerais auſſi au nombre importuns. Les petites provinces fatiguent le miniſtère comme les grandes.

Nous avons entre les deux plus horribles m tagnes de l'Europe un petit abyme qu'on ap Lellex, peuplé d'environ deux cents habitans, ont toujours été employés aux corvées de l'abominable chemin dit la Faucille. Ces malheureux ont toujours pris leur ſel à Gex; ils étaient du pays de Gex, quand cette province appartenait au duc de Savoie.

Il a plu à M. l'abbé *Terrai* de les déclarer reſſortiſſans de Belley, quoique Belley ſoit à plus de quinze lieues, et que Gex ne ſoit qu'à une.

Il me ſemble que M. *Turgot* a autant de droit de les remettre dans l'état où la nature les a placés, que M. l'abbé *Terrai* a eu de les en ôter.

Je joins, Monſieur, à la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, une carte fidelle de cet affreux coin de terre, et un ordre de M. *Fabry*, chevalier

e l'ordre du roi et subdélégué de Gex, donné à 1776.
es malheureux en 1774. J'y joins aussi un certi-
at d'un curé. Vous pourrez décider sur ces pièces,
ıand il vous plaira.

Comme les tanneries du royaume et les pape-
eries, Monsieur, sont aussi sous vos lois, permet-
ez-moi de vous demander si vous voulez que ces
ıanufactures payent des droits? n'avez-vous pas
ntendu qu'au moyen de trente mille livres, que
ous donnons, notre petite province serait délivrée
e tous ces impôts? n'est-ce pas l'intention de mon-
ur le contrôleur général?

Je lui ai envoyé un mémoire concernant nos
res griefs; mais malheureusement j'ai appris au
part de mon paquet que notre bienfesant ministre
: un nouvel accès de goutte.

J'apprends aussi que ses ennemis ont un nouvel
ccès de rage. Ils sont comme les diables dont on
lit que les tourmens redoublent quand DIEU veut
aire du bien aux hommes.

Je me flatte, Monsieur, que, sans écouter leurs
cris, vous voudrez bien m'envoyer votre décision,
pardonner à mes importunités avec votre bonté
dinaire.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que
le reconnaissance, Monsieur, votre, etc.

P. S. Je vous supplie de pardonner à mes yeux
de quatre-vingt-deux ans, s'ils ne peuvent pas lire
v e écriture. Ayez la bonté, Monsieur, de me
nner vos ordres par un secrétaire; car, révérence
rler, vous écrivez comme un chat.

Le parlement de Dijon vient enfin d'enré[g]
1776. nos franchifes en fe réfervant de faire des r
trances au roi.

On me dit que M. *Turgot* eft très-mal. Si
eft, je fuis déſefpéré, et je renonce à toute af

LETTRE XL.

AU MÊME.

9 de février.

MONSIEUR,

LA lettre dont vous m'honorez, du 31 de janv
reçue le fept de février, redouble la joie et
mations de mes compatriotes.

Je commence par vous remercier au n
douze mille hommes de vos deux mille
de fel.

Enfuite j'ofe vous prier, Monfieur, de v
bien feulement montrer à monfieur le co
général, dans un moment de loifir, ce petit
ci par lequel je lui demande pour nos états la
de les laiffer les maîtres d'affeoir la répartiti
trente mille livres pour les pauvres fermiers
raux. Le fait eft qu'en général l'agriculture dans
canton eft à charge aux propriétaires, et
homme qui n'a point d'attelage pour labourer fon
champ, et qui emprunte la charrue et la peine
d'autrui, perd douze livres par arpent. Un gros mar-
chand horloger peut gagner trente mille francs par

ſt-il pas juſte qu'il contribue un peu à ſoula-
pays qui le protége ? Tout vient de la terre, 1776.
ute ; elle produit les métaux comme les blés :
horloger n'emploie pas pour trente ſous de
et de fer au mouvement d'une montre qu'il
inquante louis d'or ; et ce cuivre, et ce fer
en acier fin, il le tire de l'étranger. A l'égard
dont la boîte eſt formée, et des diamans
lle eſt ſouvent ornée, on ſait aſſez que notre
ture ne produit pas de ces misères.
s nous propoſons, Monſieur, de ne recevoir
au-delà de ſix francs par tête de chaque maître
er, et nous n'en recevrons pas davantage des
chands et des cabaretiers qui offrent tous
urir dans l'affaire des trente mille livres,
celle de l'heureuſe abolition des corvées.
à la néceſſité abſolue de tirer nos grains de
che-Comté et du Bugey, ou de mourir de
ſi quelques payſans abuſent de cette permiſ-
l ſera aiſé à monſieur le contrôleur général
iter d'un mot la quantité de cette impor-

les tanneries j'ai cru, Monſieur, ſur la foi
ach royal qu'elles étaient ſous vos ordres.
ntente de repréſenter ici que les tanneries
ont été déclarées exemptes de tous droits
duc de *Sulli*, prédéceſſeur immédiat de
ot.
gard des pauvres habitans de l'abyme nommé
, cinq cents pieds ſous neige au bas de la
de Gex, déclarés dépendans de Belley,

——— à quinze lieues de leur habitation., par cet autre
1776. prédéceſſeur M. l'abbé *Terrai*, je me jette encore aux pieds de monſieur le contrôleur général, en faveur de ces malheureux qui travaillèrent encore l'an paſſé à nos corvées, et qui ont toujours pris leur ſel à Gex. Les gardes viennent de les ſaiſir chargés quelques livres de ſel achetées à Ferney. J'ai pris la liberté d'envoyer le procès verbal à monſieur contrôleur général.

Nous attendons l'édit des corvées, comme des forçats attendent la liberté. Vous daignez me propoſer, Monſieur, de publier un écrit ſur cet obj J'y travaillerais ſans doute dès ce moment, ſi j'avais vos connaiſſances, votre ſtyle et votre préciſion. Je ſuis ſi ignorant ſur cette matière, que ne ſais pas même comment M. *Turgot* s'y eſt pris pour détruire ce cruel abus dans ſa province. Si je recevais de vos bontés quelques inſtructions, je pourrais haſarder de me faire de loin votre ſecrétaire, comme je le ſuis de nos états.

Pourriez-vous, Monſieur, pouſſer votre extrême condeſcendance juſqu'à me favoriſer d'un mot réponſe et d'éclairciſſement ſur les articles de cette trop longue lettre.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect et reconnaiſſance, Monſieur, votre, etc.

LETTRE XLI.

A M. BAILLY.

A Ferney, 9 de février.

u s faites, Monſieur, comme les miſſionnaires
›nt convertir les gens dans les pays dont nous 1776.
ıs. Dès qu'un pauvre indien eſt convenu de la
›n *ex nihilo*, ils le mènent à toutes les autres
ſublimes dont il eſt ſtupéfait. Vous n'êtes
›ntent de m'avoir appris des vérités long-
cachées, vous voulez encore que je croye
e ancien peuple perdu, qui devina l'aſtro-
, et qui l'enſeigna aux nations avant de diſ-
e de la terre; vous m'avez ébranlé et preſ-
›nverti.

bord je ſuis frappé de votre conjecture très-
euſe, et même plauſible, que l'aſtronomie
lû naître dans le climat où le plus long jour
ſeize heures, et le plus court de huit; mais
bleſſe pour les anciens brachmanes, pour les
de *Pythagore*, m'a un peu retenu.

ais lu *Bernier* il y a long-temps. Il n'a ni
ſcience, ni votre ſagacité, ni votre ſtyle. Il
ıut qu'il parlait de la philoſophie antique de
comme un indien parlerait de la nôtre s'il
entretenu que nos bacheliers, au lieu de
ire avec des hommes comme vous. *Bernier*
petit voyage à Bénarès, d'accord; mais

—— avait-il converſé avec le petit nombre de brame
1776. qui entendent la langue du *Shaſta* ? Deux direc
teurs du comptoir anglais de Calcuta, peu élc
de Bénarès, m'aſſurèrent, il y a quelques ann
que les véritables ſavans brames ne ſe comm
quaient preſque jamais aux étrangers ; et l le
Gentil, qui en ſait plus qu'eux, avoue que les
petits ſavans de province, qui demeurent s le
voiſinage de Pondichéri, ont pour nous le
mépris dont leurs ancêtres honorèrent les Por

Si un *Bernier* indou était venu à Paris ou à R
entendre un profeſſeur de la propogande ou
collége des Cholets, et s'il jugeait de nous par
deux animaux, ne nous prendrait-il pas tous p
des fous et des imbécilles ?

Cependant, monſieur, il me paraît très-ſur
qu'un peuple, qui certainement avait étu é les
mathématiques depuis cinq mille ans, fût
dans l'abrutiſſement que *Bernier* et d'autres voya
geurs lui attribuent. Comment dans la m e ville
a-t-on pu inventer la géométrie, l'aſtr
et croire que la lune eſt cinquante mille lieues
delà du ſoleil ? Ce contraſte me feſait de la p
mais l'aventure de Galilée et de ſes juges
feſait davantage ; et je me diſais comme *Ari*
tutto il mondo è fatto come la noſtra famiglia.

Enſuite je me figurais qu'une nation pour
avoir été autrefois très-inſtruite, très-ind
très-reſpectable, et être aujourd'hui très-ignora
à beaucoup d'égards, et peut-être aſſez mépriſable,
quoiqu'elle eût beaucoup plus d'écoles qu'autrefois.

ri vous alliez aujourd'hui, Monſieur, propoſer au ſacré collége de vous faire une quinquérème, je 1776.
ɔte que vous fuſſiez auſſi bien ſervi que du temps l'*A*ı *le*. Le gouvernement tartare a bien pu pro- : d'auſſi grands changemens dans l'Inde, que deux clefs de St *Pierre* en ont opéré à Rome.

Il faut vous faire ma confeſſion entière. Je remarquais qu'autrefois nos nations de la zone tempérée n'i ginaient pas que la terre fût habitée au-delà cinquantième degré de latitude boréale ; et je ais encore honneur à mes brachmanes d'avoir iné que le plus long jour d'été était double du plus long jour d'hiver ; je pardonnais aux Grecs ıvoir placé les ténèbres cimmériennes préciſé- ı nt vers le cinquantième degré.

Enfin, Monſieur, pardonnez-moi ſur-tout ſi la ɔleſſe de mes organes ne m'avait pas permis de croire que l'aſtronomie eût pu naître chez les Usbecks et chez les Kalcas. J'habite depuis près de vingt-quatre ans un climat couvert de neiges et de frimats, comme le leur, pendant ſix mois de l'année au moins. Nos étés nous donnent rarement de beaux jours et jamais de belles nuits. J'ai eu long-temps chez moi un tartare fort aimable, envoyé par l'impératrice de Ruſſie ; il m'a dit que le mont Caucaſe n'eſt pas plus agréable que le mont Jura ; et je me ſuis imaginé qu'on n'était guère tenté d'obſerver aſſidument les étoiles ſous un ciel ſi triſte, ſur-tout lorſqu'on manquait de tous les ſecours néceſſaires.

Il eſt vrai que l'abbé *Chappe* a obſervé le paſſage

—— de *Vénus* fur le foleil à Tobolsk, vers le cinq :-
1776. huitième degré, fur le terrain le plus froid, et fc le ciel le plus nébuleux ; mais il était muni de toute la fcience de l'Europe, des meilleurs inftrumens, de la fanté la plus robufte, encore mourut-il bien après de telles fatigues.

J'étais donc toujours perfuadé que la pays belles nuits était le feul où l'aftronomie avait naître. L'idée que notre pauvre globe avait été autrefois plus chaud qu'il n'eft, et qu'il s'était refr par degré, me fefait peu d'impreffion. Je n'ai lu le feu central de M. de *Mérian*, et depuis qu'on ne croit plus au Tartare et au Phlégethon, il me femblait que le feu central n'avait pas grand cr

La fable du phénix ne me paraiffait pas inventée par les habitans du Caucafe ; mais enfin, moi votre fyftême me paraît foutenu d'une fi vafte dition, et appuyé de fi grandes probabilités, e facrifierais fans peine mes doutes à votre de lumières.

Je ne fuis pas digne d'entrer dans l'un des cieux antiques dont vous parlez fi bien ; mais je vous fupplierais de m'accorder une place dans le quarante-neuvième degré.

LETTRE

LETTRE XLII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

11 de février.

Je ne sais pas bien de quoi il s'agit, Monsieur; mais je vois que l'on commet une injustice ridicule et affreuse. Tout me persuade qu'il y a un parti pris d'opprimer ceux qui ont la vertueuse folie de vouloir éclairer les hommes. La petite aventure qu'essuya l'année passée le pauvre *la Harpe*, me fit naître cette idée; et tout me l'a confirmée depuis. Jugez si l'homme qui se plaignit à vous d'une épître qu'on lui imputait, avait raison de se plaindre. Vous savez qu'il n'y a nul ouvrage qu'on ne puisse empoisonner, et nul homme qu'on ne puisse persécuter. 1776.

Je vous prie très-instamment de vouloir bien me quel est l'infortuné qui m'a écrit de chez vous; el est le scélérat qui le poursuit; pourquoi on ruse d'être l'auteur d'un ouvrage qui n'est pas sous son nom; quelles procédures on a faites contre son ouvrage et contre sa personne. Est-il décrété de prise de corps? est-il poursuivi par le procureur du roi? a-t-il des défenseurs et des protecteurs? Il faut dans ces affaires en agir comme en temps de peste, *citò*, *longè*, *tardè*. Fugez vîte, allez loin, revenez ard.

Pythagore a dit : *Dans la tempête adorez l'écho.* Cela signifie, à mon avis, si on vous persécute à

—— la ville, allez-vous-en à la campagne. Votre h
1776. fait fort bien d'adorer l'écho de Franconvil
échos de ma retraite saluent très-humblemen
de la vôtre.

Je vous demande en grâce de m'instruire p
ment de tout, ou d'engager votre réfugié à
truire.

Agréez mes respects et mon tendre at
qui ne finira qu'avec ma vie. *V.*

P. S. à M. Delisle de Sales.

Le philosophe qui adore actuellement l'é
Franconville, pendant le plus ridicule o
monde, ne doit pas douter du vif in
prends à lui. Je dois d'ailleurs lui dire, *hodi*
cras mihi. Il peut, en attendant, donner ses
en sureté.

LETTRE XLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENT

A Ferney, 12 de février.

Votre lettre, mon cher ange, est venu
soler deux pauvres victimes de l'hiver affre
mont Jura. Vous me rendez la vie, mais
peine la force de vous le dire. Nous étions
heureux par les bienfaits inouis dont M. *T*
comblé notre petit coin de terre; mais il ne
mande pas aux élémens qui nous persécute

que vous avez daigné placer chez vous n'en
ien. L'original reprend toute sa sensibilité, en 1776.
nant que son image est chez-vous; et d'ailleurs
content de n'y être pas tout nu. De quoi s'est
Pigal de me sculpter en *Vénus*? Quoi qu'il
it, je suis sûr que mon buste vous a dit cent
u'il vous aimera jusqu'à mon dernier soupir.
vous le dira pas en vers; car assurément il
pourrait faire qui approchassent de ceux de
abbé *Arnaud*, tout prodigieusement exagérés
sont.

ne suis point étonné de ce que vous me dites
Kain Il est le seul acteur qui ait été vérita-
it tragique. *Baron* n'était que noble et décent,
il n'avait jamais su peindre les grands mouve-
de l'ame.

us me parlez d'un plus grand acteur, qui joue
llement le premier rôle, et que le parlement
rait bien siffler, mais auquel il sera forcé d'ap-
lir tout comme nous.

vous supplie, mon cher ange, de me dire si
savez que ce parlement, occupé de ses gran-
ièces, a remis à son substitut, le châtelet, le
de persécuter les brochures et leurs auteurs.
vez-vous ce que c'est qu'un M. *Delisle de Sa-*
que le châtelet poursuit à toute rigueur, pour
sais quel livre imprimé et ignoré il y a envi-
ix ans, intitulé *La Philosophie de la nature*? Il
ant de livres sur cette pauvre nature, qu'il faut
e châtelet soit bien désœuvré pour rechercher
-là, et pour intenter un procès criminel à

1776. l'auteur. De quoi se mêle le châtelet? a-t-il l'inspection de la librairie? se sert-on de cette juridiction subalterne pour étouffer toutes les connaissances humaines? y a-t-il un dessein formé contre la liberté de penser et d'écrire? les réformes qu'on fait en tant de genres s'étendent-elles jusqu'à la presse? Un de mes amis m'écrit très-tragiquement sur cette aventure. Je vous demande en grâce de me dire ce que vous en savez, et ce que vous en pensez. Cette *Philosophie* prétendue *de la nature* est sans nom d'auteur. Pourquoi a-t-on déterré ce *Delisle de Sales*? cela m'intéresse comme ami de la tolérance.

J'aime fort les réformes de M. *Turgot* et de M. de *Saint-Germain*; mais je n'aime point qu'on fasse des procès criminels aux gens, pour avoir raisonné ou déraisonné en métaphysique. Mon cher ange, j'ai fort à cœur cette aventure de M. *Delisle de Sales*, dont probablement vous ne vous souciez guère; mais par bonté pour moi tâchez de vous en soucier un peu.

Je mets à l'ombre de vos ailes le vieux pigeon qui grelotte à présent sans plumes; et je vous dis toujours, du fond de ma solitude : Conservez-moi votre amitié qui fait la consolation de ma vie.

LETTRE XLIV.

A M. DUPONT.

CHEVALIER DE L'ORDRE DE VASA.

A Ferney, 14 de février.

Je suis pénétré, Monsieur, de tous les sentimens 1776.
je vois dans la lettre dont vous m'honorez de Versailles, premier de février; amour du bien public, par conséquent zèle ardent pour M. de *Sulli-Turgot*, et enfin bonté pour moi, en qualité d'homme de votre religion.

Oserais-je m'adresser à vous pour vous prier de faire voir ce qu'on a écrit de mieux sur les corvées? Mon vieux sang bouillonne dans mes vieilles veines, quand j'entends dire que les escarpins de Versailles et de Paris s'opposent à l'extirpation de cette barbare servitude destructive des campagnes.

Nous autres Suisses de Gex, nous soupirons après l'édit des corvées, comme nous avons soupiré après des armées de la ferme générale, et nous payerons tous avec alégresse tout ce qui sera ordonné.

Nous ne fesons de représentations que sur un seul point. Nous insistons sur le droit qu'ont tous les pays d'états d'asseoir l'imposition. Notre imposition par les états de Gex n'est autre chose qu'un don gratuit de nos compatriotes. Nos maîtres horlogers donnaient, par exemple, six louis d'or aux

commis d'un bureau de Saconnay, pour n'être pas
1776. fouillés en allant acheter à Genève leur néceſſaire, et nous n'acceptons d'eux que ſix écus de ſix francs pour leur part de la ſubvention qu'ils nous offrent. Nous comptons ne prendre qu'un écu de trois livres de tout autre fabricant non poſſeſſionné. Monſieur le contrôleur général ne permettra-t-il pas que nos états arrêtent le tarif de cette légère contributi qui eſt fort au-deſſous de ce qu'on nous offre, que nous n'augmenterons jamais? Nos fabric étrangers offrent de nous ſoulager; le miniſtère s'y oppoſera-t-il?

En général, la terre doit tout payer, parce que tout vient de la terre; mais un horloger qui employe pour trente ſous d'acier et de cuivre formés dans la terre, et qui avec cent écus d'or venus du Pérou, et cent écus de carats venus de Golconde, fait une montre de ſoixante louis, n'eſt-il pas plus en de payer un petit impôt, qu'un cultivateur d le terrain lui rend trois épis pour un? Je parle contre moi, car j'ai raſſemblé plus d'horlogers que tous les poſſeſſeurs des terres n'en ont aut de Genève: mais je vous imite, Monſieur; je pré le bien public à mon amour-propre.

Vous voulez que je vous parle à cœur ou ſur M. *Fabry*. Il eſt vrai qu'il réunit pluſieurs ces qui ſemblaient peu compatibles. Il eſt co le chien de *la Fontaine*.

Il mangeait plus que trois, mais on ne diſait pas
Qu'il avait auſſi triple gueule
Quand les chiens livraient des combats.

travaille en effet plus que trois hommes occu-
et depuis que les états m'ont fait leur commiſ- 1776.
aire, je ne l'ai trouvé en faute ſur rien. Je dirai
:ment la vérité à monſieur le contrôleur géné-
en toute occaſion.

iſque vous m'avez envoyé les réponſes de ce
Miniſtre à mes importunes queſtions, per-
que je demande encore ſes ordres; j'aime
recevoir de votre main. Puiſſe la ſienne, qu'il
ɔie au ſoulagement des peuples, n'être plus
: de la goutte!

LETTRE XLV.

A M. TURGOT.

18 de février.

ı'y a point, Monſeigneur, de malade plus
rtun que moi. Il faut que je vous ennuye de
lit autant qu'on vous ennuie à Paris par des
ntrances.

pprends de mon curé (qui ne me confeſſe
ant point) qu'on trouve mauvais que nos
aient traité avec Berne pour ſaler notre pot.
us aſſure que nos états n'ont fait aucun traité
Berne; ils ne ſont point du corps diploma-

us manquions abſolument de ſel, dès la fin
cembre dernier: on nous en a vendu deux
minots, ſoit à Nyon dans la Suiſſe même,
Genève. J'en ai acheté pour ma part huit

—— quintaux; *car si le sel s'évanouissait, avec quoi sale-*
1776. *rait-on ?*

J'ose vous représenter qu'il nous faudrait enviro cinq mille minots, parce que nous comptons donner prodigieusement à tous nos bestiaux, da la crainte trop bien fondée de l'épizootie, et parc que je compte en semer sur mes champs avec blé, pour détruire l'ancien préjugé qui fesait fois répandre du sel sur les terrains qu'on vo frapper de stérilité. Un peu de sel, au contraire versé sur les terres glaiseuses, est un des me engrais possibles : c'est une expérience de physiq et de labourage.

Je vous demande en grâce, Monseigneur, n'être point fâché contre nos états qui n' proposé ni signé aucun traité avec personne. Ce de quoi je vous réponds sur ma vie, laquelle tient qu'à un filet, et laquelle est à vous avec re pect et reconnaissance.

Le vieux malade.

LETTRE XLVI.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

23 de février

MON cher philosophe, pourquoi n'ent vous pas dans notre académie? Vous n'êtes p prêtre, vous êtes homme; et homme aussi aim dans la société, qu'utile dans les belles-lettres et d les affaires.

ı me mande que M. *Turgot* ne veut point être ——
ôtres, et que M. de *la Harpe* ne peut en être. 1776.
: semble que nous avons un besoin extrême
us et de M. de *Condorcet.* Il ne faut pas que vous
ionniez vos amis, dans leurs nécessités urgentes.
ous chantons le *Te Deum* tous les dimanches
notre petit trou de Gex. J'en ferai chanter un
ma paroisse quand j'apprendrai votre réception.
andez-moi, je vous en prie, tout ce que vous
: de l'aventure de M. *Delisle de Sales*, affublé
décret de prise de corps, rendu au châtelet
re lui à la réquisition d'un avocat du roi. Le
ire *Saillant* est impliqué dans cette affaire. *Delisle*
n fuite. Il s'agit d'un livre imprimé en 1769,
permission du lieutenant de police : ce livre est
ilé *La philosophie de la nature*. On prétend qu'il
un conflit de juridiction entre le parlement et
âtelet, à qui fera brûler le livre et l'auteur.
es ministres, dit-on, ne veulent se mêler en
ne façon de pareilles affaires ; ils les abandon-
toutes à ce qu'on appelle chez vous la justice ;
ous savez comment cette justice est faite. On
re que, dans sa dernière séance, l'assemblée
clergé livra au bras séculier, par un décret for-
quatre-vingts volumes et quatre-vingts auteurs.
èle de la maison de Dieu les dévore.
ous devez être instruit de toutes ces facéties en
ité de *socius sorbonicus*. Ecrivez-moi en qua-
d'*amicus*, car je suis assurément votre ami, et
pli pour vous du plus sincère attachement.

Le vieux malade. V.

1776. LETTRE XLVII.

A M. DUPONT.

A Ferney, 23 de février.

Je ſais bien, Monſieur, que je prends n
temps, et que notre digne miniſtre a autre c
à faire qu'à répondre aux hurlemens de quel
bipèdes enſevelis ſous cinq cents pieds de ne
et dépecés par des moines et par des commis
fermes, au milieu des rochers et des précipi
mais c'eſt le cas où M. *Turgot* dira, *homo ſ
humani nihil à me alienum puto.*

Premièrement, je le ſupplie très-in
m'envoyer par vous ſes réponſes déciſives
du dernier mémoire que je lui ai adreſſé,
nos états.

Secondement, voici un tableau très-fidelle
ſituation et du bonheur des bipèdes, dont il
abſolument que je l'entretienne. Tâchez de
point frémir.

Au milieu des rochers et des abymes qui bor
le pays de Gex, au revers du mont Jura, au
d'un torrent nommé la Valſerine, eſt une h
tion d'environ douze cents ſpectres, apr
naient à la Savoie, et qui ſont ré
depuis l'échange fait avec le roi de Sa
1760.

Les bernardins ſont ſeigneurs de ce terrain
voici les droits que s'arrogent ces ſeigneurs,
excès d'humilité et de déſintéreſſement.

Tous les habitans sont esclaves de l'abbaye, et esclaves de corps et de biens. Si j'achetais une toise 1776.
le terrain dans la censive de monseigneur l'abbé, e deviendrais serf de monseigneur, et tout mon bien ui appartiendrait sans difficulté, fût-il situé à Ponlichéri

Le couvent commence, à ma mort, par mettre le scellé sur tous mes effets, prend pour lui les neilleures vaches, et chasse mes parens de la maison.

Les habitans de ce pays les plus favorisés sèment m peu d'orge et d'avoine, dont ils se nourrissent, ils payent la dixme, sur le pied de la sixième gerbe, à monseigneur l'abbé, et on à excommunié ceux qui ont eu l'insolence de prétendre qu'ils ne devaient que la dixième gerbe.

En 1762, le 20 de janvier, le feu roi de Sardaigne abolit dans tous ses Etats cet esclavage chrétien. Il permit à tous ces malheureux d'acheter leur liberté de leurs seigneurs, et prêta même de l'argent à tous les colons qui n'en avaient pas pour se rédimer.

Ainsi, Monsieur, il est arrivé que les cultivateurs dont je vous parle, auraient été libres s'ils étaient restés savoyards jusqu'en 1762, et qu'ils ne sont aujourd'hui esclaves de moines que parce qu'ils sont nçais.

Le petit pays dont je vous parle s'appelle Ché-y. Monsieur le contrôleur général peut s'attendre q si DIEU me prête vie, je viendrai me jeter à ses pieds avec tous les habitans de Chézery, et lui dire, *Domine, perimus, salva nos.* Mais ce qu'il y a de plus admirable et de plus chrétien, c'est

1776. que la France a le bonheur de posséder plus de cinquante mille hommes qui sont dans le cas de Chézery, et par conséquent immédiatement au-dessous des bœufs qui labourent les terres monacales.

M. de *Sulli-Turgot* verra combien l'hydre qu'il combat a de têtes ; mais il verra aussi que tous les cœurs des vrais Français sont à lui.

Ayez la bonté, je vous en conjure, de m'envoyer les ordres de monsieur le contrôleur général en marge de mon mémoire, dès que vous le pourrez.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, du fond de mon cœur,

Le vieux malade V

Je ne sais ce que c'est qu'un reproche qu'on fait à nos états, d'avoir traité de couronne à couronne avec la république de Berne pour saler notre pot.

LETTRE XLVIII.

A M. DELISLE DE SALES.

25 de février.

Etant entré, Monsieur, dans ma quatre-vingt-troisième année, et accablé de maladies, j'attends et j'appelle la mort pour n'être pas témoin des horreurs du fanatisme qui va désoler ma patrie. Je vois qu'on a déchaîné les monstres qui étaient auparavant retenus par quelques honnêtes gens. Je ne serais point étonné que ces fanatiques fissent une Saint-Barthelemi de philosophes.

Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus iniquum !

Le sang des *la Barre* fume encore : notre divine —— igion n'est et ne sera soutenue que par des 1776. néfices de cent mille écus de rente et par des urreaux. Ce sont des marques distinctives de la rité.

Si je puis avant ma mort avoir le temps de receir quelques ordres de vous, vous n'avez qu'à rler. Vous ne pouvez les donner à quelqu'un pénétré que moi d'estime pour votre personne de respect pour votre malheur.

LETTRE XLIX.

A M. DE FARGES.

A Ferney, 25 de février.

MONSIEUR,

UISQUE vous voulez bien entrer *in judicium servo tuo, Domine*, souffrez que je vous dise e, si je pouvais sortir de mon lit, étant entré is ma quatre-vingt-troisième année, et accablé maladies, j'irais me jeter aux pieds de monir le contrôleur général; et voici comme je oterais au nom de nos états.

Notre petit pays est pire que la Sologne, pire les plus mauvais terrains de la Champagne illeuse, pire que les plus mauvais des landes Bordeaux.

Dans notre pauvreté vingt-huit paroisses ont nté vingt-huit *Te Deum*, et on a crié vingt-

1776 huit fois *Vive le roi et M. Turgot.* Nous payeri avec alégresse trente mille francs à messieurs le soixante sous-rois, parce que nous sommes foi aises de mourir de faim, en étant délivrés soixante et dix-huit coquins qui nous faisai mourir de rage.

Nous pensons comme vous qu'auprès de Paris de Milan et de Naples, la terre peut supporte tous les impôts, parce que la terre est bonne mais chez nous il n'en est pas de même, elle ren trois pour un dans les meilleures années, souven deux, et quelquefois rien, et il faut six bœufs p la labourer. Les mêmes grains ne produisent qu'u fois en dix ans.

Vous me demanderez de quoi nous subsistons je réponds de pain noir et de pommes de terre et sur-tout de la vente des bois que nos pays coupent dans les forêts, et qu'ils portent à Genève Cette ressource va leur manquer incessamn car tous les bois sont dévastés ici beaucoup p que dans le reste du royaume.

J'ajoute, en passant, que le bois manquera bien tôt en France, et qu'en dernier lieu on est acheter du bois de chauffage en Prusse.

Comme il faut tout dire, j'avoue que nous fa sons quelques fromages sur quelques mont du mont Jura, en juin, juillet et auguste.

Notre principal avantage est au bout de n doigts. Nos paysans n'ayant pas de quoi se nourri ont eu l'industrie de travailler en horlogerie p les Génevois, lesquels Génevois ont fait un con

ce de dix millions par an, en payant fort mal ouvriers du pays de Gex. 1776.

n vieillard, qui s'est avisé de s'établir entre la è et Genève, a formé dans le pays de Gex fabriques de montres, qui payent très-bien les ouvriers du pays, qui en augmentent la ılation, et qui feront tomber le commerce de ılente Genève, s'ils sont protégés par le gouement; mais ce pauvre vieillard va mourir.

ous ne vivons donc que d'industrie. Or je dede si le fabricant de montres, qui aura gagné lle francs par an, qui jouit du bénéfice du ien plus que les cultivateurs, ne peut pas aider ultivateurs à payer les trente mille francs d'innité pour ce sel?

demande si les gros cabaretiers qui gagnent re plus que les horlogers, et qui consomment de sel, ne doivent pas aider aussi les pauvres ısseurs d'un détestable terrain?

gros manufacturiers, les hôteliers, les bou-s, les boulangers, les marchands, ont si bien ıu l'état misérable du pays, et les bontés du stère, qu'ils offrent tous de nous aider d'une e contribution.

u permettez cette contribution, ou diminuez ıeu la somme exorbitante des trente mille s que les soixante sous-rois exigent de nous.

oilà un des sous-rois, nommé *Boisemont*, qui t de mourir, riche, dit-on, de dix-huit mil-. Ce drôle-là avait-il besoin que nous fussions

écorchés pour que notre peau lui valût cinq cents
1776 livres ?

Voilà, Monsieur, une très-petite partie des doléances que je mettrais aux pieds de monsieur le contrôleur général ; mais je ne dis mot. Je m'en rapporte à vous. Si vous êtes touché de mes raisons, vous daignerez les représenter ! si elles vous paraissent mauvaises, vous les sifflerez.

Si j'ai tort en plaidant fort mal pour mon pays, j'ai certainement raison en vous disant que je suis pénétré de la plus grande estime pour vos lumières, de reconnaissance pour vos bontés, et du sincère respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

LETTRE L.

A M. DESESSARTS, *avocat*,

Qui lui avait envoyé un mémoire pour deux nègres qui réclamaient leur liberté contre un juif.

A Ferney, 26 de février.

Je ne sais pas, Monsieur, si le code noir permet d'écrire le nom d'une négresse sur un de ses tetons, et celui d'un nègre sur une de ses fesses. Tout ce que je sais, c'est que si j'étais juge, j'écrirais sur le front du juif, *homme à pendre*. Il est à croire du moins que, si les allégations de vos cliens sont prouvées, ils seront déclarés libres.

reste, vous faites trop d'honneur à la France 1776.
louer de ne point admettre d'esclaves chez
y a dans une province de France, qui tou-
la Suisse, et dont je ne suis séparé que par
ontagne, quinze ou seize mille esclaves, beau-
lus malheureux que les nègres qui sont pro-
par vous; car si vos esclaves appartiennent
uif, ceux dont je vous parle appartiennent
moines, en dépit de *Louis le gros*, de *Louis*
et d'*Henri II.* C'est dans la Comté, nommée
, que le peuple est réduit à cet esclavage.
espérer qu'on détruira un jour cet opprobre
. En attendant, je me flatte, Monsieur, que
ndrez la liberté à *Pampy* et à *Aminthe* (*);
peut en effet qu'il y ait encore quelque
ociale, et quelque humanité dans la nation
st rendue coupable de la Saint-Barthelemi,
: etc.
principes serviront peut-être à corriger un
dont une moitié a été si souvent frivole
re barbare.
l'honneur d'être avec toute l'estime que je
ois, votre, etc. *V.*

M *Desessarts* a en effet procuré la liberté aux deux
qu'il défendait.

LETTRE LI.

A M. AUDIBERT, *à Marseille.*

A Ferney, le 28 de février.

1776. *QUID retribuam domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?*

Quoi, Monsieur, c'est au milieu de vos voy et de vos plus grandes occupations que vous ave la bonté de songer à Ferney, à mon huile, à cett petite rente sur M. le marquis de ***, de laquell je n'ai obligation qu'à vous seul! Si les princes les ducs et pairs étaient aussi généreux et aussi fesans que vous, je ne serais pas dans la triste i tion où je me trouve. Il est triste d'avoir aff à des débiteurs grands seigneurs. Leurs chiens, l chevaux, leurs catins et leurs usuriers disposent d tout leur argent: il ne leur en reste plus pour pay leurs dettes. Je suis obligé de renoncer à tous le travaux de Ferney, et je suis menacé de mouri misérable, parce que de grands seigneurs vivent à mes dépens. Vous êtes plus sage que moi; vo ne mettez point votre fortune entre les mains de princes.

Vous savez peut-être que le parlement de Pa ayant dit au roi, dans une grande députation, que sa Majesté dégraderait la noblesse de son royaume en l'invitant à payer les journées de ceux qui tra- vaillent aux chemins de leurs terres, le roi leur a

répondu : *J'ai l'honneur d'être gentilhomme aussi, je payerai dans mes domaines la confection des chemins, je ne me crois point dégradé pour cela.* 1776.

Vous savez peut-être aussi que ce parlement ayant fait brûler, par son bourreau, au pied de son grand escalier, un excellent livre en faveur du peuple, composé par M. de *Boncerf*, premier commis de M. *Turgot*, et ayant décrété l'auteur d'ajournement personnel, sa Majesté leur a ordonné de mettre leur décret à néant, et leur a défendu de dénoncer des livres : elle leur a dit que ces dénonciations n'appartenaient qu'à son procureur général, qui même ne pouvait le faire qu'après avoir pris ses ordres (*).

Voilà des jugemens de *Titus* et de *Marc-Aurèle*; mais *messieurs* ne sont pas des sénateurs de Rome. Pour M. *Turgot*, il a tout l'air d'un ancien romain.

LETTRE LII.

A M. DE LA HARPE.

1 de mars.

MON cher ami, je vois bien que la destinée a ordonné que vous me succéderiez; cependant je

(*) Cette nouvelle n'est pas exacte. Il est très-vrai seulement que le parlement fit brûler ce livre, mais la protection du ministère se borna à empêcher de poursuivre l'auteur. Plusieurs ministres fomentaient dès-lors sous main ces entreprises du parlement, et s'étaient réunis avec lui pour empêcher M. *Turgot* de sauver la nation.

1776. vous aurais encore mieux aimé pour mon confrère que pour mon fucceffeur. Vous vivez dans un fingulier temps, et parmi d'étonnans contraftes. La raifon d'un côté, le fanatifme abfurde de l'autre; des lauriers à droite, des bûchers à gauche; d côté le temple de la gloire, et de l'autre des préparations pour une Saint-Barthelemi; un contrôleur général qui a pitié du peuple, et un parlement qui veut l'écrafer; une guerre civile dans tous les efprits, des cabales dans tous les tripots... *Sauve qui peut.* Pour moi je ne fuis pas encore affez loin.

S'il y a quelque chofe d'intéreffant, je vous demande en grâce de m'en inftruire fous l'enveloppe de M. de *Vaines* qui penfe comme il faut, et qui vous aime comme il le doit.

LETTRE LIII.

A M. DE VAINES.

1 de mars.

Le vieux malade, Monfieur, vous demande bien pardon de vous avoir importuné pour avoir l'édit concernant l'Ecole militaire. Il l'a lu dans un journal; mais fa grande paffion eft pour les corvées et pour les maîtrifes.

Il vient de lire le factum de Me *La Croix* de l'ordre des avocats. Voilà donc M. *Turgot* qui a un procès en parlement, tandis que le roi en a un autre

u sujet des remontrances. Les voilà tous deux bien payés d'avoir rétabli leurs juges (*). Tous deux doivent être charmés de la reconnaissance qu'on leur témoigne. 1776.

Ce factum de Me *la Croix* paraît très-insidieux; il écarte toujours avec adresse le fond de la question, et le principal objet de M. *Turgot*, qui est le soulagement du peuple. Il est bien clair que toutes ces maîtrises et toutes ces jurandes n'ont été inventées que pour tirer de l'argent des pauvres ouvriers, pour enrichir des traitans, et pour écraser la nation. Voilà la première fois qu'on a vu un roi prendre le parti de son peuple contre *messieurs*.

C'est le mémoire de M. *Bigot*, imprimé, dit-on, il y a cinq ou six mois, que j'ai une extrême impatience de lire. C'est contre ce M. *Bigot* que ce Me de *la Croix* présente requête au parlement. Heureusement M. *Bigot*, qui était président de je ne sais où, est mort; mais le corps du délit subsiste.

J'ose vous supplier, Monsieur, de vouloir bien m'envoyer ce corps du délit. Je suis curieux de voir comment on a eu l'insolence de soutenir qu'un homme pourrait, à toute force, racommoder des souliers ou recoudre des culottes, sans avoir payé cent écus aux maîtres jurés.

En un mot, Monsieur, j'implore vos bontés pour être instruit de tout ce qui se passe dans ce procès de *messieurs* contre le roi et son peuple; mais je ne veux pas abuser de votre temps, il est trop pré-

(*) M. *Turgot* n'a eu aucune part à ce rétablissement.

1776. cieux. Je vous demande ſimplement d'ordonner qu'on m'envoye tout. Il faut avoir pitié d'un vieux ſolitaire.

J'apprends que les prêtres ſe joignent à *meſſieurs*: Dieu ſoit béni.

Vous ne ſauriez croire combien mon cœur eſt pénétré de reconnaiſſance pour vous.

LETTRE LIV.

A M. CHRISTIN.

6 de mars.

MON cher ami, voici bien d'autres nouvelles. Vous connaiſſez ce petit livre qui en vaut bien un plus gros, cet examen ſage et ſavant, ce code plein d'humanité intitulé: *les inconvéniens des droits féodaux* (*). Nous le regardions, vous et moi, comme un préliminaire de la juſtice que le roi pouvait rendre à ſes ſujets les plus utiles. Nous attendions en conſéquence le moment de préſenter un mémoire à M. *Turgot* et à M. de *Maleſherbes*. Je vous attendais à Pâques, pour y travailler avec vous. La cour de parlement, garnie de pairs, vient de faire brûler, par ſon bourreau, au pied de ſon grand eſcalier, cet excellent ouvrage des *Inconvéniens des droits féodaux*. Les princes du ſang ont donné leur voix pour le proſcrire. Je ſuis pétrifié d'étonnement et de douleur. Il faut abſolument que nous mangions

(*) Par M. de *Boncerf*.

au pascal ensemble. Il faut que vous veniez plutôt qu'il vous sera possible, et que la dernière 1776.
tion de ma vie soit de m'unir à vous pour secourir s opprimés.

N. B. Le clergé réuni avec le parlement a laissé, r sa dernière assemblée, quatre-vingts ouvrages brûler par ces *messieurs*, et quatre-vingts auteurs être jetés dans les mêmes flammes.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de mars.

ON cher ange, je n'ai envoyé Sésostris qu'à , parce que vous êtes l'homme de France qui ez le mieux la cour d'Egypte, et qui jugez des vers égyptiens.

Si donc vous trouvez que cette petite plaisanterie passer des bords du Nil à ceux de la Seine, je ts sous votre protection. Vous n'êtes pas hors portée de la faire parvenir à M. de *Maurepas*, ui probablement ne me traitera pas cette fois-ci un crocodile; et entre nous je ne serais pas é que *Sésostris* eût quelque bonne opinion de J'en aurais d'autant plus de besoin que les barbares, qui persécutent si violemment ex-oratorien *Delisle de Sales*, ont juré de m'en e autant.

Une maudite édition faite, non-seulement
1776. moi, mais malgré moi, à Genève par *Gabriel Cr*
et par un nommé *Bardin*, ne donne que trop b
jeu aux perfécuteurs. J'apprends que *Pan*
s'eſt chargé de cette édition très-criminelle en
rante volumes. Je n'ai ſu cette manigance
quand elle a été faite, et je ne puis y rem

Je demeure, il eſt vrai, à une lieue de Genève, mais je n'irai certainement pas intenter un procès dans Genève à un génevois. Je ſais toutes les atrocités qu'on prépare à Paris. Je me vois de tous côtés entre l'enclume et le marteau, victime de l'avarice d'un libraire, victime d'une faction de fanatiques à Paris, et près de quitter, dans ma quatre-vingt-troiſième année, le château et la ville que j'ai bâtis, les jardins et les forêts que j'ai plantés, les manufactures floriſſantes que j'ai établies, et d'aller mourir ailleurs, loin de toutes mes conſolations. Ma ſituation eſt étrange. Ce *Crámer* a gagné plus de quatre cents mille francs à imprimer mes ouvrages depuis vingt ans. Il finit par une édition dans laquelle il gliſſe des ouvrages beaucoup plus dangereux que ceux de *Spinoſa* et de *Vanini*, des ouvrages qu'il ſait n'être pas de moi; et je ne puis faire éclater mes plaintes, parce que perſonne ne croira jamais qu'on ait fait une telle entrepriſe à une lieue de chez moi, ſans que je m'en ſois mêlé. *Crámer* n'a point mis ſon nom en tête de l'ouvrage, et à peine a-t-il vendu cette édition à *Panckoucke*, qu'il a quitté ſur le champ la librairie, et vit dans une très-belle maiſon de campagne qu'il vient d'acheter chèrement.

Je

Je ne sais pas encore quel parti je prendrai ; mais il est clair je n'en puis prendre qu'un fort triste. 177
Pour la faction des *Clément* et des Pasquier, je sais bien quel parti elle prendra. Il y a soixante ans que je vis dans l'oppression, il faut mourir comme on a vécu ; mais aussi je mourrai en adorant mon cher ange.

Il y a trois mois que madame de *Saint-Julien* ne m'a écrit. Je puis envoyer à M. de *Sartine* le rogaton dont je vous ai parlé ; il s'en amusera peut-être, d'autant plus qu'il y est un peu question de la compagnie des Indes dont il s'est mêlé avant qu'il fût ministre. Mon idée est donc de lui en envoyer un exemplaire pour lui, et un pour vous. Je crois d'ailleurs madame de *Saint-Julien* si occupée de son procès, qu'elle ne se souciera guère des affaires des Indes et de la Chine. Au reste, cette bagatelle ne me fait plus aucun plaisir depuis qu'elle est imprimée. Toutes les éditions me sont odieuses depuis l'aven[illegible] de *Cramer*.

J[illegible]ends avec bien de l'impatience l'événement d[illegible] querelle entre M. *Turgot* et le parlement. Je v[illegible] avoue que je suis entièrement pour M. *Turgot*, [illegible]ce que ses vues sont humaines et patriotiques. Il [illegible] réellement père du peuple, et le parlement veut paraître. Je dois à ce ministre la liberté et le bonheur de la petite patrie que je me suis faite ; il [illegible] bien douloureux de la quitter. *V.*

LETTRE LVI.

A M. DE BONCERF,

Auteur du livre intitulé : Les inconvéniens des droits féodaux.

8 de mars.

1776. J'AVAIS lu, Monſieur, l'excellent ouvrage dont vous me faites l'honneur de me parler, et toute ma peine était d'ignorer le nom de l'eſtimable patriote que je devais remercier. Il me paraiſſait que les vues de l'auteur ne pouvaient que contribuer au bonheur du peuple et à la gloire du roi : J'en étais d'autant plus perſuadé qu'elles ſont entièrement conformes aux projets et à la conduite du meilleur miniſtre que la France ait jamais eu à la tête des finances. Ce grand miniſtre venait même d'abolir les corvées dans le petit pays dont j'ai fait ma patrie depuis plus de vingt années. Non-ſeulement nos cultivateurs étaient délivrés de cet horrible eſclavage, mais nous venions d'obtenir la franchiſe du ſel, du tabac, et de l'impôt ſur toutes les denrées, moyennant une ſomme modique : toutes nos communautés chantaient des *Te Deum* ; enfin j'eſpérais mourir, à mon âge de près de quatre-vingt-trois ans, en béniſſant le roi et M. *Turgot.*

Vous m'apprenez, Monſieur, que je me ſuis trompé ; que l'idée de faire du bien aux hommes

est absurde et criminelle, et que vous avez été justement puni de penser comme M. *Turgot* et comme le roi. Je n'ai plus qu'à me repentir de vous avoir cru; et il faut qu'au lieu de mourir en paix, mes cheveux blancs descendent au tombeau avec amertume, comme dit l'auteur. 1776.

Cependant j'ai bien peur de mourir dans l'impénitence finale, c'est-à-dire, plein d'estime et de reconnaissance pour vous: je pourrai même mourir martyr de votre hérésie. En ce cas, je me recommande à vos prières, et je vous supplie de me regarder comme un de vos fidelles.

LETTRE LVII.

A M. MARMONTEL.

8 de mars.

MON très-cher confrère, mon ancien et véritable ami, vous ornez de belles fleurs mon tombeau: je n'ai jamais été si malade, mais aussi je n'ai jamais été si consolé, ni si sensiblement touché qu'en lisant vos beaux vers récités à l'académie. Quand nos *Frérons*, nos *Clements*, nos *Sabatiers* s'acharnent sur les restes de votre ami, vous embaumez ces restes, et vous les préservez de la dent de ces monstres. Il n'y a point de mort plus heureux que moi.

Conservez-moi, mon cher ami, une partie de ces sentimens tant que vous vivrez. Je suis si bien mort que je ne savais pas que mademoiselle *Clairon* fût à Paris. Je vous trouve bien heureux l'un et

—— l'autre de vous être rapprochés, vous êtes faits l'un
1776. pour l'autre. Son mérite est encore au-dessus de ses talens. Si j'existais, je voudrais bien me trouver en tiers avec vous. La littérature et un cœur noble sont le véritable charme de la société.

J'entends dire que dans Paris tout est fait frivolité et méchanceté. Heureux les honnêtes gens qui aiment les arts, et qui s'éloignent du tumulte!

Il faut espérer que *Sésostris* dissipera toutes ces cabales affreuses qui persécutent l'innocence et la vertu. Ce sage égyptien doit écarter les crocodiles. J'apprends que vous en avez un très-grand nombre sur les bords de la Seine; mais vous ne vivez qu'avec vos pareils qui sont les cygnes de Mantoue.

Madame *Denis* a eu une maladie de six mois, et n'est pas encore parfaitement rétablie. Nos étés sont délicieux, mais nos hivers sont horribles. Si le canton d'Allemagne, où mademoiselle *Clairon* règne, est dans un pareil climat, elle a bien fait de le quitter.

Je lui souhaite comme à vous des jours heureux. Je ne demandais autrefois pour moi que des jours tolérables, qui sont très-difficiles à obtenir.

Adieu, mon cher ami; je vous serre entre mes faibles bras, et ma momie salue très-humblement la figure vivante de mademoiselle *Clairon*.

LETTRE LVIII.

M. L'ABBÉ SPALANZANI.

Le . . . . . mars.

Grazio V. S. illustrissima per il bel regalo 1776.
le io sono veramente indegno. Ma main, que
-vingt-deux ans font un peu trembler, ne
écrire; et mes yeux, qui ont quatre-vingt-
ans aussi, peuvent lire à peine.

Pendant j'ai lu avec bien du plaisir le livre
dans lequel vous m'instruisez. Vous donnez le
r coup, Monsieur, aux anguilles du jésuite
Elles ont beau frétiller, elles sont mor-
 Bonnet ne les ressuscitera pas dans sa
ése. Des animaux nés sans germe ne pou-
pas vivre long-temps. Ce sera votre livre
ivra, parce qu'il est fondé sur l'expérience
la raison.

faut rire des anciennes charlataneries et des
lles, et de tous les romanciers, che si fanno
di Dio e creano un mondo colla parola.

e ne craignais d'abuser de votre temps, je
demanderais quelques nouvelles de limaçons.
yais avoir coupé des têtes à quelques-uns de
imaux, et que ces têtes étaient revenues; des
plus adroits que moi, m'ont assuré que je
s coupé que des visages dont la peau seule
été reproduite. C'est toujours beaucoup qu'un
renaisse. Taliacotius ne reproduisait que des

nez. Je m'en rapporte à vous, Monsieur, sur tous
1776. les animaux grands et petits, sur toute la nature et sur les systêmes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LIX.

A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

A Ferney, 14 de mars.

Un officier du régiment de Deux-Ponts, nommé M. de *Crassy*, mon voisin et mon ami, a mandé, Monsieur, que j'avais grand tort; que vous m'aviez favorisé de trois lettres, et que vous n'avez reçu de moi aucune réponse. Je vous jure que, depuis le mois que les Velches appellent *aoust*, je n'ai pas entendu parler de vous. Il faudrait que je fusse mort pour être indifférent. Il est vrai que je ne suis guère en vie, et qu'on peut même, dans sa quatre-vingt-troisième année, n'être pas fort exact à écrire, quand on est accablé de maladies comme je le suis; mais, malgré mon triste état, ne croyez pas que je vous eusse oublié un moment. J'ai au contraire un besoin extrême de vos lettres; elles auraient fait ma consolation. Il n'y a que votre présence qui aurait pu me plaire davantage.

Je vous avouerai que je ne suis pas tout-à-fait de votre avis sur les préfaces des édits (*). Je peux me tromper; mais elles m'ont paru si instructives,

(*) M. *Delisle* était attaché à M. de *Choiseul*, dont la cabale s'était réunie aux ennemis de M. *Turgot*.

ı'a paru si beau qu'un roi rendît raison à son ——
ple de toutes ses résolutions, j'ai été si touché 1776.
cette nouveauté, que je n'ai pu encore me li-
r à la critique. Il faut me pardonner. Le petit
de terre que j'habite n'a chanté que des *Te*
depuis qu'il est délivré des corvées, des ju-
des, et des commis des fermes. Si notre bonheur
trompe, et si notre reconnaissance nous aveu-
je me rétracterai; mais actuellement nous som-
dans l'ivresse du bonheur.

t vrai que l'auteur du *Portier des chartreux*
t le discours du premier président (*), il ne
s souvenu de la règle de St *Bruno* qui or-
e aux chartreux le silence. Je vous remercie
rt d'avoir rompu celui que vous gardiez
c i. J'ai cru être à ce lit de justice, en lisant
re tre.

n'a mandé qu'il n'y aurait point d'*itératives*,
r'en tiendrait à l'éloquence du *Portier*, et
l'avocat général *des bord*. . . . Je ne sais ce
en est, car dans ma solitude je ne sais rien,
un que vous êtes le plus aimable homme du
nde, et moi un des plus vieux.

(*) M. d'*Aligre* prononça au lit de justice, pour l'abo-
nt des corvées, un discours composé, disait-on, par
avocat nommé *Gervaise*.

LETTRE LX.

A M. VASSELIER, *à Lyon.*

A Ferney, 15 de mars.

1776. JE fuis enchanté des édits fur les corvées et les maîtrifes. On a eu bien raifon de nommer le li de juftice, *lit de bienfefance*; il faut encore le nom mer le lit de l'éloquence digne d'un bon roi. Lorf que Me *Séguier* lui dit qu'il était à craindre que l peuple ne fe révoltât, parce qu'on lui ôtait le p des corvées, et qu'on le délivrait de l'exceffif im pôt des maîtrifes, le roi fe mit à fourire, d'un fourire très-dédaigneux. Le fiècle d'or après un fiècle de fer.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

17 de mars.

MON refpectable philofophe, je n'ai pu v féliciter, vous et M. *Delisle*, auffitôt que je n voulu. Je favais bien que M. d'*Argental* ne pas inutile à M. de *Sales*; il a été autrefois con feiller au parlement, il y a des amis, il détefte l perfécution et chérit la philofophie. Il me paraî qu'on ne perfécute, dans le moment préfent, qu M. *Turgot*. Celui-là fe tirera d'affaire fort aifément il a du génie et de la vertu; fon maître paraît di

gn

avoir un tel miniſtre; et je ne crois pas que
rs veuillent faire la guerre de la fronde pour 1776.
rvées. Je dois à ce digne miniſtre la ſup-
n de toutes les gabelles et de tous les com-
i déſolaient mon petit pays, moitié français,
ſuiſſe. J'en ſouhaite autant aux citoyens de
nville et de Pontoiſe, mais ils ſont trop
centre. On a commencé par notre chétive
re pour faire un eſſai; c'eſt *experimentum in
vili*, mais l'expérience eſt belle, et eſt de
philoſophie.
es que vous faites ſur l'électricité m'inſtrui-
eaucoup. Je me ſuis mêlé d'électriſer le ton-
lans le jardin que je cultive auprès de ma
ière. Il y a long-temps que je regarde cette
ité comme le feu élémentaire qui eſt la
de la vie. Je me flatte qu'il n'en ſera pas
re ouvrage comme de celui de l'éducation
i ſi vainement attendu. Continuez, philoſo-
ans votre retraite : votre printemps a été
tant de fleurs qu'il faut bien que votre
porte beaucoup de fruits. Il n'y a plus
illance pour moi, qui ſuis dans l'extrême
ſe; mais vous me conſolerez, vous me don-
les idées, ſi je ne puis en produire.
lu avec beaucoup d'attention l'ouvrage de
lly ſur l'ancienne aſtronomie. Il y a des vues
uves et bien plauſibles; je ſouhaite que tout
ſi vrai qu'ingénieux. Ce livre recule furieu-
l'origine du monde, s'il y en a une. Remar-
n paſſant, que le petit peuple juif, qui parut

—— si tard, est le seul qui ait parlé d'*Adam* et de sa
1776. famille, absolument inconnus dans le reste du mo
entier.

Adieu, Monsieur; conservez-moi vos bon
et ne m'oubliez pas auprès de M. de *Sales* à
je fais les plus sincères et les plus tendres c
plimens.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de mars.

MON cher ange, vous souvenez-vous que lorsqu'on brûla *Déchauffour* au lieu de l'abbé *Desfontaines*, le feu prit le même jour au collége des jésuites, et qu'on fit ce petit quatrain honnête?

Lorsque Déchauffour on brûla
Pour le péché philosophique,
Une étincelle sympathique
S'étendit jusqu'à Loyola.

Ne soyez donc pas surpris si un certain-l
a songé à se mettre à l'abri, lorsqu'on p
vait ce M. *Delisle de Sales*, qui a tant d'ot
tion à vos bons offices, et ce M. de *Ba* y
estimable, et M. de *Condorcet* si éloquent et
pide, etc. etc.

Voici donc Sésostris auquel il manque e
une rime; mais un vieux malade dans son lit,

accablé des intérêt de sa petite province, ne
t pas songer à tout. 1776.
Puisque vous me répondez de M. de *Sartine*,
is donc lui adresser les insolentes Lettres chi-
es, indiennes et tartares.

Vous n'êtes pas au bout, mon cher ange; je
suis que dans ma quatre-vingt-troisième année.
verrez bien d'autres sottises, quand je serai
ajeur.

Je n'ai pas reçu un mot de madame de *Saint-
ien*. Mon *Papillon-philosophe* n'est plus que
lon tout court.

Mon cher ange, conservez-moi toutes vos bon-
s, sans quoi je meurs à la fleur de mon âge. *V.*

LETTRE LXIII.

A M. DUPONT.

A Ferney, 20 de mars.

YANT vu que nos états n'avaient point
ore pu asseoir la contribution nécessaire pour
éer à l'abolition des corvées; que la pauvreté
ys rendait cet impôt, et sur-tout celui de
mille livres en faveur des fermiers géné-
, extrêmement difficile: que pendant ces délais
and chemin de Gex à Genève est devenu im-
cable en plusieurs endroits, et que ce n'était
qu'une longue fondrière; pressé par toutes
ces, j'ai fait assembler la colonie de

1776 Ferney. Chacun a offert ou un peu d'argent ou sa peine. On a donné depuis un écu jusqu'à t sous, et on a fait une liste de tous ceux qui ont donné, et de ceux qui ont travaillé. J'ai fourni chariots, mes chevaux, mes bœufs, mes d tiques, mes manœuvres, ma contribution; t le monde a travaillé avec alégresse, et en six j le chemin a été solidement réparé.

J'ai promis que je rendrais l'argent à c l'ont avancé, quand on ferait la contributi rale pour les corvées. Je propose que chaque gneur en fasse autant dans sa terre; il est juste que nous contribuions à l'entretien des chemins, puisque nous en jouissons. Tous nos manœuvres demandent à y travailler chacun dans le district dont il dépend.

L'horreur des corvées consiste à faire venir de trois à quatre lieues de pauvres familles sans leur donner ni nourriture ni salaire, et à leur faire perdre plusieurs journées entières, qu'ils emploiraient utilement à cultiver leurs héritages.

Que chacun travaille sur son territoire, les ouvrages seront faits avec très-peu de dé

Que les habitans de la ville de Gex, lieu de cultiver la terre, dévastent les forêts, conduisent trente fois par semaine les bois à Genève sur des charrettes attelées de trois chevaux, réparent du moins les chemins qu'ils détruisent. Le ministère les a délivrés de la gabelle et des employés; ce n'est pas pour s'occuper uniquement de dégrader les forêts du roi, et passer le reste du

ops au cabaret. Il faut que le dernier payſan ——
p enne à aimer le bien public, quand le roi 1776.
onne l'exemple.

Qu'on leur prêche chaque jour cet évangile, ils ſentiront et ils l'aimeront. Il y a dans l'ame brute un rayon de juſtice.

Un entrepreneur de tous les chemins de la pro-e voudra y gagner beaucoup. Chaque paroiſſe, travaillant ſéparément, et en payant un peu les ordres de monſieur l'intendant, rendra le inſenſible. *V.*

LETTRE LXIV.

AU MEME.

23 de mars.

OUI, Monſieur, ce qu'on a jamais écrit de nieux ſur les corvées, c'eſt l'édit des corvées. Je rouve que l'amour du bien public eſt la plus élo-quente de toutes les paſſions; mais j'aime bien utant la préface des maîtriſes. Béni ſoit l'article XIV de l'édit qui abolit les confréries! Si on avait oli en Languedoc les confréries des pénitens blancs et gris, le bon homme *Calas* n'aurait été roué et jeté dans les flammes. Voici l'âge l'or qui ſuccède à l'âge de fer; cela donne trop vie de vivre, et cette envie ne me ſied point.

Dites-moi donc, je vous prie, Monſieur, ſi ce ſiècle ſera pour nous le ſiècle du ſel, et s'il

—— eſt vrai que nous aurons deux mille huit-cents
1776. nots de Peccais?

Je me trompe fort, ou le père de la n
ſouffrira pas long-temps que des moines aient
ſujets du roi pour eſclaves. Je vous prierai
jour de coopérer à cette bonne œuvre, et de
vertir quand il ſera temps de préſenter req
libérateur de la nation.

Je trouve fort plaiſant le diſcoureur qui a
roi que les peuples pourraient bien ſe ré
on les délivrait des corvées et des juran
foi, ſi on ſe révolte, ce ne ſera pas chez n

Je vous remercie du fond de mon cœur,
ſieur; votre, etc.

LETTRE LXV.

A M. DE VAINES.

30 de mars.

VOUS me demandez, Monſieur, ce que je penſe ſur le lit qu'on nomme lit de juſtice et de bienfaiſance, le premier lit dans lequel on ait fait coucher le peuple depuis le commencement de la monarchie. Je reſſemble au roi comme deux gouttes d'eau; je m'affermis dans mon goût pour les édits, par les objections mêmes.

Je me ſouviens que lorſque *Newton*, au commencement du ſiècle, nous montra comment la lumière eſt faite, ce que perſonne n'avait encore vu depuis la création du monde, quelques-uns de

mathématiciens voulurent faire ses expériences,
t les manquèrent ; de là on jugea qu'un certain 1776.
vrier nommé *Newton*, *artifex quidam nomine*
ewton, s'était trompé ; mais bientôt après, les
riences étant mieux faites, on dit, *fiat lux*,
facta est lux.

J'ose être persuadé que la même chose arrivera
u parlement ; il sentira l'avantage de ces édits, et
les regardera comme le salut de l'Etat.

J　　croire que, quand on a cité *Henri IV*
　pta les impôts sur les maîtrises et sur les
orations, à la fameuse assemblée des notables
ouen, on n'a pas fait réflexion que toutes
taxes de ce genre, et celle du sou pour livre,
t l'objet des railleries du duc de *Sulli*. Il fal-
ait, comme vous savez, condescendre aux idées
le l'évêque de Paris, *Gondi*, qui se croyait un
grand financier, parce qu'il avait beaucoup d'ar-
gent, et qu'il n'en dépensait guère. M. de *Sulli* eut
a malice de partager avec lui le fardeau de l'ad-
ministration, et il se chargea des véritables objets
finance, et laissa à l'évêque tous ces petits détails.
. de *Sulli* réussit dans tout ce qu'il s'était réservé,
t l'évêque, au bout de six mois, n'ayant pas pu
ecouvrer un denier dans son département, vint
emettre au roi sa moitié de surintendance, et le
upplier de le délivrer d'un poids qu'il ne pouvait
orter.

Je vous avoue pourtant, Monsieur, que l'an-
ienne proposition renouvelée par M. *Séguier*, de
aire travailler les troupes aux grands chemins, m'a

—— fait beaucoup d'impreſſion. La mère du grand *Condé*
1776. dit, dans une requête au parlement, que ſon
avait obtenu de ſes ſoldats qu'ils travaillaſſent
ſalaire à aplanir des chemins qui les condu
à des victoires.

M. *Séguier* veut qu'on double leur paye. Je m'y connais point, et ce n'eſt pas à moi de j le grand *Condé*. Je vous dirai ſeulement qu'en nier lieu, voyant la grande route de Gex à C ve devenue une fondrière affreuſe, je me ſuis là des gens de bonne volonté pour rendre le praticable. Il eſt juſte que ceux qui profitent de l'agrément des belles routes, y contribuent. Il eſt encore plus juſte que ceux qui les gâtent, raccommodent. Je vois trois fois par ſemaine chariots chargés de bois qu'on a volé dans les fo du roi, enfoncer le terrain qui mène juſte au b du royaume. Je voudrais que les maîtres des charrettes payaſſent au moins le dégât, et qu'on fît comme dans tant d'autres pays où l'on a établi barrières auxquelles les voitures payent le droit de gâter la route; mais je ſuis *Gros-Jean* qui remontre à ſon curé. J'aime bien mieux lui demander ſa bénédiction; et je vous remercie tendrement, Monſieur, de m'avoir envoyé ſon prône.

LETTRE LXVI.

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de mars.

J N cher ange, vous devez avoir reçu les
i s rogatons envoyés à M. de *Sartine*. Ils 1776.
ſi nt en magots de la Chine, en pagodes des
, et en figures tartares. J'ai bien peur que
vous amuſe guère; mais enfin, quand j'y
a , c'était pour vous amuſer, et vous me
z gré de l'intention. Les éditeurs y ont joint
rretés aſſez inutiles.

ne crois pas que les remontrances d'une pro-
e auſſi chétive que celle de Gex puiſſent faire
une grande ſenſation. Je préſume qu'on ſe
e fort peu que nous ſoyons délivrés des fermes,
corvées et des maîtriſes. Je vous avoue cepen-
que je ſerais bien flatté que la ſimple et groſ-
re reconnaiſſance d'un petit pays preſque bar-
pût parvenir juſqu'à *Séſoſtris* et à *Séſoſtra*.
ut-être aimerait-on bien autant notre ruſticité
e politeſſe et l'éloquence touchante de M.
ier.

eut-être y aura-t-il quelques partiſans de l'an-
n gouvernement féodal qui trouveront nos re-
ntrances trop populaires. Nous leur répondrons
e dans l'ancienne Rome, et même encore à
nève et à Bâle, et dans les petits cantons, ce
nt les plébiſcites qui font les lois.

1776. Je n'ai point vu les remontrances du parle mais j'ai lu avec beaucoup d'attention tous discours adressés au roi dans *le lit de bienfesance.*

Quelqu'un m'avait mandé que les préfi édits étaient *très-ignobles.* Il voulait dire p ment qu'il ne convenait pas à un roi de r raison à son peuple, et qu'il fallait en user c le parlement qui ne motive jamais ses arrêts. Je suis persuadé que vous ne pensez pas ainsi, et que vous trouvez ces préfaces très-nobles et très-paternelles. Il me semble qu'elles sont dans goût chinois, et que ceux qui les co un peu tartares. Il y a pourtant un endroit discours de *Séguier* qui m'a paru humain tique, deux choses qui vont rarement ent c'est le conseil qu'il donne au roi de faire tra les troupes aux grands chemins, en donl paye pour ces travaux. Le grand *Condé* les y accoutumées, et même sans paye; mais aussi c le grand *Condé.*

Quelque parti qu'on prenne, Dieu b le gouvernement! et Dieu bénisse un contrôleur ral des finances qui, le premier depuis la f tion de la monarchie, a eu pour passion nante l'amour du bien public!

Savez-vous, mon cher ange, que j'ai reçu invitation d'assister à l'inhumation de *Catherin Fréron,* et de plus une lettre anonyme d'une femme qui, pourrait bien être la veuve? elle me propose de prendre chez moi la fille à *Fréron* et de la marier, puisque, dit-elle, j'ai marié la petite nièce de

J'ai répondu que, si *Fréron* a fait le Cid, Polyeucte, je marierai sa fille incontesta- 1776.
nt.

..., mon très-cher ange; je suis bien vieux malade. Est-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* comme moi?

LETTRE LXVII.

A M. DUPONT.

A Ferney, 3 d'avril.

... bien, Monsieur, que le fruit de l'arbre ...té n'est pas assez mûr pour être mangé ...itans de Chézery, et qu'ils auront la ...solation d'aller au ciel en mourant de faim dans ...lavage des moines bernardins.

...ous savez qu'ils ne sont pas les seuls, et que ...s avons encore en France plus de quatre-vingts ...e esclaves de moines; mais il existe un homme ... de la justice, qui sera assez mauvais ...n pour briser ces fers si pesans et si infa... quand il en sera temps.

...vous renouvelle, Monsieur, mes remercîmens ...econd exemplaire des édits que vous avez eu ...nté de m'envoyer. Il m'a paru assez plaisant ..., le roi ayant déclaré par ses édits qu'il ne ...vait régner que par l'équité, on lui ait répondu le champ: *Sire, la puissance royale ne connaît ...tres bornes que celles qu'il lui plaît de se donner.*

Cette aventure m'a fait relire avec beau(
1776. d'application les *Mémoires de Salli.* C'était un g
miniftre pour l'économie; mais il était bien \
bien brufque, et quelquefois bien chimérique
dit qu'il y en a un dans l'Europe qui a fes b(
qualités, fans avoir fes défauts.

Si ce n'était pas une indifcrétion de vous ;
ici de mon chétif pays, je vous dirais que t(
monde a gagné au marché que monfieur le co
leur général a daigné faire. La ferme généra
déjà gagné plus que nous, puifque la recette (
bureau nommé Longerey, fur la frontière, a (
Si nous avons les deux mille huit cents n
de fel Peccais, qu'on dit nous être promis,
ferons auffi contens que la ferme générale
l'être. Je crois que c'eft dans l'opéra d'Atys
chantait:

> O l'heureux temps,
> Où tous les cœurs feront contens!

L'auteur était prophète.

Le vieux malade de Ferney a grande en\
vivre encore un peu pour voir l'accom|
de la prophétie.

Il eft de tout fon cœur, monfieur, et avc
de la reconnaiffance, etc.

LETTRE LXVIII.

A M. DIONIS DU SEJOUR,

CONSEILLER AU PARLEMENT,

6 d'avril. 1776.

MONSIEUR,

L'HONNEUR que vous me faites de m'envoyer re *Saturne* (*) me fait sentir toute votre bonté et n indignité ; mais, tout indigne que je ce beau présent, il me fait faire bien des ons.

No avons connu si tard les lunes et l'anneau de *aturne*, très-inutilement appelés *les astres de Louis* ; ilosophes de notre chétif globe ont été tant de ècles sans deviner ce qui se passe autour de cette rnière planète, qu'il est clair qu'elle n'a pas été pour nous. Mais en même temps il est bien i que de petits animaux de cinq pieds et demi ent enfin calculé des phénomènes si étonnans, trois cents trente millions de lieues loin de chez

Quand on songe que la lumière réfléchie de notre petite planète et de ce gros *Saturne*, est précisément la même ; que la gravitation agit sur ses cinq lunes

(*) *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions périodiques de l'anneau de Saturne.*

—— comme fur la nôtre ; que nous pefons fur
1776. auffi bien que *Saturne*; que fes cinq lunes
anneau femblent abfolument néceffaires p
clairer un peu, on eft ravi d'admiration,
s'anéantit. On eft obligé d'admettre, avec
un éternel géomètre.

Ceux qui, comme vous, Monfieur,
dans ce vafte et profond fanctuaire, me pa
des êtres bien au-deffus de la nature huma
vous avoue que je ne conçois pas comm
génie occupé des lois de l'univers entier, p
cendre à juger des procès dans un petit coi
monde nommé la Gaule.

Je fuis avec le plus fincère refpect,

LETTRE LXIX.

A M. DE POMARET, *à Gang*

8 d'avril.

Il y a un mois, Monfieur, que je vous d
réponfe. Pardonnez à mon état très-languiff
je n'ai pas rempli mon devoir. J'approche du
où tout aboutit, et je finirai ma carrière en
tant d'avoir fait tant de chemin fans goûter l
folation de vous voir. Je mourrai près du p
mourut le brave *Zuingle*, qui penfait que les
les *Socrate* et l'*autre* étaient tous de fort ho
gens.

On doute beaucoup que les *Lettres de Gan*
... nt de lui. Le monde eft plein de forciers q

ır les gens après leur mort. Il y a d'autres gens
s'érigent en prophètes. On nous avait assuré que 1776.
ès-sages ministres d'Etat s'occupaient de réta-
une ancienne loi de la nature qui veut qu'un
t appartienne légitimement à son père et à sa
, soit que le mariage soit une chose incompré-
sible nommée sacrement, soit qu'on ne le regarde
comme une affaire humaine; mais tout cela est
oyé bien loin, et il faut attendre. Bien des gens
otre communion et de celle de mon curé, se
ient comme ils peuvent. La société n'en est point
ıblée dans ma colonie. C'est aujourd'hui le jour
âques; les uns chantent chez moi *O filii et filiæ*;
utres ne chantent point, et chacun est content,
savoir un mot de ce dont il s'agit. Tout ce que
is, c'est qu'il faut vivre en paix, et que je suis
pli d'estime pour vous, Monsieur, comme de
nnaissance pour les sentimens que vous avez
onté de témoigner à votre etc.

LETTRE LXX.

A M. DE CHABANON.

12 d'avril.

Mon cher grec, il y a grande apparence que
ıs succèderez à quelque académicien fran-
ou suisse; soit au vieillard de Ferney, soit à
nte-Palaye. Je ne puis vous envoyer la lettre
vous me demandez, par la raison qu'elle est

1776. pleine de choses qui n'ont aucun rapport à Théa et que sans doute vous ne voulez p gue les secrets d'un ami.

Si, par quelque aventure recueillir une autre succession q j'avais assez de force pour venir donner ma voix, soyez sûr que je le voi mais il est très-probable que je ne voi dans l'autre monde. Je vois que da est plein de cabales et de sottises. V partagé en dix mille petites factions d ne fait jamais rien. Paris est une gra composée de coqs-d'inde qui font perroquets qui répètent des paro dre. On leur envoie de Versail font bien du bruit, et Versailles les

Les provinces sont plus tranquilles elles rendent justice à M. *Turgot*, et regardé comme un grand-homme étrangères.

Souvenez-vous quelquefois d'un vieux solitaire qui vous aimera tant qu'il aura un reste de vie. *V.*

LETTRE LXXI.

A M. DE VAINES.

13 d'avril.

S'IL y a, Monsieur, quelque nouvel édit en faveur de la nation, quelques remontrances des soi-disant pères de la nation, quelque folie nouvelle de

particuliers qui parlent au nom de la nation, je — 1776
s prie d'ordonner que cela me parvienne contre-
é; car, dans l'état où je suis, je n'ai plus de
foi n que celle de lire.

'ig e si M. de *Condorcet* est à la campagne ou
; j ore tout ce qui se passe.

parle d'une caisse d'escompte dont plu-
nquiers disent des merveilles : peut-être ce
bon pour des banquiers, n'est pas si bon pour
ic.

'ai quelques petites discussions avec messieurs les
s généraux. Un particulier n'a pas beau jeu
soixante souverains. Je me garde bien d'inter-
apre M. *Turgot*, et de l'importuner de mes affaires
res avec ces messieurs. Je frémis quand je
au prodigieux fardeau dont ce ministre est
; mais je frémis bien davantage en voyant
on de ceux qui veulent avoir l'honneur
tre ennemis, et qui abjurent leurs propres
pour combattre le bien qu'il veut faire.

Conservez vos bontés pour votre etc.

Le vieux malade de Ferney. V.

LETTRE LXXII.

A M. DELISLE DE SALES.

15 d'avril.

. faut enfin espérer, Monsieur, que le parle-
nt vous rendra la justice que vous n'avez pas
ie au châtelet.

1776. Mais ce procès étrange doit vous ruiner. P
quoi n'ouvrirait-on pas une souscription pour v
procurer les moyens de le soutenir ? n'est-ce
cause publique que vous défendez ? Laissez-v
conduire. Il faut ici du courage, et non une v
délicatesse.

Madame la comtesse de *Vidampierre*, qui pren
tant d'intérêt à votre sort, pourrait vous servir dan
une entreprise si honorable. Ma souscription doit êtr
prête. Elle est en votre nom, et vous la trouvere
chez M. d'*Ailli*, notaire, rue de la Tixeranderie (*)
Je ne doute pas que tous les véritables gens d
lettres ne s'empressent à vous donner des marq
de l'intérêt qu'ils doivent prendre à vous. Le trist
état où me réduit ma mauvaise santé, aidée
quatre vingt-trois ans, me met dans l'impossibilit
de vous dire plus au long à quel point j'ai l'honneu
d'être, etc.

LETTRE LXXIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

17 d'avril.

Enfin, Madame, M. de *Crassy* m'apporte de
consolations, et me rend un peu de courage. J

(*) Cette souscription était de cinq cents livres. M. *Delill*
n'a jamais voulu consentir à l'accepter, et M. de *Voltair*
n'a jamais voulu la retirer. On a dû la remettre à ses héri
tiers.

vois bien que vous avez reçu mes quatre lettres qui en effet ne pouvaient être perdues; mais je vois aussi que votre cœur généreux était un peu piqué de ce que vous n'aviez trouvé dans ces lettres aucune occasion nouvelle de répandre vos bontés accoutumées sur mon petit pays et sur moi. 1776.

Je ne vous avais point importunée pour de nouvelles grâces, parce qu'il ne s'agissait plus que de petits détails qui ne concernaient que nos prétendus états, et dont nous n'avons pas fatigué le ministre. Vous êtes bien persuadée que, si j'avais eu quelque chose à solliciter, je n'aurais pas cherché d'autre protection que la vôtre.

J'ai écrit à la vérité à M. de *Fargès*, mais c'était pour des marchands de cuir, pour des tanneurs, pour des papetiers. Il est intendant du commerce, et il faut bien qu'il entre dans ces minuties qui sont de son département, tout indignes qu'elles sont de l'occuper.

Quand il s'est agi de rendre la liberté à dix ou douze mille hommes, et de délivrer tout un pays d'un joug insupportable, nous ne nous sommes jamais adressés qu'à madame de *Saint-Julien*, et c'est en son nom que toutes les paroisses sont venues chanter des *Te Deum* dans la nôtre.

J'ai été bien humilié et bien malade de me voir abandonné par vous; mais enfin je me flatte que je ne suis pas tout-à-fait disgracié dans votre cour. Vous me faites même espérer que nos dragons et notre artillerie feront encore assez heureux pour vous faire tous les honneurs de la guerre. Je renai-

1776. trai alors, et j'ai grand besoin , ma santé est affreuse. Quand j peu de relâche, je me crois capable de roy de Paris; je m'en vante à M. d' *al*; o illusion ne dure pas, et je ret t ma misère.

M de *Boncerf* n'a pas eu autant de circ co-tion que de philosophie et de vertu. Il pas faire courir ma lettre; mais, après t t, pourra-t-on y avoir vu de si dangereux? J précisément comme le roi; il n'y a pas se désespérer. J'ose me flatter j'ai p comme vous, Madame; car, quoi v née de l'ancienne chevalerie, vous ne z que le reste du monde soit esclave; on ne d l'être que de vos charmes et de la supé votre esprit. Ce sont-là mes chaînes; je les rt avec joie tout le reste de ma vie, malgré que la nature s'obstine à me faire.

Ne laissez pas refroidir vos bontés pour le vieux malade de Ferney, *V.*

LETTRE LXXIV.

A M. DE LA HARPE.

19 d'avril.

Mon cher ami, je suis si peu de ce monde que j'ignorais la nomination de *Colardeau* et sa mort, aussi bien que ses ouvrages. Tout ce que je sais, c'est que je souhaitais depuis long-temps de vous

ur confrère, vous et M. de *Condorcet*; car —— 1776.
olu réhabiliter l'académie.

jamais entendu parler de *Rigoley de*. Je vous ferai très-obligé de m'apprendre rent de M. *Rigoley d'Ogni*, intendant des sans doute un grand génie, et digne le.

l de *Gilles-Piron*, qui, à mon avis, n'a travaillé que pour la foire, je ne crois pas vu trois fois en ma vie. Je ne connais point *Oeuvres posthumes* ou *mortes*; mais je er et même parier que je n'ai jamais parlé roi de Prusse ni de *Piron*, ni de *Fréron*, ni de ces messieurs-là.

fi très-obligé, mon cher ami, de l'a- ne donnez concernant la petite calom- furde dont je fuis affligé dans cette édition de *es-Piron.* Voici ma réponse que je vous prie de ir bien faire inférer dans le prochain *Mer-* (*).

e vais hafarder de vous envoyer les Lettres chi- es fous l'enveloppe de M. de *Vaines*. Vous nettrez que d'abord je lui en envoye un exem-

(*) Vous m'apprenez, Monfieur, qu'on vient d'imprimer *Oeuvres posthumes* de feu M *Piron*, et que l'éditeur ne pas épargné. Il prétend, dites-vous, que le roi de m'ayant un jour parlé de cet auteur *agréable*, *plein* *rit et de faillies*, je lui répondis : *Fi donc ! c'est un* *sans mœurs.*

conseille, Monfieur, de mettre cette anecdote au bre des menfonges imprimés Elle n'eft affurément ni , ni vraifemblable. Je puis vous attefter, et j'ofe pren-

1776. plaire pour lui, car il eſt juſte de lui payer ſa commiſſion, et il y en aura un autre pour vous, la poſte d'après : mais je doute beaucoup que ces paquets arrivent à bon port. J'en avais adr à M. d'*Argental* qu'il n'a point reçu. Les ol et les gênes ſe multiplient de tous les côtés. Je vois bien qu'il faut que je renonce à la littérature, et que je me borne à bâtir des maiſons, en attendant que je forme les quatre ais de ma bière. Je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année ; quoi qu'on diſe ; il y a environ quatre-vingts ans que je malade, et j'ai été perſécuté environ ſoixante. V à peu-près le ſort des gens de lettres.

Portez-vous bien, mon cher ami ; écraſez l'en vie ; combattez, triomphez, et aimez-moi.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

MON cher ange, le gros abbé *Mignot* m'a appo des lettres bien conſolantes de vous. J'en avais g beſoin, quand il eſt arrivé ; car tous mes m'avaient repris. Vos lettres verſent toujours

dre ſa Majeſté le roi de Pruſſe à témoin, que jamais il m'a parlé de *Piron*, et que jamais je ne lui en ai dit mot. Je ne crois pas avoir entrevu *Piron* trois fois en vie. Je connais encore moins l'éditeur de ſes ouvrages; je ſuis accoutumé depuis long-temps à ces petites calo qu'il faut réfuter un moment, et oublier pour t

ıme fur mes bleffures ; mais je vous avoue que ——
s cicatrices font un peu profondes. Tout ce que 1776.
ous dites des pères de la patrie eft bien penfé,
ien jufte, bien vrai. Vous avez grande raifon d'être
s l'avis du Pont-neuf qui dit dans la chanfon :

O, les fichus pères, oh gai !
O, les fichus pères !

Mais tout fichus pères qu'ils font, en ont-ils
ins répandu le fang du chevalier de *la Barre* et
comte de *Lalli* ? en ont-ils moins perfécuté les
:ns de lettres qui avaient eu la bêtife de prendre
ur parti ? fe font-ils moins déclarés contre le bien
ıe fait le roi ? ont-ils moins effayé de troubler le
iniftère ? font-ils moins redoutables aux particu-
:rs ? cabalent-ils moins avec ce même clergé qu'ils
'aient pourfuivi avec tant d'acharnement ? oppri-
ent-ils moins quiconque n'eft pas le parent ou
mi de leurs gros bonnets ? font-ils moins femblant
ıvoir de la religion ? forcent-ils moins les gens
ii penfent à s'éloigner de leur reffort ? ont-ils
oins pourfuivi M. de *Boncerf*, premier commis
M. *Turgot*, et ne le pourfuivent-ils pas encore,
le nommer, dans l'arrêt qu'ils ont donné le
ıdemain du lit de juftice ? S'ils font rois de Fran-
, il faut donc quitter la France et fe préparer
leurs un afile. Perfonne n'eft sûr de fa vie. Ils
vengeront, fur le premier venu, de la difgrâce
ı'ils fe font attirée fous *Louis XV*; et ils embar-
fferont *Louis XVI* autant qu'ils le pourront. Le

roi se défendra bien ; mais les sujets ne peuvent se
1776. défendre qu'en fuyant.

Je vous avoue ; mon cher ange, que tout cela empoisonne les derniers jours de ma vie.

Comme vous mettez à l'ombre de vos ailes toutes mes petites tribulations, il faut que je vous dise qu'un *Rigoley de Juvigni*, éditeur des œuvres de *Piron*, a inséré dans son édition, que j'avais empêché ce *Gilles - Piron* d'être présenté au roi de Prusse, et que j'avais dit à ce monarque : *Sire Piron est un homme sans mœurs*. Ce imprimé serait bien aisé à réfuter. Le roi de P peut m'être témoin qu'il ne m'a jamais *Piron*, et que je ne lui ai jamais parlé de de corps, qui était alors absolument incon

Je ne sais qui est ce *Rigoley de* . Je me flatte qu'il n'est pas parent de M. *R* à qui ma colonie a les plus grandes obl

Je ne conçois pas comment vo reçu le petit paquet que je vous ai l'enveloppe de M. de *Sartine*. Il m'a l'avait reçu, et qu'il allait vous le dépêc vous devez l'avoir à présent, à moins qu'il ne v adressé dans quelque port de mer.

Vivez toujours heureux, mon cher ange, et je serai moins triste.

LETTRE

LETTRE LXXVI.

A M. DE VAINES.

26 d'avril.

EH bien, Monſieur, parmi les nouveaux édits
vous avez eu la bonté de m'envoyer, en voilà 1776.
ore un de M. *Turgot* en faveur de la nation.
'eſt celui des forêts qui ſont auprès des ſalines
anche-Comté. Ce miniſtre fera tant de bien
à la fin on conſpirera contre lui.

Je l'ai importuné depuis quelque temps avec
b :oup d'indiſcrétion; mais, en qualité de com-
m ınaire et de ſcribe de nos petits états, je
pu faire autrement. Je n'ai point exigé qu'il
lût. Je mets en marge de mes mémoires, *pays de Gex.* Je le prie ſeulement qu'on faſſe une liaſſe
toutes nos requêtes, après quoi il examinera
à loiſir ce qu'il voudra accorder ou refuſer.
Ce manière de procéder avec le miniſtère me
pa noins gênante et la plus honnête. Je tâche
ſur-tout d'être extrêmement court dans mes demandes; car il m'a paru que les préſenteurs de requêtes ſont preſque toujours d'une prolixité inſupportable, et s'imaginent qu'un miniſtre doit oublier le monde entier pour leur affaire. C'eſt peut-être cet ennui qui dégoûte M. de *Malesherbes* de ſa place; mais il eſt bien triſte qu'il ſonge à ſe retirer, lorſqu'il peut faire du bien. Il me ſemble qu'en ſe joi-

1776. gnant à M. *Turgot* pour refondre cette France qui a tant befoin d'être refondue, ils auraient fait tous deux des miracles.

Je n'ai jamais vu mademoifelle d'*Efpinaffe*, mais tout ce qu'on m'en a dit me la fait bien aimer. Je ferais très-affligé de fa perte. Voici un petit mot pour M. d'*Alembert*, que je mets fous la protection de votre contre-feing.

Je ne peux, Monfieur, vous envoyer q balivernes, lorfque vous daignez me faire parvenir les ouvrages les plus utiles; mais chacun donne ce qu'il a.

Confervez-moi, Monfieur, vos bontés qui f le charme de ma folitude et de ma vieilleffe. *V.*

LETTRE LXXVII.

A M. TURGOT.

A Ferney, 3 de mai.

M. de *Trudaine*, votre digne ami, Monfeigneur, m'a fait voir un édit fur les vins qui vaut bien celui du 14 feptembre fur les blés. Ces deux pièces, véritablement éloquentes, puifque la raifon et le bien public y parlent à chaque ligne, n'ont qu'à fe joindre à l'édit de la caiffe de Poiffy, et la France eft sûre de faire bonne chère. Les aloyaux que les Anglais appellent roft-beef valent bien la poule au pot. Je crois bien que le parlement de Bordeaux fera un peu fâché, mais le parlement de Touloufe fera fort aife.

L de *Trudaine* eſt témoin des tranſports de que vous avez cauſés dans tous les pays qui 1776.
environnent. Nous voyons naître le ſiècle ; mais il eſt bien ridicule qu'il y ait tant de du ſiècle de fer dans Paris. On m'aſſure, pour conſolation, que vous pouvez compter ſur de *Séſoſtris* ; c'était-là mon plus grand i.

: n'oſe vous ſupplier de me confirmer cette euſe anecdote dont dépend la deſtinée de toute nation ; mais je vous avoue que je voudrais , avant de mourir, être ſûr de mon fait, et voir vous excepter du nombre des grands- dont *Horace* a dit :

Diram qui contudit hydram.
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Quant à notre ſel, Monſeigneur, je ne vous mportunerai plus, puiſque je vois que vous bliez rien.

Quant à la dame *Lobreau*, il eſt clair que ſon t eſt tout auſſi bon que celui des épiciers qui t donner la comédie ſans avoir d'acteurs.

Quiſque ſuam exerceat artem.

our votre art, il eſt, *cum tot ſuſtineas et tanta tia ſolus.* Vous voyez que je paſſe ma vie entre ouvrages et ceux d'*Horace* ; je ne peux mieux ma carrière.

Madame *Denis* eſt pénétrée de l'honneur de e ſouvenir, et nous le ſommes tous de vos êmes bontés. *V.*

LETTRE LXXVIII.

A M. LE BARON DE FAUGERES,

Officier de marine, ſur un monument qu'il propoſe d'ériger aux grands-hommes du ſiècle de Louis XIV, dans la place de Montpellier.

3 de mai.

1776. VOUS propoſez, Monſieur, qu'autour de la ſtatue élevée à Montpellier à *Louis XIV après ſa mort*, on dreſſe des monumens aux grands-hommes qui ont illuſtré ſon ſiècle en tout genre. Ce projet eſt d'autant plus beau que, depuis quelques années il ſemble qu'on ait formé parmi nous une cabale pour rabaiſſer tout ce qui a fait la gloire de ces temps mémorables. On s'eſt laſſé des chefs-d'œuvre du ſiècle paſſé. On s'efforce de rendre *Louis XIV* petit, et on lui reproche ſur-tout d'avoir voulu être grand. La nation, en général, donne la préférence à *Henri IV*, et l'excluſion à tous les autres rois. Je n'examine pas ſi c'eſt juſtice ou inconſtance, ſi notre raiſon perfectionnée connaît mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autrefois : je remarque ſeulement que, du temps d'*Henri IV*, elle ne connaiſſait point du tout le mérite, elle ne le ſentait point. On ne me connaît pas, diſait ce bon prince au duc de *Sulli*, on me regrettera. En effet, Monſieur, ne diſſimulons rien ; il était haï et peu reſ-

pecté. Le fanatiſme, qui le perſécuta dès ſon ber-
ceau, conſpira cent fois contre ſa vie, et la lui 1776
arracha enfin au milieu de ſes grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu fou, enragé de la rage de la ligue. Nous lui ſeſons aujourd'hui amende honorable; nous le préférons à tous les rois, quoique nous conſervions encore, et pour long-temps, une grande partie des préjugés qui ont concouru à l'aſſaſſinat de ce héros.

Mais ſi *Henri IV* fut grand, ſon ſiècle ne le fut en aucun genre. Je ne parlerai pas ici de cette foule de crimes et d'infamies dont la ſuperſtition et la diſcorde ſouillèrent la France. Je m'arrête aux dont vous voulez éterniſer la gloire. Ils étaient gnorés ou très-mal exercés, à commencer par de la guerre. On la ſeſait depuis quarante ans, il n'y eut pas un ſeul homme qui laiſſa la réputation d'un général habile, pas un que la poſtérité ait mis à côté d'un prince de *Parme*, d'un prince d'*Orange*. Pour la marine, Monſieur, vous qui vous y êtes diſtingué, vous ſavez qu'elle n'exiſtait pas alors. Les arts de la paix qui ſont le charme de la ſociété, qui embelliſſent les villes, qui éclairent l'eſprit, qui adouciſſent les mœurs, tout cela nous fut étranger; tout cela n'eſt né que dans l'âge qui vit naître et mourir *Louis XIV*.

J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on pourſuit aujourd'hui la mémoire du grand *Colbert* qui contribua tant à faire fleurir tous ces arts, et ſur-tout la marine qui eſt un des principaux objets votre grand deſſein. Vous ſavez, Monſieur,

qu'il créa cette marine si long-temps formidable.
1776. La France, deux ans avant sa mort, avait cent quatre-vingts vaisseaux de guerre et trente [illegible]es. les manufactures, le commerce, les comp[illegible] de négoce, dans l'Orient et dans l'Occident, tout son ouvrage. On peut lui être supérieur, [illegible] on ne pourra jamais l'éclipser.

Il en sera de même dans les arts de l'esprit, comme en éloquence, en poésie, en philosophie et dans les arts où l'esprit conduit la main, co[illegible] en architecture, en peinture, en sculpture, en [illegible] canique. Les hommes qui embellirent le siècle de *Louis XIV* par tous ces talens, ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs. Les premiers qui marchent dans une carrière, restent toujours à la tête des autres dans la postérité. Il n'y a de gloire que pour les inventeurs, a dit *Newton* dans sa querelle avec *Leibnitz*, et il avait raison. Il faut regarder comme inventeur un *Pascal* qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau; un *Pélisson* qui défendit *Fouquet* du même style dont *Cicéron* avait défendu le roi *Déjotarus* devant *César*; un *Corneille* qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol; un *Molière* qui inventa réellement et perfectionna la comédie; et si *Descartes* ne s'était pas écarté, dans ses inventions, de son guide, la géométrie; si *Mallebranche* avait su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auraient été!

Tout le monde convient que ce grand siècle passé fut celui du génie; mais après les hommes

qu'on regarde comme inventeurs, viennent ſouvent, 177
je ne dis pas des diſciples formés dans l'école de leurs maîtres, ce qui ſerait louable, mais des ſinges qui s'efforcent de gâter l'ouvrage de ces maîtres inimitables. Ainſi, après que *Newton* a découvert la nature de la lumière, arrive un *Caſtel* qui veut enchérir, et qui propoſe un clavecin oculaire.

A peine a-t-on découvert, avec le microſcope, un nouveau monde en petit, que voilà un *Néedham* qui imagine avoir fait une république d'anguilles, leſquelles accouchent ſur le champ d'autres anguilles, le tout dans une goutte de bouillon ou dans une goutte d'eau qui a bouilli avec du blé ergoté. Les animaux, les végétaux ſont produits ſans germe, et pour comble de ridicule, cela eſt appelé le ſublime de l'hiſtoire naturelle.

Sitôt que de vrais philoſophes eurent calculé l'action du ſoleil et de la lune ſur le flux et le reflux des mers, des romanciers, au-deſſous de *Cyrano de Bergerac*, écrivent l'hiſtoire des temps où ces mers couvraient les Alpes et le Caucaſe, et où l'univers n'était habité que par des poiſſons. Ils nous découvrent enſuite la grande époque dans laquelle les marſouins, nos aïeux, devinrent hommes, et comment leur queue fourchue ſe changea en cuiſſes et en jambes. C'eſt-là le grand ſervice que *Téliamed* a rendu depuis peu au genre-humain.

Ainſi, Monſieur, dans tous les arts, dans toutes les profeſſions, les charlatans ſuccèdent aux bons

1776. maîtres, et fasse le ciel que nous n'ayons jamais de charlatans plus funestes !

Puisse votre projet être exécuté ! puissent les génies qui ont décoré le siècle de *Louis XIV*, reparaître dans la place de Montpellier, de la statue de ce roi, et inspirer aux siècles à une émulation éternelle ! etc.

LETTRE LXXIX.

A M. DE VAINES.

3 de mai.

PUISQUE vous daignez, Monsieur, admettre dans votre bibliothèque, des facéties chinoises, indiennes et tartares, j'ai l'honneur de vous en envoyer un exemplaire ; mais je viens de lire une brochure qui me dégoûte de toutes les autres. C'est un édit sur la liberté du commerce des vins. Il fait un beau pendant avec l'édit du 14 de septembre en faveur des blés.

Je conçois qu'il y ait des gens tout étonnés de voir des traités de politique et de morale avec la formule, *car tel est notre bon plaisir ;* mais je ne conçois pas que des gens qui ont de la barbe au menton s'effarouchent des vérités qu'on leur démontre. Il me semble que je vois les médecins du temps de *Molière* soutenir des thèses contre la circulation du sang. Il est impossible que le parti de ceux qui ferment les yeux à la lumière se soutienne long-

ps. Toutes les nouvelles vérités font d'abord
reçues chez nous. On est fâché d'être obligé 1776.
etourner à l'école, quand on se croit docteur,

imberbes didicere senes perdendas fateri.

nfin, Monsieur, ces vins me paraissent avoir
sève et une force toute nouvelle. Je conseille
essieurs d'en boire largement, au lieu d'en dire
nal. Ces bons vins de M. *Turgot* sont capables
ne ranimer. Mon malheur est de n'avoir pas
-temps à en boire.

LETTRE LXXX.

A M. LAUS DE BOISSY,

sa réception à l'académie des Arcades de Rome.

A Ferney, 6 de mai.

J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre con-
à Rome, je ne ferais pas moins flatté de
à Paris : j'ambitionne encore un titre plus
ır, celui de votre ami : vos lettres m'en ont
le désir autant que vos ouvrages ont de
à mon estime ; il est vrai que mon âge, mes
dies et ma retraite, ne me permettent guère
ultiver une liaison si flatteuse ; mais souffrez
je cherche, dans l'expression de mes sentimens
vous, une consolation qui m'est nécessaire.
ois appercevoir dans tout ce que vous écrivez,
est le charme de votre société. J'ai reçu un

1776. peu tard le présent charmant dont vous m'hon rez; il n'y aurait qu'un *Anacréon* qui pût méri une telle galanterie; il aurait chanté vos couple je puis à peine les lire, et je n'ai d'*Anacréon* c la vieillesse.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous sentimens que je vous dois, votre, etc. *V.*

LETTRE LXXXI.

A MADAME

LA COMTESSE DE VIDAMPIERR

15 de mai.

MADAME,

J'AI peur d'avoir perdu votre adresse, mai ne perdrai jamais le souvenir des bontés d vous m'honorez, et des nobles sentimens que admirés dans votre lettre.

Je ne suis point inquiet de l'affaire de M. *Deli* puisque vous le protégez. Vous êtes d'un f qui les belles-lettres et la philosophie auront obligation éternelle.... Il paraît que le temps *Anitus* est passé. Vous contribuerez plus que sonne, Madame, à faire régner la raison; car me dit que vous l'ornez de toutes les grâces assurent son triomphe. Les hommes ne sont g vernés que par l'opinion, et cette opinion déj

du petit nombre de personnes qui vous ressemblent. C'est par leurs charmes et par la force de leur esprit que le public est dirigé, sans même qu'il s'en aperçoive. Je maintiens qu'il suffit de trois ou quatre dames comme vous, pour rendre une nation meilleure et plus aimable. Je sens combien votre lettre aurait de pouvoir sur moi, si on pouvait se réformer à mon âge. 1776.

Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE LXXXII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

15 de mai.

VOICI, Madame, une aventure toute faite pour ceux qui croiraient aux présages. L'hôtel la Tour-du-Pin est tombé tout entier à Ferney. *Racle* s'était avisé de faire une cave en sous-œuvre, prétendant soutenir la maison avec des étaies : il s'est trompé ; la maison s'est écroulée en un moment ; il a démoli le peu qui restait, et il n'y a pas actuellement le moindre vestige de maison. Si j'étais superstitieux, je prendrais cet accident pour un avertissement du ciel. Ce serait un signe évident que vous avez abandonné entièrement le vieillard de Ferney comme ses masures ; ce malheur ne me serait pas arrivé, si vous aviez daigné continuer à m'écrire. La maison est tombée comme moi dans votre disgrâce. Je suis malheureux de toutes les

façons ; tout eſt en décadence chez moi. L'l
1776. d'une vieilleſſe accablée de maladies eſt bien
que la chûte d'une maiſon ; mais tout cela,
au profond oubli dont vous m'honorez, con
l'état le plus miſérable où un pauvre homme
ſe trouver.

Je n'ai rien ſu de la perte de cette maiſon q
très-conſidérable, qu'après le départ de M
Trudaine. Il a paſſé à Ferney quelques jours
madame de *Trudaine* et madame d'*Invau*. Il n
pas encore que cette grande maiſon eſt tor
et que le reſte eſt dédaigné par vous. Je ne
dirai rien dans mes lettres ; il ſemblerait q
demanderais du ſecours au miniſtère, et aſſur
je ſuis bien loin de faire une telle indiſcrétio

Au reſte, cet accident n'eſt pas le ſeul qui m
arrivé ; il avait été précédé, il y a quelques
de la chûte d'une maiſonnette voiſine. Me v
milieu des débris de toute eſpèce. J'y comp
les miens de quatre-vingt-deux ans et demi.
par où il faut que tout finiſſe. Je ſouhaite au
de Chanteloup plus de bonheur dans ſes
Son ame ſera toujours plus inébranlable qu'e
cours à *bride abattue* au dernier moment d
vie. Je mourrai dans la rage de penſer qu'
cru capable d'oublier ſes bontés. Cette idée
pérante me pourſuit jour et nuit. Je voudrai
sût qu'il n'y a perſonne en France plus tendr
attaché que moi à ſa perſonne. Je l'ai toujours r
et j'oſe dire aimé autant que j'ai déteſté la v
des charges en tout genre.

ignore plus que jamais ce qu'on fait et ce qu'on
ı Paris : j'ignore fur-tout quelles font vos mar- 1776.
fi vous allez en Bourgogne voir monfieur
.frère cette année ; fi vous daignerez vous
r de Ferney, fi vous viendrez pleurer ou
avec moi fur les ruines du château la Tour-
Pin. Tout ce que je fais bien, c'eft que je me
erai comme un de vos fujets, et que je
ai toujours fidelle, foit que vous me con-
iez vos bontés, foit que vous m'accabliez de
e difgrâce. Soyez papillon, foyez aigle, je
toujours l'admirateur de vos ailes brillantes.

Le trifte hibou de Ferney. V.

LETTRE LXXXIII.

A M. DE VAINES.

17 de mai.

.H! mon Dieu, Monfieur, quelle funefte nou-
j'apprends (*)! La France aurait été trop
e. Que deviendrons-nous? reftez-vous en
e? auriez-vous le temps de me raffurer par un
puis-je m'adreffer à vous pour faire paffer ce
t? Je fuis atterré et défefpéré.

(*) La retraite de M. *Turgot* du miniftère.

LETTRE LXXXIV.

A M. DE LA HARPE.

22 de mai.

1776. MON cher ami, il n'y avait que votre pr
au fauteuil qui pût me consoler de la perte que t
les vrais philosophes et tous les bons citoyens vi
nent de faire.

Vous avez, mon cher confrère, une p
vous rendrez plus considérable qu'elle ne
elle-même : tant vaut l'homme, tant va l'a
démie. Les deux bras de votre fauteuil ser
de Menzicof et des Barmécides. Vous avez e
Fréron, vous étoufferez les autres insectes
naissance. C'est à présent qu'il y a plaisir à être
quarante. Votre prose est aussi bonne que vos
Je fais un petit recueil de toutes les feuilles
vous avez daigné insérer dans le *Mercure*, et je
tout le reste au feu. C'est ainsi que je traite
les journaux ; sans cela, ou aurait une biblioth
immense de livres inutiles.

Je crois qu'on fait actuellement à Lausa
recueil de tout ce qu'on a pu rassembler de
ouvrages. Ce sera un livre qui me sera cher, et
je lirai bien souvent.

Je n'ai point eu encore le courage de faire v
le fatras de ce *Gilles*, nommé *Piron* : on ne
mon âge souffrir les plaisanteries de la foire. Je

bon gré de n'être jamais descendu à la plaisan- 1776.
e bouffone. Vous avez toujours été fait pour le
ıle et pour l'élégant ; c'est votre caractère. La
ɔnnerie l'aurait dégradé.

Vous avions besoin d'un homme tel que vous.
tre nomination fera taire la racaille des petits
rs ; ils doivent être confondus et rentrer dans
iéant.

ii vous voyez M. de *Vaines*, je vous supplie,
n cher confrère, de lui dire combien je m'in-
à lui, et à quel point je suis affligé. Que dit
nsieur d'*Alembert* ? où est M. de *Condorcet* ? aurez-
le temps de répondre à ces questions ? Vous
travailler à votre discours de réception, et
rous doutez bien que je l'attends avec quelque
ɜnce.

e vous embrasse bien tendrement, mon très-
: confrère ; et ce n'est pas pour long-temps, car
ɔeux plus. Je crois qu'à la fin je me meurs :
quod te alloquor est.

LETTRE LXXXV.

MADAME DE SAINT-JULIEN.

29 de mai.

ɔSE me servir de ma faible main pour remer-
enfin mon charmant papillon de s'être ressou-
ı de son hibou. Vous êtes vraiment, Madame,
illon-Philosophe. Je vous rends votre titre que

—— vous méritez ſi bien. Ce n'eſt pas que je me flatte
1776. de vous voir voltiger dans nos déſerts, et repoſer vos belles ailes dans un pays dont vous avez été la protectrice et l'ornement.

Votre hibou ſera toujours bien reſpectueu ', bien tendrement, bien triſtement attaché à lo lant papillon; mais je péris dans mon corps et mon ame. La retraite des deux aigles qui me prot geaient eſt un coup qui m'accable.

C'eſt pour rire apparemment que vous | ez d donner de l'argent à *Racle*. Je crois vous avoir que la maiſon était tombée, parce que *Racle* oublié de la ſoutenir par des étais, lorſqu'il y ſait une cave en ſous-œuvre. Il rebâtit à préſ maiſon pour un négociant. Elle n'eſt plus faite loger les grâces et l'eſprit. De plus, elle était offuquée par deux bâtimens voiſins qu'on vient de truire. Pourquoi imaginiez-vous de lo là q vous viendriez honorer nos chaun es v préſence? pourquoi fuir notre châte , to qu'il eſt? ſongez-vous bien qu'il aurait fallu re deux ans avant que votre maiſon fût meubl et qu'elle aurait coûté plus de quatre-vingts mille avant que vous euſſiez pu y coucher?

Ne pouvant écrire long-temps de ma main, je donne la plume à l'ami *Wagnière*; car ma faibleſſe devient de jour en jour, et d'heure en heure, ſi inſupportable, que je ne puis rien faire de tout ce que les autres hommes font. Le déſaſtre qui nous eſt arrivé, en nous ôtant les deux appuis ſur leſquels nous nous repoſions, nous a frappés au milieu des plaiſirs,

comme

omme un coup de tonnerre dans les beaux jours. ——
int-Géran bâtissait une salle de théâtre et ses ap- 1776
rtenances, tout auprès de la place que vous aviez
. M. de *Trudaine* venait de prendre des arran-
s pour qu'on pavât notre hameau devenu ville.
dame d'*Invau* et M. de *Trudaine* ne songeaient
u'à se réjouir. M. *Delille* nous récitait de beaux
rceaux de sa traduction de l'*Enéide*, lorsque tout
coup nous apprîmes que notre beau rêve était fini.
ainsi que les espérances sont toujours trompées
bout du monde à l'autre.

J'avais toujours cru que M. de *Fargès* était inten-
nt du commerce. J'en croyais l'Almanach royal,
seul livre, dit-on, qui contienne des vérités; mais
'Almanach royal m'a trompé, à qui faudra-t-il
is croire? Au reste, je ne pense pas que je doive
e ce moment pour fatiguer ni les intendans
commerce, ni les intendans des finances, de mes
en faveur de la colonie. J'ai toujours remar-
que les prières des rogations n'étaient bonnes à
, quand l'année était mauvaise. Le meilleur parti
de souffrir sans se plaindre. A quoi servirait-il
voir vécu quatre-vingt-deux ans, comme j'ai
, si je n'avais pas appris à me résigner? C'est ce
e je souhaite à un de vos amis, jeune homme de
e-vingts ans, qui n'a, je crois, de bon parti à
endre que d'être véritablement philosophe. Cette
sophie, dont on a dit tant de mal, est pour-
t l'unique consolation pour les esprits bien faits
s les malheurs de cette vie. Il n'y a que votre

—— absence, papillon respectable et aimable, dont
1776. philosophie ne peut consoler. *V.*

LETTRE LXXXVI.

A M. CHRISTIN.

30 de mai.

Vous jugez bien, mon cher ami, de la désolati
où nous sommes. Vous êtes dans un faubourg
l'enfer et moi dans l'autre. J'avais déjà parlé à M.
Trudaine de cette main-morte gothe, visigothe
vandale. Il pensait absolument comme nous,
répondait de deux ministres aussi philosophes (
lui, et amoureux comme lui du bien public. Il av
fait un petit voyage à Lyon, pour y consomr
l'affaire des jurandes et des corvées, et pour é
la liberté dans toutes les provinces voisines, lors
tout d'un coup un courrier extraordinaire lui a
porta la fatale nouvelle (*). Il revint sur le
à la petite maison où il avait laissé madame sa fen
entre Genève et Ferney. Il repartit au bout de
jours pour Paris, et nous laissa dans le désespoir.
reste de ma vie, mon cher ami, ne sera plus
de l'amertume; et, s'il est pour moi quelque co
solation, elle ne peut être que dans votre amiti

(*) La retraite de M. *Turgot*.

LETTRE LXXXVII.

A M. L'ABBÉ SPALANZANI.

À Ferney, 6 de juin.

VOTRE lettre, du 31 de mai, ranime mes anciens goûts et mes anciennes espérances. J'avais renoncé à l'honneur de rendre des têtes à des colimaçons. J'avais la modestie de croire que je n'étais point du tout propre à faire des miracles. Je me souvenais pourtant très-bien d'avoir vu revenir des têtes aux limaces incoques que j'avais décapitées ; mais de bons naturalistes avaient bien rabattu ma vanité, en me persuadant que je n'étais qu'un maladroit, et que je n'avais coupé que des visages dont la peau revient aisément. Mais puisque vous assurez que vous avez coupé de vraies têtes, et qu'elles sont revenues, *io ripiglio la mia confidenza*, et je recommence à croire la nature capable de tout. 1776.

Ce que vous m'apprenez d'animaux morts depuis long-temps, ressuscités par vous, est assurément un plus grand miracle. Vous passez pour le meilleur observateur de l'Europe. Toutes vos expériences ont été faites avec la plus grande sagacité. Quand un homme tel que vous nous annonce qu'il a ressuscité des morts, il faut l'en croire.

Je ne sais ce que c'est que le *cotifero* et le *tardigrado*, ni comment nos naturalistes nomment ces petits animaux aquatiques ; vous les faites réelle-

ment mourir en les mettant à ſec, et vous les
1776. faites revivre long-temps après, en les replongeant dans leur élément.

Après avoir fait, monſieur, des expériences ſi prodigieuſes, vous deſcendez juſqu'à me demander ſentiment ſur les ames du *cotifero* et du *tardi gra* ; que devient leur ame ? eſt-elle immatérielle ? renaît-elle ? en reprennent-ils une autre.

Je ſuis en peine, Monſieur, de toute ame et de la mienne ; mais il y a long-temps que je ſuis perſuadé de la puiſſance immenſe et inconnue de l'auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvait donner la faculté d'avoir du ſentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choiſir ; qu'il peut ôter ces facultés et les faire renaître ; et que nous avons ſouvent pris pour une ſubſtance ce qui eſt en effet une faculté de cette ſubſtance. L'attraction, la gravitation eſt une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal et dans le végétal mille reſſorts pareils, dont l'énergie eſt ſenſible, et dont la cauſe ſera ignorée à jamais.

Si le *cotifero* et la *tardi grado* morts et pourris reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs ſenſations, engendrent, mangent et digèrent, on ne ſaura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne ſaura comment la nature le leur avait donné ; et l'un n'eſt pas plus incompréhenſible que l'autre. J'avoue que je ſerais curieux de ſavoir pourquoi le grand Etre, l'auteur de tout, qui nous fait vivre et mourir, n'accorde la faculté de reſſuſciter qu'au *cotifero* et au *tardi grado*. Les

leines doivent être bien jalouſes de ces petits
iſſons d'eau douce. 1776.

Si quelqu'un a droit, Monſieur, d'expliquer ce
yſtère, c'eſt vous. Il eſt bon auſſi de ſavoir ſi ces
tits animaux, qui reſſuſcitent pluſieurs fois, ne
eurent pas enfin tout de bon, et ſur combien de
urrections ils peuvent compter.

C'eſt apparemment d'eux que les Grecs appri-
nt autrefois la réſurrection d'*Athalide*, de *Pélops*,
Hippolyte, d'*Alceſte*, de *Pirithoüs*. C'eſt dommage
e le ſecret en ſoit perdu. Je crois que c'eſt mon-
ur *Bonnet*, grand obſervateur, qui a prétendu
e nous reſſuſciterions avec notre devant, mais
ıs derrière. C'eſt-là le fin du fin, etc.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE LA HARPE.

10 de juin.

MON très-cher confrère, quand les préparatifs
votre réception pourront vous donner un peu
ıs de loiſir, je vous prierai de m'apprendre ſi,
ns la victoire que vous avez remportée mon-
ur *Gaillard* a été pour vous. Je vous prierai ſur-
ıt de me dire où eſt l'intrépide philoſophe M. de
ndorcet. Eſt-il à Paris? n'eſt-il pas occupé à con-
er M. d'*Alembert*? Ni eux ni moi ne nous con-
erons jamais d'avoir vu naître et périr l'âge
r que M. *Turgot* nous préparait.

1776. J'ignore encore ce que va devenir mon pauvre petit pays de Gex, et ce Ferney dont j'avais fait un séjour charmant. Je ne vois plus que la mort devant moi, depuis que M. *Turgot* est hors de place. Je ne conçois pas comment on a pu le renvoyer. Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et sur le cœur.

Oui vraiment M. de *Trudaine* nous fesait l'honneur d'être à Ferney, et daignait se proposer de l'embellir, lorsqu'un courrier lui apporta la fatale nouvelle. Madame de *Trudaine* et madame d'*Invau* avaient amené notre *Virgile*; et je ne dirai pas *Virgilium vidi tantùm*, car je l'ai entendu, et avec très-grand plaisir. Ses vers ressemblent aux vôtres. Voilà l'académie qui se fortifie. Il faut que M. de *Condorcet* y entre, et vous serez bien plus fort. Il faudra que les *Cléments* aillent se cacher.

Je vous serre entre mes deux faibles bras.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juin.

Mon cher ange, vous avez en moi un correspondant bien peu digne de vous. Vous êtes sage et tranquille, et je ne puis parvenir à l'être. J'ai eu beau chercher la retraite, je me trouve, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, secoué par des dissipations qui sont de véritables fatigues, et qui me forcent à

vous importuner vous-même. Il n'eſt pas juſte que —— vous pâtiſſiez des frivolités de ma jeuneſſe; cepen- 1776.
: il faut que je vous propoſe de daigner partager
peu mes faibleſſes.

Un directeur de troupe, nommé *Saint-Géran*, protégé par madame de *Saint-Julien* et par le marquis de *Gouvernet* ſon frère, achève actuel-
nt, dans ma colonie, le plus joli théâtre de
ıvince. Il demande *le Kain* pour conſacrer cette
'e immédiatement après le jubilé. Il ſe flatte que
in viendra paſſer chez nous tout le mois de
et. ſi M. le maréchal de *Duras* lui en donne la
ɔn. C'eſt une grâce, mon cher ange, qui ne
être obtenue que par vous. Voyez ſi vous
vez vous en charger.

On m'aſſure que le plaiſir d'entendre *le Kain* pourra diminuer les ſouffrances dont mes maladies continuelles m'accablent. Je vous devrai, non pas ma ſanté, car je ne puis eſpérer à mon âge ce que je n'ai jamais eu de ma vie, mais du moins quelques heures plus tolérables; et il me ſera bien doux de vous en avoir l'obligation. Mes colons diſent qu'il ſuffit d'eux pour remplir le ſpectacle; mais ils ſe trompent; il me faut Genève, et il n'y a que *le Kain* qui puiſſe l'attirer. Il gagnera plus auprès d'une république qu'auprès du roi de Pruſſe. J'arrangerai volontiers avec *le Kain* ce que vous m'avez propoſé pour Sémiramis et pour Tancrède.

Ce que je vous ai mandé des Lettres chinoiſes eſt très-vrai. On ne ſait, au bout de quinze jours, ce que deviennent toutes ces petits brochures; cela

—— s'en va dans les provinces et en Allemagne, et on
1776. n'en entend plus parler. Je vous avoue que j
voudrais souvent qu'on n'eût jamais parlé d
et que j'eusse pu prendre pour ma devise, *qui latuit, benè vixit*; mais on ne peut se soustraire
sa destinée.

Je suis toujours inquiet de cette énorme co
tion dont *Panckouche* a eu l'imprudence de se char-
ger. Toute ma ressource est dans l'espérance q
n'en vendra pas un seul exemplaire. S'il arriv
un malheur, je sentirais bien vivement la perte
deux ministres qui pensaient comme vous, et
ont quitté leur place bien mal à propos pour
pauvres philosophes. Mon ame n'est point en pai
Je voudrais bien savoir dans quel état est
M. le maréchal de *Richelieu*; elle doit être
et bouleversée. Il m'avait mandé qu'il com
blier un résumé de toute son affaire; si
résumé est fait par le même avocat qu'il av
choisi, il vaudrait mieux, à mon avis, ne rien
écrire. Le public ne pardonne l'ennui en aucun
genre.

Je ne puis finir ma lettre sans vous dire u
de l'idée qui était venue à M. de *Thibouville*, de
faire jouer Olimpie. Peut-être que les deux demoi
selles *Sainval* pourraient représenter la mère et l
fille; et je fais réflexion qu'en ce cas je
demander que cette pièce ne fût reprise qu'au t
de Fontainebleau, supposé qu'il y ait un Fontaine
bleau; car je ne voudrais pas perdre mon *le K*
pour le mois de juillet. Il n'y a que vous au

de

n cher ange, à qui j'ose parler de toutes lités. Vous me les pardonnez; vous êtes ma ion dans tous les temps et dans toutes mes 1776.
Tous mes chagrins semblent presque vanouir, quand je songe que vous daignez , *V*.

LETTRE XC.

ADAME DE SAINT-JULIEN.

12 de juin.

OTRE l bienfaitrice, ce n'est pas moi assu- it qui le patron du village : c'est bien la vraie patronne de la colonie. Vous notre architecte de vos bienfaits. Je pré- qu'il vous aura mise au fait de l'état brillant peu équivoque de notre fondation. Il vous dit, sans doute, que votre autre protégé, *Géran*, est devenu un de nos citoyens, et tous deux achèvent de bâtir et d'embellir un oli théâtre sur lequel on donnera des specta- quinze jours. *Saint-Géran* même se flattait e venir *le Kain* et mademoiselle *Sainval*. Il ptait demander votre protection et celle de M. *al*, pour faire venir de Paris ces deux per- qui auraient donné tant de gloire à notre ys; mais j'ai bien peur que de si grandes espé- nces ne s'évanouissent.

1776. Pendant que nous bâtiſſons un cirque comme les anciens Romains, nous relevons le palais Dauphin qui était tombé, comme vous ſavez, et il appartient à deux de vos vaſſaux qui ſont ſous les ordres de M. le marquis de *Gouvernet* votre frère ; ce ſont de gros négocians de Mâcon.

Tout cela eſt un peu romaneſque. Il y avait à Lauſanne une voyageuſe qui paſſait, chez les gens qui aiment les grandes aventures, pour être la veuve du czarovitz aſſaſſiné par ſon père *Pierre I*, héros du Nord et parricide. Cette dame, quel temps après, n'avait été que comteſſe, au d'être impératrice ; enſuite on l'a intitulée p dente. A la fin, elle eſt venue chez nous ple conſeillère : elle eſt veuve d'un conſeiller de Rouen, nommé *Fauvelles d'Hacqueville* ; et l'ami *Racle* lui bâtit une maiſon, preſque à côté du château. A peine a-t-elle conclu ſon marché, qu'elle eſt partie pour l'Angleterre ou pour la Ruſſie, après nous avoir donné parole de revenir dès que la maiſon ſerait prête. Nous avons actuellement dix-huit bâtimens commencés. Cela reſſemble aux *Mille et une nuits* ; et ce qui pourrait paraître encore plus fabuleux, c'eſt que le vieillard, qui s'eſt épuiſé dans toutes ces facéties, n'a pas demandé le moindre ſecours au gouvernement pour l'établiſſement d'une colonie qui fait un commerce de cinq ou ſix cents mille francs par an, et qui fait entrer de l'argent dans le royaume. Il a imploré ſeulement les bontés de M. de *Trudaine*, pour faire paver, dans Ferney, deux grandes routes dont la colonie eſt tra-

. M. de *Trudaine* nous a déjà accordé une —— de cette grâce, et a donné ses ordres pour 1776. e. Vous savez qu'il était à Ferney lorsque le nouvelle arriva.

a eu de grands changemens dans ce monde, que je suis retiré entre le mont Jura et les . Je porte toujours dans mon cœur le ver ur qui me déchire depuis l'aventure du grand *cide*. Je ne me console point de l'injustice grand-homme m'a faite en me croyant in- C'est un crime affreux dont je suis incapable. oujours pensé que les places de l'aréopage ne ent pas être vénales : je l'ai dit cent fois, et redis encore plus que jamais. Cela n'a rien mmun avec la générosité de *Barmécide*. Je ne uis certainement deviner, dans mes cavernes, nouveau chef d'un aréopage de passade avait lheur d'être brouillé avec le plus magnanime s les hommes. En un mot, je n'ai jamais dis- iné de brûler mon encens au temple de *Bar-* le bienfesant. Vous savez quelle a été ma ur, lorsque j'ai su qu'il me soupçonnait de r oublié. J'ai écrit quelquefois à madame *Bar-* e pour me justifier; et si j'étais près de mou- écrirais encore.

vous avertis, notre chère protectrice, que je sserai jamais de me plaindre à vous. Je vous nderai toujours en grâce de bien faire voir e est mon innocence. Je vous importune sou- sur cet objet; mais les passions malheureuses plaintives : et je vous conjure de dire à cet

homme sublime qu'il a fait un infortuné. J'aurais
1776. encore quatre pages à écrire, mais je me tais. *V.*

LETTRE XCI.

A M. LE GENTIL.

A Ferney, 14 de juin.

Je ne puis trop vous remercier, Monsieur. Le mémoire que vous avez eu la bonté de m'envo[yer] est si instructif que je vous prie de m'instruire [en]core. Vous avez deviné la grande énigme [des] brachmanes; elle ressemble à la période julienne [de] *Scaliger*, qu'on aurait prise au pied de la lettre, et dont un philosophe découvrirait la composition.

Ou je me trompe, ou les brames attribuent six cents mille années à leurs quatre jogues. Peut-être qu'en se servant de votre méthode, on pourrait découvrir le mystère de ces siècles. La période serait curieuse. Elle servirait à faire soupçonner du moins pourquoi les Chaldéens, imitateurs des Indiens, prétendirent autrefois avoir des observations de plus de quatre mille siècles.

Il est certain que les Indiens furent les premiers de tous les hommes qui connurent la précession des équinoxes. Ils ne se trompèrent que de deux secondes par année. Ne se pourrait-il pas qu'ils eussent calculé une période de six cents mille ans sur la révolution résultante de leur cycle de vingt-quatre mille ans, fondée sur cette précession des équinoxes.

M. *Holwell* et M. *Dow* prétendent qu'on ne

peut tirer aujourd'hui ces fecrets que du petit nombre de brames qui fouillent à Benarès dans les ténèbres de leurs antiquités ; mais vous avouez, Monfieur, qu'ils font peu communicatifs, et vous avez la bonne foi de nous faire entendre qu'ils ne méritent guère qu'on aille fur le Gange pour les interroger. Pour moi, Monfieur, c'eft à vous feul que je prends la liberté de faire des queftions. Trouvez bon que je vous demande fi les noms des fignes de leur zodiaque ont toujours été les mêmes ; et s'il ferait vrai que les grecs, qui voyagèrent autrefois dans l'Inde, y euffent établi peu à peu les noms et les fignes que nous avons reçus d'eux. C'eft un favant jéfuite, nommé *Pons*, qui le dit dans fa lettre au père du *Halde*, tome vingt-fixième des *Lettres curieufes*.

Je ne conçois guère comment les brachmanes, qui étaient fi jaloux de leur fcience, auraient reçu de quelques grecs un zodiaque étranger qui n'était nullement convenable à leur climat ; car s'il eft vrai que les Grecs euffent défigné leur première dodécatémorie par le bélier, parce que les agneaux naiffaient d'ordinaire en Grèce au mois de mars ; leur fecond figne avait été un taureau, parce on commençait les labours au mois d'avril ; fi une fille tenant en fes mains des épis de blé avait le fymbole du fixième mois, comment des Indiens qui ne connaiffaient pas le blé auraient-ils pu adopter ces fignes ?

Mais, fuppofé que les Indiens, regardés par les Grecs comme les précepteurs du genre-humain, et

1776. chez qui ces Grecs même n'avaient d'abord voyagé que pour s'inſtruire, euſſent pourtant tenu d'eux leur zodiaque, pourquoi les brachmanes auraient-ils ſubſtitué la conſtellation du chien à la conſtellation grecque du belier ? Je vous demanderais encore s'il n'eſt pas vrai que la mythologie indienne ſoit l'origine de toutes les mythologies de notre hémiſphère, et ſi on ne doit pas être convaincu après avoir lu M. *Holwell* et M. *Dow* ? Le gouverneur de la compagnie des Indes d'Angleterre, que je vis à Ferney l'année paſſée, m'aſſura que tout ce que ces deux anglais avaient écrit était très-vrai. Je vous demande pardon, Monſieur, de vous faire des queſtions ſi frivoles ; mais votre bonté m'a encouragé.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime la plus reſpectueuſe, Monſieur ; votre etc.

LETTRE XCII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 24 de juin.

EH bien, Madame, tandis que vous nous abandonnez, voilà *Saint-Géran* qui nous donne dans Ferney le bal et la comédie. Il a fait bâtir une ſalle de ſpectacle très-ornée, très bien entendue et très commode. Deux choſes me privent de ces plaiſirs, ma déplorable vieilleſſe et votre abſence. Je me conſole un peu en vous écrivant de cette main q

eſt bien faible, et qui fait un effort en étant conduite par mon cœur. J'ai une grâce à vous demander, et voici ce que c'eſt. 1776

Vous vous ſouvenez du procès de M. de *Morangiés*. Il y avait dans cette affaire un cocher fort célèbre, nommé *Gilbert*, qui dépoſa effrontément contre le comte de *Morangiés*, et qui le fit condamner au bailliage du palais par un poliſſon nommé *Pigeon*, et par quelques gens de cette eſpèce. La cabale mettait le cocher *Gilbert* au rang des grands-hommes qui ſe ſont immortaliſés par la ſeule vertu.

On me mande aujourd'hui que ce *Caton-Gilbert* a été pris volant dans la poche, qu'il eſt convaincu d'être plus fauſſaire que madame de *Saint-Vincent* n'eſt accuſée de l'être, qu'il eſt dans les cachots du châtelet, et qu'il va être pendu. Comme je me ſuis un peu mêlé de l'affaire de M. de *Morangiés*, je m'intéreſſe à celle du cocher *Gilbert*; et je vous ſupplie inſtamment, Madame, de me mander ce que vous en aurez pu apprendre. Il eſt très utile de connaître les gens qui ſe ſont fait un grand parti dans la canaille.

Je ne vous parle point de la cour et du miniſtère. Je ne ſais ſi M. *Turgot* eſt à la campagne chez madame la ducheſſe d'*Enville*. J'attendrai triſtement, mais patiemment, ce qu'on décidera de Ferney. Vous ſerez toujours la divinité de nos cantons, ſoit qu'on nous favoriſe, ſoit qu'on nous opprime. Nos dragons rouges, nos dragons verts, notre artillerie et nos cœurs ſeront toujours à vos pieds. *V.*

LETTRE XCIII.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 4 de juillet.

— LE jour de votre réception, mon très-cher ami,
776. a été un vrai jour de triomphe; car il était précédé de batailles et de victoires. Ceux qui mettent dans la même balance la vie indolente et preſque obſcure, avec la vie active et glorieuſe, ne ſongent pas qu'il ne faut point comparer *Atticus* avec *Céſar*.

Il me ſemble que je me ſerais borné à célébrer vos ſuccès, ſans vous donner tant de conſeils ſur la manière d'en jouir; mais, après tout, ce n'eſt qu'une nouvelle mode d'ajuſter des lauriers ſur la tête des triomphateurs. Votre gloire eſt entière, mon plaiſir auſſi, ma reconnaiſſance auſſi. Que ne dois-je point à votre amitié courageuſe qui partage publiquement avec moi les fleurons de ſa couronne, et qui me fait aſſeoir ſur ſon char, à la face de nos ennemis! C'eſt-là ce qui eſt noble, c'eſt ce qui eſt véritablement généreux, c'eſt ce qui déploie toute la fermeté d'un cœur inébranlable.

Je crois qu'en abrégeant beaucoup la *Pharſale*, vous en tirerez un très-bon parti. Vous vous ſouvenez de la deviſe qu'on avait faite pour *Philippe III*: *Plus on lui ôte, plus il eſt grand.*

On m'a dit que vous aviez encore embelli Menzicof et les Barmécides. Abondance de bien ne peut

:. Une partie de vos ſuccès vient de la Ruſſie.
aurais pas deviné autrefois que, du fond de 1776.
ier Baltique, on enverrait un jour de belles
iilles à mon ami, et des flottes qui brûleraient
otte ottomane à la vue de Smyrne.

LETTRE XCIV.

A M. DE POMARET.

4 de juillet.

VAIS de juſtes ſujets d'eſpérance, Monſieur;
oyais deux vrais philoſophes dans le miniſtère.
olérance était le premier de leurs principes;
deux ſe ſont retirés le même jour, après avoir
out le bien qui avait dépendu d'eux, en ſi
le temps.

Nimiùm vobis, ô, galla propago
iſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent!

. *Turgot* ſur-tout avait délivré mon petit pays
ous les commis des fermes générales. Ce qui
ſurprendra, Monſieur, c'eſt que M. *Turgot*
' été bachelier de ſorbonne, et M. de *Saint-*
in a été ſix ans jéſuite. Vous voyez qu'il y a
n gens par-tout.

ne ſuis point étonné que vous ayez eu affaire
ernier lieu à un docteur de ſorbonne, qui ne
: pas en tout comme un philoſophe des
ennes. *Quot capita, tot ſenſus.* Moi-même,
ſieur, qui ſuis ſi d'accord avec vous dans la

morale, j'ai le malheur d'être très-éloigné d
1776. timens que vous êtes obligé de professer; n
n'est pour moi qu'une raison de plus de vo
très-attaché, et d'être de tout mon cœur,
sieur, votre etc.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE D'ARGENT

19 de juillet.

MON cher ange, j'apprends que madame *Julien* arrive dans mon désert avec *le Ka* chose est vraie, j'en suis tout étonné et tout j mais il faut que je vous dise combien je suis pour l'honneur du tripot, contre un nomm *neur*, qu'on dit secrétaire de la librairie, et me paraît pas le secrétaire du bon gout. vous lu deux volumes de ce misérable, d quels il veut nous faire regarder *Shakespeare* le seul modèle de la véritable tragédie? Il l' *le Dieu du théâtre*. Il sacrifie tous les Fr sans exception, à son idole, comme on s autrefois des cochons à *Cérès*. Il ne daigne pa nommer *Corneille* et *Racine*; ces deux grand mes sont seulement enveloppés dans la pros générale, sans que leurs noms soient pro Il y a déjà deux tomes imprimés de ce *Shake* qu'on prendrait pour des pièces de la foire il y a deux cents ans.

;e barbouilleur a trouvé le secret de faire en- ——
:r le roi, la reine et toute la famille royale à 1776.
crire à son ouvrage.

.vez-vous lu son abominable grimoire, dont il y
. encore cinq volumes? avez-vous une haine
; vigoureuse contre cet impudent imbécille?
frirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Vous
I. de *Thibouville*, vous êtes trop doux. Il n'y a
it en France assez de camouflets, assez de bonnets
e, assez de piloris pour un pareil faquin. Le
pétille dans mes vieilles veines, en vous parlant
ui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens
r un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux,
que le monstre a un parti en France; et pour
ble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autre-
parlai le premier de ce *Shakespeare*; c'est moi
e premier montrai aux Français quelques perles
j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne
endais pas que je servirais un jour à fouler aux
s les couronnes de *Racine* et de *Corneille*, pour
rner le front d'un histrion barbare.

âchez, je vous prie, d'être aussi en colère que
; sans quoi je me sens capable de faire un mau-
coup.

: reviens à *le Kain*. On dit qu'il jouera six pièces
les Génevois ou pour moi. J'aimerais mieux
eût joué Olimpie à Paris; mais il n'aime point
;urer dans un rôle, lorsqu'il n'écrase pas tous
utres.

ne sais si M. de *Richelieu* fait paraître le précis
on procès, qui sera son dernier mot. Il m'avait

promis de me l'envoyer. Je ne lui ai point d
1776. combien il est important pour lui de ne poin nuyer son monde. Il avait choisi un avo croyait fort grave, et qui n'était que pesant. Il y beaucoup de ces messieurs qui font de gra factums, mais il n'y en a point qui sache écrir

Quant à mon ami, M. le cocher *Gilbert*, souhaite qu'il aille au carcan *à bride abattue*.

Si vous voulez, mon cher ange, me guérir ma mauvaise humeur, daignez m'écrire un mot.

LETTRE XCVI.

A M. DE MEUNIER.

24 de juillet.

PARDONNEZ, Monsieur, si quatre-deux ans, et presque autant de maladies, ne m' pas permis de vous remercier plutôt du très-agr ble présent que M. *Panckoucke* m'a fait de vo part (*). Je suis bien étonné qu'étant si jeune, v ayez eu le temps et la patience de parcouri monde entier, et de mettre en ordre toutes fantaisies et tous ses ridicules. Rien n'est plus a sant que ce tableau mouvant; il a dû vo o ter beaucoup de peine, pour nous donner t plaisir.

Cet immense tableau du monde moral vaut b

(*) *L'Esprit des usages des différens peuples.*

ɛ recueils du monde physique; il est 1776.
intéressant : car on ne vit point avec les
grands ou petits dont les *Plines* anciens et
ı ont tant parlé ; mais on est continuelle-
ıxposé à vivre et à traiter avec les hommes
, les pays. Personne ne sent plus cette vérité
i qui me trouve placé depuis vingt-cinq
un coin de terre, entre quatre dominations
s, sur le grand chemin de tous les voya-
te l'Europe.

Agréez, Monsieur, mes remercîmens, etc.

LETTRE XCVII.

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de juillet.

ON cher ange, l'abomination de la désolation
le temple du Seigneur. *Le Kain*, aussi en
vous l'êtes dans votre lettre du 24, me
presque toute la jeunesse de Paris est pour
; que les échafauds et les b....ls anglais
ortent sur le théâtre de *Racine* et sur les belles
de *Corneille*; qu'il n'y a plus rien de grand
e ɛ ent à Paris que les *Gilles* de Londres; et
in on va donner une tragédie en prose, où il
une assemblée de bouchers qui fera un merveil-
effet. J'ai vu finir le règne de la raison et du
t. Je vais mourir en laissant la France barbare;
eusement vous vivez, et je me flatte que

——— la reine ne laissera pas sa nouvelle patrie,
1776. elle fait le charme, en proie à des sauvag
des monstres. Je me flatte que M. le maréc
Duras ne nous aura pas fait l'honneur d'é
l'académie, pour nous voir mangés par de
tentots. Je me suis quelquefois plaint des Ve
mais j'ai voulu venger les Français avant de n
J'ai envoyé à l'académie un petit écrit, dans
j'ai essayé d'étouffer ma juste douleur, po
laisser parler que ma raison. Ce mémoire est
les mains de M. d'*Alembert*; mais il me semb
je ne dois le faire imprimer qu'en cas que
démie y donne une approbation un peu au
tique. Elle n'est pas malheureusement dans cet
Voilà pourtant le cas où elle devrait donn
arrêts contre la barbarie. Je vais tâcher de ra
bler les feuilles éparses de ma minute, pou
en faire tenir une copie au net. Je sais que j
me faire de cruels ennemis; mais peut-être u
la nation me saura gré de m'être sacrifié pou

Secondez ma faiblesse, mon cher ange, et
tez-moi à l'ombre de vos ailes. *V.*

LETTRE XCVIII.

AU MEME.

A Ferney, 5 d'auguste.

MON cher ange, vous avez veillé sur le
temps de ma vie, et vous veillez sur la fin.
que je vous découvre toute ma misère. On n

cacher à son ange gardien. Vous avez cru, en 1776.
tant les yeux sur ma lettre à madame la prin-
:sse d'*Hénin* et sur mes petits versiculets à la reine
*), que j'étais un vieux fou qui ne respirait que
plaisir. Le fait est qu'au fond, si j'étais gai,
étais encore plus triste; car je volais un moment
mes douleurs, pour tâcher d'être plaisant dans ce
ioment-là.

Vous savez peut-être qu'un troubadour ambu-
nt, nommé *Saint-Géran*, protégé par madame de
t. *Julien*, s'étant aperçu que, dans ma drôle de
ille, à peine bâtie, il y avait un grand magasin
ont on pouvait faire une salle de comédie à laquelle
ferait venir tout Genève et toute la Suisse, a vîte
bli son théâtre (à mes dépens), et a fait son
iarché avec *le Kain* pour venir enchanter les
'reize-cantons. Pendant qu'il négociait avec *le
Kain*, et que madame *Denis* regardait cette opé-
ition comme la plus belle du royaume, je vous
emandai si vous pouviez obtenir un congé pour
: *Kain*; mais je me gardai bien de le demander
n mon nom : cette témérité m'aurait paru trop
orte. Tout a réussi beaucoup plus que je n'aurais
lé l'espérer. *Le Kain* est venu et a rendu Ferney
élèbre. Il a joué supérieurement, tantôt à Ferney,
antôt à deux lieues de-là, sur un autre théâtre
ppartenant encore au troubadour *Saint-Géran*.
Les Treize cantons ont accouru et ont été ravis.
Pour moi misérable, à peine ai-je été témoin une

(*) Lettres en vers et en prose, année 1776.

fois de ces fêtes. J'étais et je suis no se
1776. dans une crise d'affaires et de c ,
l'accablement des maladies qui assiégent 1
J'ai manqué *le Kain* deux fois; par conséq
suis mort, pendant qu'on me croit un folât
a disputé *le Kain* à la reine. Vous vous i
peut-être que je ne suis pas mort, parce
vous écris de ma faible main; mais je suis ré
mort depuis qu'on m'a enlevé M. *Turgot.* J
mon pauvre pays désolé, mes *Te Deum* t
en *De profundis*; mes nouveaux habitans di
cent maisons que j'ai bâties, et qui von
désertes; tout cela tourne la cervelle et n
homme, sur-tout quand l'homme a quatre-
deux ans. Ce n'est pourtant pas d'être mo
je me plains, c'est de ce qu'Olimpie ne res
pas. J'aimais cette *Olimpie*; mais à préses
puis-je aimer? aucune de ces guenons-là.

Je vous légue Olimpie, mon cher ange
M. de *Thibouville.* Je me mets *sub umbra a*
tuarum.

Le vieux malade

LETTRE XCIX.

A M. DIDEROT.

A Ferney, 14 d'auguste.

N'AYANT pas été assez heureux,
pour vous voir et pour vous entendre, à
retour de Pétersbourg, rien ne pouvait

m'en consoler que l'apparition de votre ami M. de —— *Limon.* Il est vrai que ma détestable vieillesse, 1776.
:ablée de maladies continuelles, ne m'a pas permis de jouir de sa société autant qu'il m'en a spiré la passion. Je n'ai fait qu'entrevoir son extrême mérite, et j'ai souhaité qu'il se trouvât beaucoup de *Platons* semblables auprès des *Denis.* La saine philosophie gagne du terrain, depuis Archangel jusqu'à Cadix, mais nos ennemis ont toujours pour eux la rosée du ciel, la graisse de la terre, la mitre, le coffre-fort, le glaive et la canaille. Tout ce que nous avons pu faire s'est borné à faire dire, dans toute l'Europe, aux hon-s gens, que nous avons raison, et peut-être à re les mœurs un peu plus douces et plus honnêtes. Cependant le sang du chevalier de *la* re fume encore. Le roi de Prusse a donné, il vrai, une place d'ingénieur et de capitaine au lheureux ami du chevalier de *la Barre*, compris s l'exécrable arrêt rendu par des cannibales; is l'arrêt subsiste, et les juges sont en vie. Ce l y a d'affreux, c'est que les philosophes ne sont point unis, et que les persécuteurs le seront toujours. Il y avait deux sages à la cour, on a trouvé le secret de nous les ôter; ils n'étaient pas dans leur élément. Le nôtre est la retraite; il y a vingt-cinq ans que je suis dans cet abri. J'apprends que vous ne vous communiquez dans Paris qu'à des esprits dignes de vous connaître; c'est le seul moyen d'échapper à la rage des fanatiques et des fripons. Vivez long-temps, Monsieur, et puissiez-vous

porter des coups mortels au monſtre dont je n
1776. mordu que les oreilles ! Si jamais vous retou
en Ruſſie, daignez donc paſſer par mon tombe

Voltaire.

LETTRE C.

A M. DE LA HARPE.

15 d'auguſte.

COURAGE, courage, mon cher ami, mon c confrère; vous allez de victoire en victoire: *P inimicos tuos ſcabellum pedum tuorum.* Le *Journal li raire*, dont *Panckoucke* a le privilége, vous do gloire et profit; car je ſuis bien aiſe de vous c que perſonne n'écrit mieux que vous en proſe.

M. d'*Alembert* et vos autres amis ſont, ce ſemble, une œuvre bien patriotique et bien m toire, d'oſer défendre, en pleine académie, *phocle*, *Corneille*, *Euripide* et *Racine* contre *Gi Shakeſpeare* et *Pierrot le Tourneur.* Il faudra ſe la les mains, après cette bataille; car vous aurez co battu contre des gadouards.

Je ne m'attendais pas que la France tombe un jour dans l'abyme d'ordures où on l'a plong voilà l'abomination de la déſolation dans le l ſaint.

Je n'ai pas eu le temps, mon très-cher confrè de donner à mon diſcours patriotique (*) la re

(*) Lettre à l'académie françaiſe ſur *Shakeſpeare*, M langes littéraires, tome III.

deur et la force dont il a besoin. Vous avez peut-être entendu dire que je suis maçon, et tout le contraire de *Sédaine* : il a quitté la truelle pour la lyre, et moi la lyre pour la truelle. C'est en bâtissant à la fois plus de maisons que n'en a le soleil, c'est au milieu de deux cents ouvriers, c'est avec une santé déplorable, que j'ai broché ma petite diatribe.

1776.

Ma principale intention et le vrai but de mon travail sont que le public soit bien instruit de tout l'excès de la turpitude infame qu'on ose opposer à la majesté de notre théâtre. Il est clair qu'on ne peut faire connaître cette infamie qu'en traduisant littéralement les gros mots du délicat *Shakespeare*. Il est vrai qu'il ne faut pas prononcer à haute voix, dans le louvre, ce qu'on prononce tous les jours si hardiment à Londres. M. d'*Alembert* ne s'abaissera pas jusqu'à faire sonner devant des dames, *la bête à deux dos*, *fils de putain*, *pisser*, *dépuceler*, etc.; mais M. d'*Alembert* peut s'arrêter à ces mots sacramentaux ; il peut, en supprimant le mot propre, avertir le public qu'il n'ose pas traduire ce décent *Shakespeare* dans toute son énergie. Je pense que cette réticence et cette modestie plairont à l'assemblée qui entendra beaucoup plus de malice qu'on ne lui en dira.

C'est à peu-près ce que j'ai mandé à monsieur d'*Alembert* ; et je vous prie d'obtenir de lui la grâce que je lui demande ; après quoi, je pourrai, à tête reposée, faire un exemple plus étendu du théâtre français et de la foire de Londres. Je sais

—— bien que *Corneille* a de grands défauts ; je ne l'ai
1776. que trop dit : mais ce ſont les défauts d'un grand-homme, et *Rimer* a eu bien raiſon de dire que *Shakeſpeare* n'était qu'un vilain ſinge.

Adieu, mon cher ami, je finis ; car je ſuis trop en colère.

LETTRE CI.

A M. * * *.

Sur des queſtions métaphyſiques.

Le ſolitaire à qui vous avez écrit, monſieur, reçoit ſouvent des lettres de littérateurs ou d'amateurs qu'il n'a pas l'honneur de connaître. Rarement ces lettres valent la peine qu'on y réponde. La vôtre n'eſt pas aſſurément de ce genre ; votre écrit reſpire la plus ſaine métaphyſique ; et ſi vous n'avez rien puiſé dans les livres, cela prouve que vous êtes capable d'en faire un très-bon, ce qui eſt extrêmement rare, ſur-tout dans cette matière.

La liberté, telle que pluſieurs ſcolaſtiques l'entendent, eſt en effet une chimère abſurde. Pour peu qu'on écoute la raiſon, et qu'on ne veuille point ſe payer de mots, il eſt clair que tout ce qui exiſte et tout ce qui ſe fait eſt néceſſaire ; car s'il n'était pas néceſſaire, il ſerait inutile. La reſpectable ſecte des ſtoïciens penſait ainſi ; et ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette vérité ſe trouve en cent endroits dans *Homère*, qui ſoumet *Jupiter* au *Deſtin*.

Il exiſte quelque choſe, donc il eſt un Etre éternel ; ela eſt démontré, ſans quoi il y aurait un effet ſans 1776. auſe : auſſi tous les anciens, ſans en excepter un ɛul, ont cru la matière éternelle.

Il n'en eſt pas de même de l'immenſité ni de la oute-puiſſance. Je ne vois pas pourquoi il eſt néceſ- e que tout l'eſpace ſoit rempli ; et je n'entends ullement ce raiſonnement de *Clarke*, *ce qui exiſte éceſſairement en un lieu, doit exiſter néceſſairement en ut lieu.* On lui a fait ſur cela, ce me ſemble, de ès-bonnes objections auxquelles il n'a fait que de ès-faibles réponſes. Pourquoi ſerait-il impoſſible u'il y eût ſeulement une certaine quantité d'êtres? e conçois bien mieux la nature bornée que je ne onçois la nature infinie.

Je ne puis ſur cet article avoir que des probabilités, t je ne puis que me rendre aux probabilités les plus . Tout ſe correſpondant dans ce que je connais e la nature, j'y aperçois un deſſein ; ce deſſein l connaître un moteur ; ce moteur eſt ſans p très-puiſſant, mais la ſimple philoſophie ne pprend point que ce grand artiſan ſoit infini- ent puiſſant. Une maiſon de quarante pieds de ut me prouve un architecte ; mais ma ſeule raiſon e peut m'enſeigner que cet architecte ait pu bâtir maiſon de dix mille lieues de hauteur. Il était eut-être dans ſa nature de n'en bâtir une que de uarante pieds. Ma ſeule raiſon ne me dit point ncore qu'il n'y ait que cet architecte dans l'eſpace ; ſi un homme me ſoutenait qu'il y a un grand ombre d'architectes ſemblables, je ne vois pas

1776. comment je pourrais le convaincre du contra
La méthaphysique est le champ des doutes, e roman de l'ame. Nous savons bien que plus docteur nous a dit des sottises; mais nous n'av guère de vérités à substituer à leurs innombra erreurs. Nous nageons dans l'incertitude; avons très-peu d'idées claires; et cela doit ê puisque nous ne sommes que des animaux h d'environ cinq pieds et demi, avec un cer d'environ quatre pouces cubes. Mon cerveau, sieur, est le très-humble serviteur du vôtre.

LETTRE CII.

A M. DEBURE, *père, libraire à Pari*

A Ferney, 19 d'auguste.

A mon âge, Monsieur, on n'est pas bon j Le ressort de l'ame est un peu faible à quatre-v deux ans. Je crois pourtant avoir senti le m de votre ouvrage. Celui que vous combattez (m'a paru plein de déclamations rebattues, e lieux communs d'athéisme : mais à présent to lieu commun. La plupart des auteurs modern sont que les fripiers des siècles passés. Tout l'a me est dans *Lucrèce*; et tout ce qu'on peut di la divinité est dans *Cicéron*, qui n'était que l ciple de *Platon*.

Quant à la lettre du feu lord *Bolingbroche* (

(*) *Le Système de la nature.*

(†) Dans la *Théorie des sentimens agréables, par de P*

lui dit qu'il n'y avait que lui, *Pouilly* et *Pope*, qui 1776.
eussent dignes de régner, je ne crois pas qu'il ait
jamais dit une telle folie; et s'il l'a dite, il ne faut
pas l'imprimer.

J'aime mieux ce que disait à ses compagnes la
plus fameuse catin de Londres: *Mes sœurs, Bolingbrocke est déclaré aujourd'hui secrétaire d'Etat; sept mille guinées de rente, mes sœurs; et tout pour nous!*

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'auguste.

QUE vous dirai-je, mon cher ange, sur votre lettre indulgente et aimable du 19 d'auguste? je vous dirai que, si j'étais un peu ingambe, si je n'avais pas tout-à fait quatre-vingt-deux ans, je ferais le voyage de Paris pour la reine et pour vous. Je vous avoue que j'ai une furieuse passion de l'avoir pour ma protectrice. J'avais presque espéré qu'Olimpie paraîtrait devant elle. Je regardais cette protection déclarée, dont je me flattais, comme une égide nécessaire qui me défendrait contre des ennemis acharnés, et à l'ombre de laquelle j'achèverais paisiblement ma carrière. Ce petit agrément de faire reparaître Olimpie m'a été refusé. Il faut avouer que *le Kain* n'aime pas les rôles dans lesquels il n'écrase pas tous les autres. Il nous a donné

d'un chevalier *Bayard* à Ferney, dans lequel il n'a
1776. eu d'autre succès que celui de paraître sur son lit
un demi-quart d'heure. Je ne lui ai point vu jo
ce détestable ouvrage. Je ne puis supporter les
mauvais vers et les tragédies de collége, qui n'
que la rareté, la curiosité pour tout mérite. *Le Kain*, pour m'achever, jouera *Scévole* à Fontainebleau. Je suis persuadé qu'une jeune reine, qui a du goût, ne sera pas trop contente de ce *Scévole*, qui n'est qu'une vieille déclamation digne du temps de *Hardy*.

Le Kain ne m'a point rendu compte, comme vous le croyez, des raisons qui font donner la préférence à cette antiquaille; il ne m'a rendu compte de rien; aussi ne lui ai-je demandé aucun compte. Il avait fait son marché avec deux entrepreneurs, pour venir gagner de l'argent auprès de Genève et à Besançon. Il joue actuellement à Besançon; je l'ai reçu de mon mieux quand il a été chez moi; je n'en fais pas davantage.

Je ne sais pas comment mon petit procès
le sieur *le Tourneur* aura été jugé le jour de la
Louis. Je n'ai pas eu le temps d'envoyer m ... ac-
tum tel que je l'ai fait en dernier lieu. Je ...
faire tirer quelques exemplaires pour vous le
mettre. On dit, à la honte de notre nati
y a un grand parti composé de feseurs de
et de tragédies en prose, secondé par des
qui croient être du parlement d'Angleterre. ...
ces messieurs, dit-on, abjurent *Racine*, et ...
molent à leur divinité étrangère. Il n'y a p

d'exe

d'exemple d'un pareil renverſement d'eſprit, et ——
d'une pareille turpitude. Les *Gilles* et les *Pierrots* 1776.
de la foire Saint-Germain, il y a cinquante ans, étaient des *Cinna* et des *Polyeucte* en comparaiſon des perſonnages de cet ivrogne de *Shakeſpeare* que M. *le Tourneur* appelle le *Dieu du théâtre*. Je ſuis ſi en colère de tout cela, que je ne vous parle point lécadence affreuſe où va retomber mon petit ys. Nous payons bien cher le moment de triomphe no avons eu ſous M. *Turgot*. Me voilà com- ꞉nt honni en vers et en proſe. Il me faut ndonner toutes les parties que je jouais. Il faut 'oir ſouffrir; c'eſt un métier que je fais depuis ·temps. J'ai aujourd'hui ma maîtriſe.

Je voudrais bien ſavoir comment M. de *Thibou-* 'e prend la barbarie dans laquelle nous tombons. paraît qu'il n'eſt pas aſſez fâché. Pour vous, n cher ange, j'ai été fort édifié de votre noble colère contre M. *le Tourneur*.

Je crois que vous aurez bientôt madame *Denis* qui entreprend un voyage bien pénible pour aller conſulter M. *Tronchin*; et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elle va le conſulter pour une maladie qu'elle n'a pas. D eu veuille que ce voyage ne lui en donne pas une véritable! Le gros abbé *Mignot* la conduira. Un gentilhomme notre voiſin, qui eſt du voyage, la ramènera. Pourquoi ne vais-je point avec elle? c'eſt que j'ai quatre-vingt-deux ans, quatre-vingts maiſons à finir, et quatre-vingts ſottiſes à faire; c'eſt qu'au fond je ſuis bien plus malade qu'elle, et même trop malade pour parler à des médecins.

Mon cher ange, tout enseveli que je suis su
1776. frontière de Suisse, cependant je sens encore
je vis pour vous. *V.*

LETTRE CIV.

A M. DE VAINES.

7 de septembre.

Je ne suis, Monsieur, qu'un vieux housard, ı j'ai combattu tout seul contre une armée ent de pandoures. Je me flatte qu'à la fin il se tı vera des braves français qui se joindront à s'il y a des velches qui m'abandonnent. M. d *Harpe* répondra mieux que moi à M. *le Tour* en donnant son Menzicof et ses Barmécides.

Je suis très-content de son journal; il écrit bien en prose qu'en vers, et assurément les gen bon goût ne regretteront pas son prédécesseur.

Je suis persuadé que vous avez été indigné tre l'insolente mauvaise foi d'un secrétaire de n librairie, qui a la bassesse d'immoler la Franc l'Angleterre, pour obtenir quelques souscript des anglais qui viennent à Paris. Il est impos qu'un homme, qui n'est pas absolument fou, pu de sang-froid préférer un *Gilles* tel que *Sha peare* à *Corneille* et à *Racine*. Cette infamie ne avoir été commise que par une sordide avarice courait après des guinées.

Je sais que *Garrick* a pu faire illusion par jeu qui est, dit-on, très-pittoresque; il aura

représenter très-naturellement les passions que *Shakespeare* a défigurées en les outrant d'une manière 1776.
ridicule, et quelques anglais se seront imaginés que *Shakespeare* vaut mieux que *Corneille*, parce que *Garrick* est supérieur à *Molé*.

Voilà peut-être l'origine de la bizarre erreur des anglais. Je les abandonne à leur sens réprouvé, et je ne me rétracterai pas pour leur plaire.

Je me rétracterai encore moins, Monsieur, sur un grand-homme qui sans doute est toujours aimé de vous, et à qui je vous supplie, quand vous le verrez, de présenter ma respectueuse et inaltérable admiration. *V.*

LETTER CV.

A M. LE BARON DE TOTT, *à Paris.*

A Ferney, 22 de septembre.

La maladie de ma nièce et la mienne, Monsieur, jointes à mes quatre-vingt-trois ans, ont retardé la réponse que je devais à vos bontés. Je ne me flattais pas que, du Bosphore au pont des Tuileries, vous daignassiez vous souvenir de moi. Je fus votre voisin, il y a quelques années; ce n'était pas chez des turcs que vous étiez alors. Vous avez, depuis ce temps, fait la guerre à mon autocratrice pour des sultans qui ne la valaient pas, et vous avez donné des leçons à des disciples qui ne passent pas pour être capables d'en profiter.

Vous avez à Ferney un autre disciple plus docile

—— et plus digne de vos inſtructions : c'eſt mon neveu
1776. l'abbé *Mignot*, qui vous remercie de toutes les obligations qu'il vous a. Je vous ai celle d'un beau plan de la cacade ruſſe du Pruth. J'ai vu plus officiers de mon autocratrice qui ont comba contre vos Muſulmans plus heureuſement que ç de *Pierre I*; mais je n'en ai point vu qui p m'inſtruire comme vous.

Je ſuis très-fâché que Ferney ne ſe ſoit trouvé ſur la route de Conſtantinople à Verſailles; c'eût été une grande conſolation pour moi de v entendre. C'eſt un bonheur que je ne puis eſpé actuellement à mon âge.

Vous ſerez, Monſieur, au nombre fort p des hommes que je regretterai en mourant de n'avoir pu voir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CVI.

A M. DE BACQUENCOURT.

4 d'octobre.

MONSIEUR,

Si j'avais ſoupçonné que les colons de Ferney demandaſſent une injuſtice en implorant les grâces du roi, je n'aurais jamais ſollicité votre protection pour eux. Je ſais trop qu'il ne vous faut demander que des choſes juſtes; je vous ſupplie de pardonner à la compaſſion qu'ils m'inſpirent, ſi je vous

1776.

1 fenté leur requête. Ce font pour la plupart g vois, des fuiffes, des favoyards qui traient autrefois à Genève, ils y étaient fur le d'habitans. Ils fe déclarèrent pour les lois que propofait monfieur l'ambaffadeur de France, et les bourgeois rejetèrent, en 1768. Les bourprirent les armes contre eux, et en tuèrent nes-uns. Plufieurs familles furent obligées de tir de la ville. Refugiées à Ferney, je leur curai quelque fecours. Elles s'y établirent; le oi daigna les protéger et leur permettre de travailler avec les mêmes encouragemens qu'elles avaient à Genève avant les troubles. Peu à peu la colonie groffit, et elle compofait, il y a trois mois, une petite ville d'environ douze cents ames.

Vous favez, Monfieur, que fur une frontière des artiftes étrangers ne font pas aifés à retenir, et qu'ils vont en foule porter ailleurs leur induftrie, dès qu'ils craignent de n'être pas favorifés. J'ai perdu, les deux dernières femaines, près de deux cents ouvriers, et je crains de les perdre tous. C'eft dans ces triftes circonftances que j'ai eu recours à vos bontés; je ne demandais pour eux que la connation de la grâce dont ils ont joui pendant plu années. Ils offraient même de payer à l'Etat, ur leurs ouvrages, un impôt qu'ils n'ont jamais payé. Ils offraient de payer vingt fous par montre, en travaillant au même titre que Genève. Les Genevois payent au roi un écu; et fi la colonie de Fery était encouragée, il eft clair que les vingt fous Ferney produiraient à la longue une fomme plus

1776. forte que les écus de Genève, puisque les Genevois ne payent que pour une petite partie de leurs montres vendues en France, et que les colons de Ferney payeraient pour toutes les montres qu'ils fournissent aux pays étrangers.

Je me flattais donc, Monsieur, de deman non-seulement une chose juste, mais utile. Si v la jugez telle, en la considérant sous ce point vue, j'ose encore vous supplier de la favori .

Je ne vous parle point des dépenses immen que j'ai faites pour établir cette colonie, s y avoir d'autre intérêt que celui de plaire à des a faites comme la vôtre. Pour peu que vous vo l- siez favoriser d'un mot cet établissement naiss auprès de monsieur le contrôleur général, vous sauveriez de la ruine dont il est menacé. Vous fe à la fois le bien d'un petit pays soumis à votre administration, et le bien de tout l'Etat; et par ce double bienfait vous satisferiez la plus chère de vos inclinations.

Je vous supplie de me faire savoir si vous me permettez de vous adresser une autre requête conçue sur les idées que je viens de vous présenter.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE CVII.

1. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

15 d'octobre.

OUS me grondez toujours, Monſeigneur, de
ue je ne vous envoie pas toutes mes ſottiſes. Je 1776.
s déclare du fond de mon cœur que je ne les
amais voulu haſarder devant votre tribunal,
·ſeulement parce que je les crois très-indignes
'ous être préſentées, mais parce que vous les
: toujours traitées comme elles le méritent; et
lles n'ont jamais obtenu de vous que des plai-
eries dont vous avez accablé votre très-humble
iteur. Vous ſavez bien que vous aimez à humi-
votre prochain le plus que vous pouvez. Vous
: paſſé votre vie à rire ſouvent aux dépens
trui; on ne réforme point ſon caractère. Vous
vez intimidé en vous feſant adorer.

n'en a pas été de même de ma lettre à l'Aca-
ie; c'eſt en vérité une choſe très-ſérieuſe. Vous
notre doyen, vous êtes le neveu du cardinal
lichelieu, et certainement il n'aurait pas ſouf-
qu'on eût dédié à *Louis XIII* un gros ouvrage
lequel on aurait immolé la France à l'An-
:rre. Il y a plus de quatre-vingts ans que je
des inſolences ridicules; mais je n'en ai vu
ne de cette force.

'eſt à vous principalement que j'ai dû demander
:e. Vous devez prodiguer vos bons mots ſur

—— *Gilles-Shakespeare*, le dieu de l'Angleterre, et vous
1776. moquer de son jubilé beaucoup plus que de moi.

A l'égard du commentaire historique sur mes misérables Oeuvres, il a été fait par un homme sage, d'après toutes les pièces justificatives qui sont encore entre ses mains. Cela ne ressemble pas aux lettres du pape *Ganganelli*, composées par un marquis italien, natif d'un village auprès de Tours. Ce petit ouvrage doit trouver grâce devant vos yeux. Vous avez dû y voir une lettre de M. d'*Argenson* la bête, ou plutôt de monsieur d'*Argenson* le philosophe, dans laquelle la bataille de Fontenoi est très-fidellement décrite, et où l'on vous rend la justice que vous méritez, en avouant que c'est à vous qu'on doit le gain de cette bataille de Fontenoi, que le maréchal de *Saxe* croyait perdue Laissez faire, laissez dire, ces vérités parviendron un jour à la postérité, malgré toutes vos railleries malgré toutes vos légéretés, et malgré madame d *Saint Vincent.* Et quand même vous perdriez vot procès, ce qui me paraît impossible; quand mêm vous perdriez tout votre crédit à la cour, ce qu me paraît très-possible, on n'ôtera rien à vot gloire.

Je crois que madame de *Saint-Julien* est encor à Plombières, et qu'elle va incessamment à Par se partager entre vous et M. le duc de *Choiseul.*

M. de *la Vie*, qui m'est venu voir, m'a parl de ce livre intitulé *Des erreurs et de la vérité*, qu vous avez lu tout entier. Je ne le connais point mais s'il est bon, il doit contenir cinquante volu

mes in-folio pour la première partie, et une demi-page pour la feconde. 1776.

J'ai réellement bâti une ville, et même une affez jolie ville, depuis que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour à Ferney. Il y a bien là de quoi fe moquer de moi plus que jamais; car furement je demanderai l'aumône à une porte de la ville, fi jamais il y a une porte. M. de *Trudaine* avait eu la bonté de faire paver la moitié de cette cité naiffante. Je doute que votre intendant de Bordeaux donne de l'argent pour paver le refte. Je n'implore point votre protection dans mes misères, je les expofe en foupirant. Confervez-moi gaiement vos bontés au bord de mon tombeau *V.*

LETTRE CVIII.

A M. DE VAINES.

18 d'octobre.

Je vous admire, Monfieur, de continuer à aimer, à cultiver les lettres, au milieu des prodigieux détails d'affaires dont vous devez être chargé; je vous admire encore plus d'avoir fu conferver votre chambre, quand le bâtiment s'eft écroulé; c'eft que vous avez fu plaire, et c'eft affurément le premier de tous les talens. Vous n'avez pas eu befoin des *Moyens* du fieur *Moncrif.*

Je vous remercie du *Camoëns*, je ne l'avais jamais lu tout entier, et je crois encore que peu de gens le liront tout entier.

1776. J'ai été bien inspiré de DIEU, en n'envoyant point à M. de *Clugny* des requêtes de ma colonie, dont j'étais chargé; il ressemblait alors à M. T par sa goutte, et même il l'emportait beaucc sur lui; mes requêtes auraient fort mal p temps : je laisserai tomber probablement : colonie qui m'a coûté tant de peines et de dépenses; je ne dirai point, *urbem præclaram statui, mea mœnia vidi.* Ma consolation serait de vous voir dans votre maison; mais il n'y a plus moyen de transplanter un vieux arbre séché, qui n'a plus ni feuilles ni racines.

Permettez que je vous envoye une lettre p un homme qui est aussi intrépide dans la philosophie qu'il est doux dans la société; cet homme-là paraît tout fait pour vous. Que ne puis-je me trouver entre vous deux ! je crois y être en vous écrivant. *V.*

LETTRE CIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'octobre.

MON cher ange, je soupçonne que vous êtes actuellement à Fontainebleau avec le véritable marquis *Caraccioli* fort différent du prétendu marquis *Caraccioli*, natif d'auprès de Tours, auteur d'une prétendue *Vie de madame de Pompadour*, et imprimeur des prétendues lettres de ce pauvre pape *Ganganelli*.

Je ſuppoſe qu'en qualité d'ambaſſadeur de famille —
ivez été de la fête de Brunoy, et encore plus 177
lité d'homme de goût. Il faut que je vous
e des nouvelles de cette fête, ır je ne
pas en demander à *Monſieur.* Dites-moi, je
s prie, ſi on y a fait paraître le buſte de la

Cette idée de fêter le buſte de la reine, tandis
ıvait ſa perſonne, n'était venue à meſſieurs
unoy que quatre jours avant ce beau ſoupé;
ſoı : fut le 7 du mois, et celui qui envoya
:ription ne fut informé de tout cela que le 10;
il ne put avoir l'honneur de cajoler le beau
d'*Antoinette.* On récita quelques autres mau-
vers de lui, qui étaient venus auparavant à
rt. (*)

On lui mande que ces petits verſiculets, tout
plats qu'ils ſont, n'ont pas été mal reçus de la
belle et brillante *Antoinette* et de ſa cour. Il en eſt
fort aiſe, quoiqu'il ne ſoit pas courtiſan. Il s'ima-
gine qu'on pourrait aiſément obtenir la protection
de cette divine *Antoinette* en faveur d'Olimpie la
brûlée. Il s'imagine encore que, dans certaines
occaſions, certain vieux amateur de certaines véri-
tés pourrait ſe mettre ſous la ſauve-garde de cer-
taine famille, contre les méchancetés de certains
pédans en robe noire, qui ont toujours une dent
contre un certain ſolitaire.

Si donc vous êtes à Fontainebleau, mon cher

(*) L'Hôte et l'Hôteſſe, volume de Poëmes.

1776 ange, je vous prie de ruminer tout cela dans votre tête très-ſage, et de le confier à votre bon cœur. Un mot placé à propos peut faire beaucoup de bien, et vous ne haïſſez pas d'en faire.

Je ne m'en tiens pas à des inſcriptions pour des buſtes, ni à de petits quatrains ſur le bonheur, qui ont été récités à la fête de Brunoy. Je vo de grands diables de vers alexandrins dont entendrez parler dans quatre ou cinq mois, ſi me donne la vie. Je ne ſuis pas bien sûr de ce vie; c'eſt ce qui fait que je vais me dépêcher: mais en ſe dépêchant trop on ne fait rien qui vaille.

Je vous écris tout cela de mon lit, où je ſouffre comme un damné, ayant devant moi de be jardins, une belle campagne, un beau lac; à droite les montagnes de Jura, à ma gau les glaces éternelles des grandes Alpes, et dans corps le diable.

Je me recommande à mon bon ange gard qui ne m'abandonnera jamais. *V.*

Je vous prie ſur-tout de me mander comm je dois écrire à M. *Pierre Zaguri*, qui m'écrit Veniſe, et que je crois être un *ſavio grande*. Il renomme beaucoup de vous; et il m'écrit des cho qui me confondent et qui me font rougir, en quo il n'eſt pas *grande ſavio*; mais il paraît fort aimable. J'attends, pour lui répondre, que vous ayez eu la bonté de m'inſtruire.

LETTRE CX.

ADAME DE SAINT-JULIEN.

30 d'octobre.

s crois à préfent, Madame, à Paris en fanté. Vous allez reprendre votre train de trice de Ferney, comme nous reprenons nos es et notre misère Les changemens arrivés le miniſtère ne nous ont pas été favorables. out s'eſt déclaré contre notre pauvre petit pays. s fermiers généraux ne nous font point de grâce; taxe impitoyablement pour les payer. On ure notre ſang ſelon l'uſage. Nos colons dé-t, nos belles maiſons ne feront plus habi-s. J'y avais mis toute ma fortune; c'eſt une ruine re; je me vois ſans reſſource et ſans eſpérance. lit qu'il faudrait que je vinſſe à Paris pour mon-r ma misère aux miniſtres, et faire entendre voix caſſée; mais je n'en ai pas la force, acca-de quatre-vingt-deux ans et de quatre-vingt-maladies. Et d'ailleurs vous ſavez comme on que, à la cour et à la ville, des vieux pro-iaux qui viennent demander juſtice ou miſé-orde.

L'intendant de qui l'autorité a augmenté dans changemens du miniſtère, nous abandonne à tre malheur. On eſt obligé de ſoutenir des meſu-évidemment mal priſes. L'ancien uſage eſt de

1776. tout écraser, et c'est cet usage que l'on suit. J'avais espéré qu'on n'abandonnerait pas entièrement fabriques d'horlogerie que j'avais établies dans vot petit royaume de Ferney. J'avais même obtenu monseigneur le prince de *Condé* qu'il appuyer de sa protection une requête q sommes prêts à présenter. Cette requête devi être portée au conseil du roi; mais il fa n fût motivée par un mémoire détaillé, et p ment soutenu par M. de *Fourqueux* et *Trudaine* : nous aurions le malheur de la voir battue par M. de *Boullogne*, qui préférera touj le droit fiscal du marc d'or à une manufactur blie au bout du royaume.

C'est un nouveau danger pour n l vation de M. *Necker*. Les intérêts de col Ferney passent pour être opposés aux Genève que M. *Necker* est obligé de soute sa naissance et par sa place de résident.

Si vous aviez le temps, Madame, de nous favoriser encore de vos bontés au milieu de vos occupations, de vos plaisirs, de vos procès, comment pourrais-je faire? à qui m'adresserais-je pour vous faire parvenir la requête et le mémoire dont je vous parle? J'aime bien mieux vous envoyer des papiers d'une autre espèce, dont vous avez déjà vu un premier acte. Vous en fûtes assez contente; vous ne le serez pas du reste : je ne le suis pas non plus, et c'est ce qui fait que je ne vous l'envoie pas. J'ai bien peur que le sujet ne soit pas aussi favorable que nous l'avions pensé, et que

ı main d'œuvre ne soit plus défectueuse encore 1776.
ıue le fond de la chose. En vérité, cela est tout
ſſi difficile à faire qu'une ville à bâtir dans le
ıays de Gex. Je ne suis pas comme *Amphion* qui
s construisait au son du violon. Mon violon et
na truelle sont cassés. Je succombe d'ailleurs sous
nes maux, sous mes ennemis, sous les factieux
mis de *Shakespeare*, sous les dévots, sous tous les
ıarbares, et sous les architectes des maisons qu'il
aut payer.

Vous êtes ma consolation, Madame; je me
à vos pieds.

Le vieux malade V.

P. S. Je dois pourtant vous dire que j'ai tou-
o une violente passion pour la reine, et comme
amans font quelquefois des vers pour leur maî-
e, j'en ai fait pour sa Majesté, qui ont été
écités dans la fête de Brunoy. Il est vrai que je ne
en souviens plus; mais en voici d'autres dont
ın n'a pu faire usage, parce qu'ils sont venus trop
ard. On avait imaginé de faire paraître le buste
le la reine, porté par des filles qui représentaient
es Grâces, et entouré de petits garçons qui figu-
raient les Amours, et la compagnie tant répétée
les Jeux et des Ris. J'avais proposé qu'on mît
ıu-dessous du buste:

Amours, Grâces, Plaisirs, nos fêtes vous admettent:
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer,
Les vertus vous le permettent.

Ce dernier vers me paraiſſait tout-à-fait dans
1776. caractère de la reine. Que le bon Dieu la pren
ſous ſa ſainte et digne garde ! et vous
Madame.

LETTRE CXI.

A M. GUDIN DE LA BRENELLERIE

A Ferney, 1 de novembre.

QUATRE-VINGT DEUX ans, Monſieur, envir quatre-vingt-deux maladies, quatre-vingt- x plûs de maiſons bâties dans un cloaque, v d'une ville où je crois que vous êtes né, pl quatre-vingt-deux injures à moi dites par de bo chrétiens, dans des écrits auxquels on eſt tenté répondre, et auxquels il ne faut pas répondre, p de quatre-vingt-deux petites affaires domeſtiqu tout cela, Monſieur, a retardé la réponſe q vous dois depuis environ quinze jours :

Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,
Ut liber animus ſentiat vim carminis.

J'ai lu avec bien de l'attention votre Coriol c'eſt un ouvrage bien penſé et bien écrit, d bout à l'autre. Il mérite l'eſtime de tous les ho nêtes gens qui ſentent toutes les difficultés et mérite de les avoir vaincues. Je ne crois pas q ſoit poſſible de tirer une tragédie entière d'un ſu qui n'a qu'une ſcène, et d'y mieux réuſſir. L gens de l'art ſur-tout démêlent cet extrême méri

qua

ıd ils font justes. Bérénice, dans laquelle il ——
avait qu'un mot à dire, *invitus invitam*, était 177
plus aisée à traiter, parce que l'amour est
source inépuisable, et parce que le spectacle
ɔujours rempli de quinze cents personnes qui
nt, ou qui ont aimé; et que parmi ces quinze
spectateurs, il n'y a pas un ancien romain.
ous avez, dans votre Coriolan, comme dans
: *Royaume en interdit*, bien des traits qui décè-
une philosophie profonde et hardie. Je me
que je trouverai cette philosophie dans votre
: *sur les progrès des arts*. Je me doute bien
vous n'avez pas un privilége en chancellerie;
s en félicite, vous et vos lecteurs. Je n'aime
les maîtrises et les jurandes que M. *Turgot* :
cr pas qu'on doive faire viser son esprit
n censeur royal, et que les pensées aient besoin
re jaune.
: doutez pas, Monsieur, des sentimens, etc.

Le vieux malade de Ferney. V.

LETTRE CXII.

. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, le 3 de novembre.

ON cher ange, il est vrai que, dans ma
›-vingt-troisième année, j'avais la folie d'en-
tre un ouvrage au-dessus de mes forces;
c'était uniquement pour vous plaire. Il faut

—— l'abandonner et attendre que je rajeunisse. L
1776. étrange destinée, qui m'a conduit de Pa
frontières de la Suisse, et qui m'a forcé de cha
un petit cloaque affreux en une jolie ville c
quart de lieue de long, me persécute aujourd'hui,
et ne me rajeunit point; elle m'écrase avec
pierres des maisons que j'ai élevées. Mon
facilité m'a ruiné; l'ingratitude m'a suscité des
infiniment désagréables; le chang le
en France a privé ma colonie de tous a
ges que j'avais obtenus pour elle. Tout le b
j'avais fait à ma nouvelle patrie est devenu
mité. J'avais mis jusqu'à la dernière go
sang à cet établissement très-utile, sans y a
d'autre intérêt que celui de bien faire.
est perdu, et je n'ai plus qu'à mourir étique
une de mes situations.

Une autre tout aussi consolante est
de jansénistes, qui aboie après moi uis il
temps, qui relaie les jésuites *No* et *Pau*
qui me relance dans ma tanière, et qui reve
certains *messieurs*. Ces chiens me déchirent à
derniers momens, et je meurs dévoré par do-
gues de *Jansénius*, après avoir été mordu r
renards de *Loyola*.

Vous m'avouerez, mon cher ange compatissant, qu'il est difficile d'achever un ouvrage de poésie dans de pareilles circonstances.

Je vous prie donc de m'excuser auprès de M. de *Thibouville*, ainsi que de vous-même. Je vous demande pardon à tous deux d'être si vieux, si mal-

, si malade et si sot; peut-être que tout changera. Je me mets à l'ombre de vos ailes, 1771 vous embrasse bien tendrement de mes faibles

V.

LETTRE CXIII.

A M. DE VAINES.

6 de novembre.

plus fâché que vous, Monsieur. Comment aineureux écrivains mercenaires de nouvelles calomnier votre abdication généreuse? Je que vous demeurassiez, quand ce ne serait les faire taire. La retraite n'est bonne que malades inutiles comme moi. Si j'étais à j'y mourrais bien vîte de la vie qu'on y mène; vous qui avez de la santé, et qui êtes dans la e de l'âge, vous pourriez rester, ce me semble, r être utile à vous et aux autres. On dit que vous aillez avec une facilité étonnante; que vous met- le plus grand ordre et la netteté la plus lumineuse s tout ce que vous faites; que vous n'avez jamais occupé en vous occupant toujours; que vous aussi aimable dans la société qu'essentiel en s; je conclus que c'est à vous de rester dans is et dans votre place.

'ai écrit à M. le marquis de *Condorcet*, avant de evoir votre lettre dont je suis très-touché. Je lui nandé la permission d'aimer toujours une belle

LETTRE CXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIR

11 de novembre.

1776. MON cher ami, votre vieux malade vit enc et il en eſt bien étonné. Il vous aimera tendre jusqu'à ſon dernier jour.

Je fais mon compliment au curé de Jarnac ſu goupillon (*). Cela eſt plus fort que l'aventu révérend père *Girard*, et ne fera pas tant Ce n'eſt pas aſſez d'être exceſſivement f , hi et fanatique pour ſe faire une grande réputati faut encore venir à propos. Il faut être janſéniſ jéſuite. Ils ſont paſſés de mode. Les *Gilles* d'au d'hui ne peuvent plus attirer de monde à la

Jouiſſez, mon reſpectable ami, d'une vie quille et honorée dans votre heureuſe re Ferney, que vous avez vu un vilain hameau devenu une ville d'un quart-de-lieue de long. Je comment cela s'eſt fait; je ſais ſeulement qu m'a ruiné; mais il eſt plaiſant qu'un homme chétif que moi ſe ſoit donné le plaiſir de bâti ville.

Je vous embraſſe de mes faibles bras le drement du monde. *V.*

(*) Ce curé enſeignait aſſez drôlement le caté aux petites filles de ſa paroiſſe.

de la cour ſont un peu retombés ſur nous ; il a un
peu grêlé ſur notre perſil. Nous aurions été trop 1776.
heureux, ſi nous avions été toujours ignorés. Notre déſaſtre ne m'a pas empêché de m'intéreſſer à la fête que *Monſieur* a donnée à monſieur ſon frère et à ſa belle-ſœur, et même d'y avoir un peu de part.

On dit que toutes les pièces nouvelles à Fontainebleau ont fait la culbute, excepté celle du jeune *Champfort.* Cela ne m'étonne point ; ce jeune homme a du talent, de la ſenſibilité, de la grâce, et fait des vers très-heureux. Il mérite de l'être, et on dit qu'il ne l'eſt pas ; mais qui l'eſt, au bout du compte ? on dit que c'eſt M. *Necker* ; il a l'air en effet d'avoir attrapé le gros lot à la loterie de ce monde.

Je vous ſouhaite bien ſincèrement quelqu'un des lots qui viennent immédiatement après. Votre dignité ſuiſſe ne me paraît pas ſuffiſante pour vous. Voilà encore un gros lot pour M. de *Montbarey* ; il eſt, dit-on, ſecrétaire d'Etat de la guerre ; je ne l'aſſure pas, car on me l'a dit. Si cela eſt, tout eſt double à Verſailles, et il y a même bien des cœurs qui le ſont. Le vôtre n'eſt pas de cette eſpèce ; le mien eſt à vous pour ma vie, et ce n'eſt pas pour long-temps. *V.*

Madame *Denis* eſt bien ſenſible aux marques d'amitié que vous lui donnez.

LETTRE CXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de novembre.

1776. MON cher ami, votre vieux malade vit encore, et il en eſt bien étonné. Il vous aimera tendrement juſqu'à ſon dernier jour.

Je fais mon compliment au curé de Jarnac ſur ſon goupillon (*). Cela eſt plus fort que l'aventure du révérend père *Girard*, et ne ſera pas tant de bruit. Ce n'eſt pas aſſez d'être exceſſivement fou, libertin et fanatique pour ſe faire une grande réputation; il faut encore venir à propos. Il faut être janſéniſte ou jéſuite. Ils ſont paſſés de mode. Les *Gilles* d'aujourd'hui ne peuvent plus attirer de monde à la foire.

Jouiſſez, mon reſpectable ami, d'une vie tranquille et honorée dans votre heureuſe retraite. Ferney, que vous avez vu un vilain hameau, eſt devenu une ville d'un quart-de-lieue de long. Je ne ſais comment cela s'eſt fait; je ſais ſeulement que cela m'a ruiné; mais il eſt plaiſant qu'un homme auſſi chétif que moi ſe ſoit donné le plaiſir de bâtir une ville.

Je vous embraſſe de mes faibles bras le plus tendrement du monde. *V.*

(*) Ce curé enſeignait aſſez drôlement le catéchiſme aux petites filles de ſa paroiſſe.

—— fenfibilité ; elle ne finira qu'avec mes jours. *Pofthume*,
1776. *Pofthume*, *labuntur anni*. J'aime à citer *Horace* à un homme de fa famille.

Mille tendres refpects. *V*.

LETTRE CXVII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

15 de novembre.

Nos malheurs, Madame, commencèrent lorfque vous nous quittâtes, et ils ont redoublé bien c lement. Nos colons perfécutés et prefque dét ont prefenté une requête au roi, et l'ont envo à monfeigneur le prince de *Condé*. Cette requ n'eft autre chofe que le cri des gens qu'on écot

Le prince a promis de faire donner cette re à monfieur le contrôleur général, par de *la Touraille*, gentilhomme de fa chambre ; mais fi notre commandant voulait bien lui-même dire un mot à monfieur le contrôleur général, ce ferait, je crois, le moyen de nous fauver. Je me borne à demander qu'on ne nous demande rien, d'ici à fix mois. Monfieur le contrôleur général peut bien ment engager M. de *Boullogne* à ne nous point p fuivre. Ce petit délai obtenu nous ferait peut-être éviter notre ruine entière. J'ai donné jufqu'à la dernière goutte de mon fang pour conftruire c ville qui a été honorée un moment d'un hôtel Saint-Julien. Je vois que tout va être détruit, et que

je

je n'aurai pas de quoi me faire enterrer dans un coin
d'une des rues de la ville que j'ai bâtie. 1776.

L'intendant de la province semble ne nous pas favoriser. Nous voudrions avoir son subdélégué pour protecteur auprès de lui, et nous n'osons nous en flatter. La moitié des ouvriers étrangers nous quitte, l'autre moitié tremble et est prête à fuir. On m'accable de procès de tous les côtés : voilà mon état; mais, si vous me conservez vos bontés, je mourrai moins désespéré.

Quelle différence, bon Dieu ! entre la situation où nous étions sous M. le duc de *Choiseuil*, et le désastre que nous éprouvons aujourd'hui ! Son extrême générosité et ses grandes vues s'étendirent sur nous, et nous l'avons attesté à la postérité, dans l'inscription d'un obélisque que nous élevions à Ferney, et qui lui est dédié. Il me suffit qu'il soit instruit de notre reconnaissance. Je n'ai jamais osé lui écrire, parce qu'il m'avait expressément défendu, par M. de *La Ponce*, de lui écrire dans sa retraite. Le comble de mes chagrins est de mourir sans savoir s'il daigne encore se ressouvenir de moi. Ayez la bonté de lui parler du moins de mon obélisque, je vous en conjure. Je suis, comme j'ai toujours été, entre le lac de Genève et le mont Jura, ayant en perspective les neiges éternelles des grandes Alpes, ignorant tout ce qui se fait chez vous, à mon ordinaire. Je ne sais pas plus de nouvelles de la cour sous ce règne que sous l'autre; mais, soit que M. le duc de *Choiseul* tienne sa cour à Chanteloup, soit qu'il la tienne à

1776. Paris, je vous demande en grâce de me mettre à ſes pieds.

Je ne ſuis pas plus inſtruit du procès de M. *Richelieu* que de celui de *Beaumarchais*. Je ſais ſe ment, madame, que je vous ſuis très-tend très-reſpectueuſement dévoué jusqu'au dern moment de ma vie, et que je vous donne la p rence ſur cette madame d'*Hacqueville* qu'on toujours pour la grand'tante de la reine, et p veuve du fils de *Pierre le grand*. Si vous m'i n un petit mot, je ſerai conſolé; ſi vous m'oubliez, je ne me conſolerai jamais; mais je ne vous dirai rien. *V*.

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

28 de novembre.

VOTRE lettre du 18 novembre, mon cl M quis, me donne bien des conſolations et b encouragemens. Il ne s'agit plus que de rattraper mon repos et ma tête, pour faire ce que vous voulez. Les affaires, les procès, les intérêts de notre petite province ſont venus augmenter le trouble où était ma pauvre petite cervelle de quatre-vingt-trois ans. Si ces orages s'appaiſent, je ſuis à vous; s'ils me noient, bonſoir, Meſſieurs.

Voilà donc mademoiſelle *Sainval* une actrice ſublime, ſupérieure à mademoiſelle *Duménil*. Le ri

lui préparait, dans la pièce dont vous me —— ne me paraiſſait guère dans un genre digne 1776. Il ne viſait pas à l'héroïque et aux grands mens du théâtre; et il y avait, ce me ſem- ıe cataſtrophe fort haſardée. Je crois que de la peine à bien traiter ce ſujet, ſi je n'a- ıe trente ans. Jugez donc ce qui m'arrivera âge.

eul mérite de cet ouvrage ſerait d'être entiè- neuf, et peut-être de n'être pas mal écrit; ıe nouveauté froide n'eſt pas ce qu'il vous ous voudriez de grands intérêts, des paſſions es, et tout le grand attirail de *Melpomène*. , cherchez ailleurs; je ne crois pas qu'il me ıcune de ces étoffes-là dans mon magaſin. que je vous dis là doit être pour Monſieur *ıtal* comme pour vous. Je ne puis lui écrire l'hui; une demi-douzaine d'affaires très-dé- ıles me tiraillent de tous côtés. Voilà ce :ſt d'avoir eu l'inſolence de bâtir une petite ans un endroit qui n'était fait que pour des illes.

naîtriez-vous, par haſard, M. de *Boullogne* lant des finances, ou connaîtriez - vous ſa ſe, ou ſauriez-vous comment on s'y prend btenir quelque choſe de lui? Je vous ſerais ıligé de lui dire, ou de lui faire dire, qu'il ne ıs écraſer une colonie d'étrangers, devenue ile au royaume.

ıs devriez bien me mander pourquoi madame *ignac*, accompagnée de madame *Thiéry*, eſt

1776. partie précipitamment de Fontainebleau. Vous me direz que je ſuis bien curieux; mais j'aime bien mieux encore des nouvelles du tripot. Je n'en peux plus, et je ſuis pourtant à vos ordres. *V.*

LETTRE CXIX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

4 de décembre.

J'AI toujours dit, monſieur, qu'il y a de vrais français parmi les Velches. Ce ſont ces français-là qui ont mis leur bonheur à lire *la félicité publique.* Cet ouvrage deviendra le catéchiſme de toute la jeuneſſe de France, qui voudra s'inſtruire à bien penſer et à bien parler. Ce que cet ouvrage ſur-tout a d'utile, c'eſt qu'on y apprend à connaître le gouvernement et le vrai génie des peuples de l'antiquité, qui valent la peine d'être connus. *Rollin* ne peut ſervir qu'à former un petit janſéniſte enthouſiaſte, ignorant et phraſier : le livre de *la félicité publique* peut former un homme d'Etat.

Je ne ſavais pas, Monſieur, qu'on imprimât un ſupplément à la grande *Encyclopédie*, et je vois, avec douleur, que ce ſupplément eſt ſoumis à la réviſion de quelques cuiſtres de la littérature, qui ne feraient pas reçus dans les antichambres de la bonne compagnie de Paris (*). Faut-il qu'il y ait

(*) M. de *Chatellux* avait fait, pour le ſupplément de l'*Encyclopédie*, l'article *Bonheur public*; il fut rayé à la

oujours en France un mélange si bizarre de ce- 1776.
ju'il y a de meilleur au monde, et de plus mé-
prisable?

Ce qu'on appelle le jansénisme serait une inondation de barbares, si on le laissait faire. C'est une action d'énergumènes atroces, encouragée par le prétexte toujours subsistant de soutenir les droits de la nation contre les anciennes usurpations de Rome, et qui, dans le fond, voudrait faire brûler le sens commun en place de Grève.

Les presbytériens d'Angleterre et les anabaptistes de Munster, n'ont jamais été si dangereux que maraudes-là. Ils sont, et ils seront toujours soutenus par quelques pédans en robe, qui ne peuvent avoir un reste de crédit qu'en armant continuellement le fanatisme contre la raison.

Rien ne peut mieux soutenir cette pauvre raison qu'un homme de votre nom et de votre génie. Les jansénistes ont trouvé, dans le siècle passé, des hommes de considération qui les ont protégés, uniquement pour avoir le plaisir d'être chefs de parti: le temps d'une ambition plus noble est venu. Vous êtes appellé à un beau ministère, celui de rendre sages et heureux les gens qui seront dignes d'être l'un et l'autre.

Continuez, combattez à la tête d'une troupe invincible que le fanatisme peut faire taire quelquefois, mais qu'il ne peut empêcher de penser.

censure par l'abbé *Foucher*, qui dit que cet article *était rempli de la philosophie moderne, et que le mot de* DIEU *ne s'y trouvait pas une fois.*

1776. Comptez-moi, je vous en prie, Monſieur, ni les penſeurs qui vous ſont attachés avec le d'eſtime, de reſpect et d'amitié.

LETTRE CXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de décembre.

MON cher ange, depuis votre lettre conſolante, datée du 19 de novembre, je n'ai pu me mettre à l'ombre de vos ailes. J'ai été, et je encore lutiné par les embarras que me donne pauvre province, par la ruine dont ma col me menace, par l'oubli total de madame de S Julien qui renonce à ſes amis en hiver, et ne s'en ſouvient qu'en été.

Je conviens avec vous que le janſéniſ paſſé de mode, et que perſonne ne ſe sou les cinq propoſitions ſont dans le livre d'un ennuyeux flamand; mais il y a des gens qui ont été autrefois janſéniſtes, qui ont aujourd'hui une petite place à Verſailles, et qui font imprimer des trois volumes contre les infidelles. Ils ſe déguiſent en juifs, pour nuire aux meilleurs chrétiens du monde. Leur cabale eſt dangereuſe, et peut faire beaucoup de mal. Vous ſavez que trois ou quatre vieux janſéniſtes du parlement ont perſécuté, au commencement de cette année, une eſpèce de petit philoſophe, nommé *Delisle*. Les chiens en-

ragés ne mordent pas toujours, mais ils peuvent mordre. Je n'ai été que trop mordu dans mon temps, et ces morſures-là laiſſent toujours de profondes cicatrices.

1776

Au lieu de m'aller baigner dans la mer, j'ai donc pris le parti de m'amuſer à quelque choſe qu'on ne fait guère à quatre-vingt-trois ans. Mais quand je vous montrerai ces facéties, vous me direz que je ſuis véritablement un enragé qui ai voulu manger ſans avoir des dents, et danſer ſans avoir de jambes.

M. de *Thibouville* m'a mandé que mademoiſelle *Sainval* n'avait point du tout réuſſi dans la *Cléopâtre* de Rodogune. Notre nation ſerait-elle devenue à la fin raiſonnable? auroit-on ſenti enfin, au bout de cent ans, que ce rôle de *Cléopâtre* n'eſt point du tout dans la nature; que tout ce qu'elle dit, et tout ce qu'elle fait eſt contre le bon ſens; que c'eſt elle qui eſt une enragée, qui fait continuellement des confidences inutiles de tous ſes crimes faits et à faire à une demoiſelle ſuivante qu'elle appelle gaupe et butorde? Pour moi, je n'ai jamais vu quatre plus mauvais actes, et la moitié du cinquième, préparer plus déteſtablement une dernière ſcène admirable.

Après vous avoir prononcé ces blaſphêmes, je dois jeter dans le feu ce que j'avais commencé. Je dois ſentir qu'il eſt auſſi difficile de faire une bonne tragédie que de raccommoder nos finances. Je ne dois plus m'occuper que de vous aimer et de ne rien faire.

Mais que je voudrais être auprès de vous, mon
1776. cher ange ! *V.*

LETTRE CXXI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 5 de décembre.

Je reçois, Madame, votre lettre datée du 22. Si elle parvient à la postérité, les commentat[eurs] disputeront sur le mois et sur l'année; mais [ma] petite colonie et moi, nous attestons qu'au 22 de novembre 1776, vous nous avez comblés de bontés et de très-bons raisonnemens.

Puisque vous daignez voir la requête assez inutile de nos colons, la voici. Elle a été donnée à M. de *Boullogne*, par MM. de *Fourqueux* et *Trudaine*. Elle peut avoir été recommandée à monsieur le contrôleur général, par M. le prince de *Condé*. Elle peut avoir été oubliée de tout le monde, sur-tout dans le temps où l'on était occupé de l'établissement d'un nouveau ministère. Ce qui peut nous arriver actuellement de plus favorable, c'est qu'on nous oublie.

Malheureusement, messieurs les fermiers généraux ne songent que trop à nous. Ils sont très-attentifs à leurs trente mille francs; ce n'est que cinq cents francs par an pour chacun de ces messieurs; mais ils ne négligent rien. La province est sur le point d'être écrasée par un impôt très-lourd et très-inégal dont on la charge. Non-seulement on a tra-

à la répartition de cet impôt, mais à assurer 1776.
›noraires à celui qui est principalement chargé
nger notre ruine, et qui a seul tous les dis-
dans sa main. Il n'y avait qu'un moyen de
sauver, c'était d'obtenir du sel de Berne, et
›runter de l'argent de quelque homme de bonne
té; au moyen de cet argent emprunté, et du
ice de ce sel de Berne, nous allions payer
eurs des fermes générales sans aucuns frais,
province était libre. J'avais le bonheur de
r ces dix mille écus, tout ruiné que je suis, et
; d'accord avec nos états. Qu'a-t-on fait pen-
ce temps-là? on a suscité un homme inconnu,
né *Rose*, ci-devant déserteur de la légion de
!, aujourd'hui garde-magasin pour les intérêts
oi, dans les atteliers de *Racle*. Cet homme,
oyé secrétement, est allé à Berne solliciter,
n propre et privé nom, la concession de six
quintaux de sel. Il n'avait pas un sou pour
ayer, mais il était bien cautionné.
essieurs des états se voyant ainsi supplantés par
omme sans aveu, se sont plaints au subdélégué
st, comme vous savez, syndic, maire, tré-
r et fermier des terres du roi à Versoy, etc. etc.
ieurs, leur a-t-il dit, M. *Rose* est un galant
me; il lui est permis d'acheter de sel où il
ra, mais cela n'est pas permis à vous autres.
s ne pouvez faire un traité avec une puissance
re sans la permission du roi. Quoi! Mon-
, ce qui est permis à un déserteur ne le serait
à une province? — Non, Messieurs; croyez-

moi, écrivez au miniftre des finances et au minif-
1776. tre des affaires étrangères. Les pauvres rats croi
Rominagrobis ; ils écrivent aux miniftres. Les m
tres tout étonnés confultent les fermiers générau
Ceux-ci répondent qu'on ne peut demander
de Berne que pour le verfer dans les provinces
France limitrophes, et qu'il faut prévenir ce cri
de haute trahifon. En conféquence, le miniftèr
mande à l'ambaffadeur du roi en fuiffe, d'empêche
que meffieurs de Berne ne donnent un litron de
à la province de Gex. Ainfi les états ont été pri-
vés du fecours fur lequel ils comptaient; ils fe f
eux mêmes coupé la gorge et la bourfe en cro
Rominagrobis, et en demandant au miniftère d
France une permiffion qu'ils auraient pu pren-
dre, en vertu de l'édit du roi, fans confulter per-
fonne. *Rominagrobis* actuellement fe moque d'eux
établit fon impôt, établit fes honoraires, met à
part une fomme confidérable pour le receveur géné-
ral de Berne, Bugey, Valromey et Gex, auque
il faudra porter humblement notre contribution,
dont il comptera comme il voudra avec meffieurs
de la ferme.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en fommes.

Nous fommes perdus, et il ne faut pas n
plaindre. Si nous crions, on nous enverra foix
bureaux de commis, au lieu de trente-que n
avions, et on nos mettra un bâillon à la bouche.
Quelques-uns de nous étrangers qui ont ach
maifons à Ferney, vont les abandonner, et

s menacés d'une deſtruction totale, nous et
obélifque, et la belle inſcription latine que
us voulions y graver pour l'amuſement des ſa-
qui vont à Gex.

Si vous voulez, Madame, je vous conterai en-
re que, lorſque j'étais pétrifié de ces déſaſtres,
reçu une lettre de M. le duc de *Wirtemberg* qui
doit cent mille francs, et qui me mande qu'il
peut me payer un ſou qu'au commencement de
nnée 1778. Il y a, dans ce procédé, je ne ſais
i de digne de la grandeur d'un roi de France;
ce qu'il y a de bon, c'eſt que ſurement je ſerai
mort de vieilleſſe et de misère, et ceux qui ont
bâti mes maiſons ſeront morts de faim avant l'an
de grâce 1778. M. *Racle* ſe tire d'affaire par ſon
génie, indépendamment des rois et des princes; il
fait des chefs-d'œuvre en grands ouvrages de faïen-
ce, et il les vend à des gens qui payent.

Il y a bien loin de tout cela, Madame, à la petite drôlerie dont vous avez vu l'eſquiſſe. Je n'oſe vous en parler. Il faut avoir vingt-cinq ans pour faire de ces plaiſanteries-là, et j'en ai quatre-vingt-trois. J'en ſuis plus fâché que de toutes les traverſes que j'eſſuie. Je me réfugie ſous les ailes de mon brillant papillon, et ſous l'égide de ma philoſophe, avec le plus tendre reſpect. *V.*

LETTRE CXXII.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

6 de décembre.

1776. Je ſuis toujours fâché, Monſieur, quand je vois que, dans le *Journal* de politique et de littérature, la politique tient tant de place, et la littérature ſi peu. Je vous avoue que j'aime beaucoup mieux de bons vers et une pièce d'éloquence, que toutes les nouvelles du Nord et du Midi, qui ſont détruites le lendemain par d'autres nouvelles.

Il eſt vrai que cette partie, qu'on nomme politique, eſt écrite par un homme ſupérieur; mais permettez-moi de préférer les belles lettres, qui bercent ma vieilleſſe, aux intérêts des princes auxquels je n'entends rien.

Les diſſertations de M. de *La Harpe* n'ont, à mon gré, qu'un ſeul défaut, c'eſt d'être trop courtes. Je trouve chez lui une choſe bien rare; c'eſt qu'il a toujours raiſon, c'eſt qu'il a un goût sûr. Et pourquoi ſe connaît-il ſi bien en vers? c'eſt qu'il en fait d'excellens.

Les gens inſtruits, et diſant leur avis, pleuvent de tous côtés; mais où trouver des hommes de génie qui veuillent bien ſe conſacrer au triſte et dangereux métier d'apprécier le génie des autres? L'abbé *Desfontaines* n'était pas ſans eſprit et ſans érudition; mais il avait malheureuſement traduit les pſaumes en vers français. La deſtinée de cet ouvrage, entièrement ignoré, altéra ſon humeur

et son goût qui devinrent aussi dépravés que ses
moeurs. L'auteur de Mélanie n'est pas dans ce cas. 1776.
Si *Racine* a laissé quelques héritiers de son style,
il m'a paru qu'il avait partagé sa succession entre
M. de *la Harpe* et M. de *Champfort*.

Je n'ai point vu le *Moustapha* de ce dernier, et je suis fâché qu'on l'appelle *Moustapha*; mais je me souviens d'une *jeune indienne*, qui était une bien jolie petite créature, et qui me parut toute racinienne : car, voyez-vous, sans *Racine* point de salut. Il fut le premier, et long-temps le seul, qui alla au cœur par l'oreille. *Componit furtim subsequiturque decor.*

A propos, il faut que vous jugiez, entre le duc de *la Rochefoucauld* et *Confucius*, qui des deux a le mieux défini la gravité. Le seigneur français a dit : *La gravité est un mystère de corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit*; le seigneur chinois a dit : *La gravité n'est que l'écorce de la sagesse, mais elle la conserve.*

Je ne veux et je n'ose avoir un avis que quand vous m'aurez dit le vôtre.

LETTRE CXXIII.

A M. DE TRUDAINE.

A Ferney, le 10 de décembre.

MONSIEUR,

Il faut que cette fois-ci je vous amuse ou vous ennuie par le récit des tribulations de votre petite

—— province de Gex. Cette hiſtoriette ſera pour M
1776. *Fourqueux* comme pour vous, après quoi je vous ſupplierai de jeter au feu ma relation.

Dès le commencement de cette année, noſſei-gneurs des états de Gex ſongèrent à faire un fo qui pût fournir trente mille francs à noſſeig des fermes générales, et tremblèrent. Le pa de Dijon, dont un membre principal, or du pays de Gex, y avait acheté beaucoup de ruraux, avait en conſéquence déterminé le ment à faire au roi des remontrances; et, d ces remontrances, on avait ſuppoſé que l'ind du pays de Gex était d'un rapport infiniment grand que les fonds des terres. Sur ce faux expoſé, le roi avait donné une déclaration par laquelle l duſtrie payerait le tiers de ce que payeraient les terres, pour compléter la ſomme de trente francs due à la ferme générale, et pour acq d'autres dettes de la province.

Il fallait donc trouver pour dix mille fra duſtrie dans un pays où il n'y en eut jam dix écus, avant que j'euſſe la témérité d'y des artiſtes, et d'y bâtir des maiſons.

Une partie de mes artiſtes effrayés du bruit courait qu'on allait les taxer, commença par s'en-fuir. On ne trouva, parmi ceux qui reſtèrent à Ferney, qu'environ cinq cents livres, et reſte de la province preſque rien.

Nos pauvres états étaient extrêmement em-raſſés, et tous nos colons mouraient de peur. étaient tout accoutumés à jouir du plaiſir de

anchise. Il y avait des cabarets à l'enseigne de *La*
anchise; les femmes commençaient à porter des 1776.
bans *à la franchise.*

Pour rendre notre franchise parfaite, un déser-
r de la légion de *Condé*, nommé *Rose*, aujour-
i votre garde-magasin à Versoy, s'associa, il
deux mois, avec un *Brémond*, commis de M.
y, maire, subdélégué, syndic, trésorier, ayant
poste de Versoy. Ces deux associés transigèrent
rec la *chambre des sels* à Berne, et en achetèrent
x mille quintaux de sel à bon marché, pour le
endre un peu plus cher à Gex, afin que le pays
en manquât pas.

Les pauvres gens du pays de Gex, et sur-tout
uelques syndics, furent effrayés de ce monopole,
ils poussèrent l'indiscrétion de leurs plaintes
u'à se figurer que M. *Fabry* donnait, dans cette
re, une protection trop marquée à son commis.

Les états alors me firent l'honneur de s'adresser à
i. Ils me chargèrent d'obtenir pour eux, des
s de Berne, la même faveur que le commis et
déserteur avaient obtenue; et, de plus, de leur
ter dix mille écus pour payer les fermiers géné-
ux.

Ils consultèrent habilement M. *Fabry*, qui leur
onseilla plus habilement de demander la permis-
on au ministère. Le fruit de tant d'habileté a été
le ministère a prié messieurs du conseil de Berne
ne donner de sel ni à *Rose* ni à nos syndics, et
ue je ne leur ai point prêté d'argent, par une raison
éremptoire, c'est que je n'en ai plus, et que tout est

en pierres de taille, en mortier et en foliveaux. No
1776. pauvres fyndics font tous confondus. Les fermie
généraux crient que notre petite province de Gex
voulu fe faire contrebandière, et acheter du fel fuil
pour le revendre en France. Les fyndics difent
c'eft la faute du déferteur *Rofe* et de fon conte
Tous ont un pied de nez. Nos états de la vafte pro
vince de Gex gouverneront mieux une autre f
leurs grandes affaires politiques.

J'ai cru, Monfieur, vous devoir cette relatio
fidelle de nos fottifes. J'ofe me flatter que vous
donnerez à la fimplicité de nos fyndics, et à l
bavarderie d'un vieillard qui radote. Que ne fuis-
auprès de vous ! que ne puis-je vous faire ma cou
et vous parler de *Shakefpeare* qui radote encore pl
que moi !

Agréez, Monfieur, le refpect, la reconnaif
et l'attachement du vieux malade *Voltaire*.

LETTRE CXXIV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, le 13 de décembre.

UN très-vieux hibou, près de mourir dans un
mafure, entre le mont Jura et les grandes Alpes, ef
extrêmement fenfible aux bontés que lui témoign
un aigle autrichien. L'efprit qui règne dans la lett
de Bruxelles, du 25 de novembre, ranimerait
pauvre hibou, fi quelque chofe pouvait le ranime

Il se souviendra, jusque dans ses derniers momens, 1776.
avoir voyagé autrefois, malgré ses ailes pesantes, vers les domaines de cet aigle charmant qui ne sesait lors que de naître, et qui depuis l'a honoré, de temps en temps, d'un souvenir qui lui est bien précieux. Ce bel aigle a vu, en dernier lieu, la nouvelle ménagerie de Fontainebleau, et les nouveaux oiseaux brillans qui décorent cette belle volière. Il juge parfaitement de leurs différens ramages. C'est à lui d'établir, par son exemple, une jolie volière à Bruxelles. Il ne faut souvent qu'un seul homme pour faire régner le bon goût dans le pays qu'il habite; l'émulation gagne de proche en proche. Il en est des choses de l'esprit comme des coiffures des femmes; il suffit, dans tout pays, d'une belle dame pour mettre une nouvelle coiffure à la mode; de même, c'est assez d'un homme supérieur par son rang et par son esprit, pour mettre à la mode les beaux arts et le bon goût. C'est ce que fait l'aigle dont je parle, l'aigle que je remercie, et dont je suis, avec un profond respect, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux hibou V.

LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

1776. MON cher ange, il y a environ soixante passés que vous êtes occupé à me consoler et à m'encourager. Je commence à croire que ni l' cien ni le nouveau *Testament* ne troubleront derniers jours, et qu'on a autre chose à faire à la cour que de persécuter un vieux rimailleur pour des sottises dont personne ne se soucie.

Je me démêlerai peut-être aussi des affaires très-embrouillées et très-mal conduites de notre pauvre petit pays de Gex; mais je ne me tirerai pas si bien de l'entreprise dont madame de *Saint-Julien* vous a donné si bonne opinion. Si ce n'est pas elle qui vous a en a parlé, c'est l'abbé *Mignot*. Le commencement de l'ouvrage me donnait à moi-même de très-grandes espérances, mais je ne vois sur la fin que du ridicule. J'ai bien peur qu'on ne se moque d'une femme qui se tue de peur de coucher avec le vainqueur et le meurtrier de son mari, quand elle n'aime point ce mari, et qu'elle adore ce meurtrier. Cela ressemble aux vierges chrétiennes de la *Légende dorée*, qui se coupaient la langue avec leurs dents, et la jetaient au nez des païens, pour n'être pas violées par eux. Il y a quelque chose de si divin dans ces catastrophes qu'elles en sont impertinentes. D'ail-

l s, la pièce roulant uniquement sur le remords
:ontinuel d'aimer à la fureur le meurtrier de son 1776.
i, ne pouvait comporter cinq actes. J'étais
de me réduire à trois, et cela me paraissait
voir l'air d'un drame de M. *Mercier*. C'est bien
nage, car il y avait du neuf dans cette baga-
e, et les passions m'y paraissaient assez bien
uitées; il y avait quelques peintures assez vraies,
is rien ne répare le vice d'un sujet qui n'est pas
s la nature. Vous ne trouverez pas une femme
s Paris qui se tue pour n'être pas violée. Béré-
:e qui est le plus mince et le plus petit sujet
une pièce de théâtre, était beaucoup plus fécond
le mien, comme beaucoup plus naturel; cela
fâche et m'humilie. Un père n'est pas bien aise
se voir obligé de tordre le cou à son enfant.
Voilà trois mois entiers de perdus, et le temps est
her à mon âge.

Je reçois, dans ce moment, une lettre de M. de *Thibouville*; il augmente mes regrets. Il me dit surtout des choses si intéressantes sur mademoiselle *Sainval*, que je suis homme à mourir de chagrin de avoir pu rien faire qui soit digne d'elle.

Je suis de votre avis sur Rodogune. Il n'y a pas de sens commun dans toute cette pièce qu'on a regardée comme le chef-d'œuvre de *Corneille*. La dernière scène même, qui semble demander grâce pour le reste, n'est nullement vraisemblable; mais il y a tant d'illusion théâtrale, d'un bout à l'autre, que le public a été séduit. Nous n'avons point une pareille ressource dans une petite pièce qui ne con-

1776. ſiſte qu'à dire : J'aime mon amant comme une folle ; mais je ſuis dévote, et j'aime mieux me tuer que de coucher avec lui.

M. de *Thibouville* m'apprend qu'on va jouer Oreſte, et qu'elle ſera très-bien remiſe au th

Je crois qu'elle réuſſirait, ſi nous étions en Gréce ; mais j'ai peur que des déclamations grecques ne réuſſiſſent point à Paris.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mon très-cher ange. *V.*

LETTRE CXXVI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

18 de décembre.

MON cher Marquis, tout ce que vous m'avez écrit de mademoiſelle *Sainval* m'a tourné la tête, et a échauffé mon cœur ; mais c'eſt montrer l toute nue à un caſtrat. Ce que j'ai commencé pour elle m'en paraît fort indigne. J'avoue pitude à M. d'*Argental*, et je vous fais la confeſſion. Le ſujet eſt ſi ſimple qu'il ne pourrait aller qu'à trois coups ; il en faut cinq pour mademoiſelle *Sainval*.

On vient de m'envoyer un nouveau tome *Lettres édifiantes et curieuſes* du révérend p *Patouillet*, ci-devant jéſuite. Dans ces lettres, qui ne ſont ni curieuſes ni édifiantes, il s'en trouve une du révérend père *Bourgeois*, convertiſſeur ſecret

, et qu'on dit parent de M. de *Boynes*. —— 1776.
aud raconte qu'il avait baptisé une fille de
e ans, laquelle était possédée d'un démon
aure. Adressez-vous à la Ste *Vierge*, lui dit le
Bourgeois; prions-la de vous faire mourir
t que de vous laisser succomber. La fille le
et mourut pendant la nuit de la goutte re-
ée. C'est précisément le sujet de ma petite
. C'est une femme amoureuse à la fureur
eurtrier de son mari, et qui finit enfin par
au lieu de se laisser violer par son cher
t. Cela est si peu dans la nature, et sur-tout
la nature française, que je parierais pour les
i.

me suis aperçu très-tard de mon mauvais
. Je peignais des couleurs les plus vives et les
tendres un tableau qu'il faut jeter dans le
'en suis bien affligé, car il n'y a pas d'appa-
qu'à mon âge je fasse encore des enfans;
·là aurait été très-intéressant, s'il n'avait
té ridicule.

le déclamateur *Oreste* peut réussir, je ne man-
i pas de prendre ce prétexte pour écrire à
de madame de *B*...... Je vous remercie du
onseil que vous m'avez donné. Je vous re-
e sur-tout de vos quatre pages d'écriture;
ètes pas accoutumé à faire de telles faveurs.
enchanté de vous voir corrigé de votre
e. Pardonnez-moi de ne vous écrire que
p s; c'est beaucoup pour un malade dans
fer r.

nservez-moi vos bontés. *V*.

LETTRE CXXVII.

A M. DE BACQUENCOURT.

Le 1 de janvier.

MONSIEUR,

1777. DEPUIS la journée des *Calas*, je vous ai bien des obligations. La plus grande est celle d'être notre intendant. Je vous remercie sur-tout de m'avoir instruit sur la petite patrie que je me suis choisie, je ne sais comment, et que je connais très-peu.

Il me semble qu'on disputait sans beaucoup s tendre. Ceux qui accusaient votre subdélégué de prendre secrétement le parti de son commis et Rose, m'ont paru injustes. Ceux qui ont accu nos états de vouloir prendre pour eux le mar de *Rose*, ne m'ont pas paru plus équitables. que j'ai pu comprendre dans ma solitude, au de mes souffrances continuelles, c'est que tous monde avait raison en un seul point, celui de s'e rapporter à votre justice et à votre bonté.

Vous savez, Monsieur, par expérience, va toujours trop loin, soit quand on soutient le droits, soit quand on attaque ceux d'autr vous avait d'abord mandé que la colonie de ney ne voulait payer aucune taxe, et vous av bientôt reconnu qu'elle offrait de se taxer

ne. On avait persuadé le conseil que l'industrie, ——
; le pays de Gex, produisait plus que la culture 1777.
terres; et il s'est trouvé à l'examen, que l'in-
rie, laquelle réside presque toute entière dans
ley, ne rapporte pas la douzième partie des
s-fonds.

De même on vous a dit, Monsieur, que nos
; voulaient avoir actuellement six mille quin-
de sel de Berne, ce qui était absolument im-
ible; et on a reconnu qu'en fesant casser le
:hé de *Rose*, ils ne voulaient que s'assurer
l'avenir les secours de Berne, dans les besoins
ns.

ous mettez tous les disputans d'accord, en leur
nettant votre protection dans ce besoin qui ne
era pas à se manifester, et en voulant bien les
er qu'ils auront du sel de la ferme. Moyennant
assurance, tout le monde me paraît aujourd'hui
content; et des deux côtés on doit également
bénir.

voudrais bien que l'affaire des régisseurs du
d'or pût s'accommoder aussi aisément avec
iorlogers de Ferney. Messieurs de Genève en-
ent tous les ans en France trente mille mon-
d'or à dix-huit carats, et ces régisseurs ne veu-
pas souffrir que mes pauvres colons en envoyent
cents. M de *Fargès* dit à la régie qu'elle a
, et que celui qui couperait le cou à la poule
œufs d'or, sous prétexte qu'elle pondrait à dix-
carats, ferait un fort mauvais ménager.

abuse de votre temps et de vos bontés, Mon-

—— sieur, en vous parlant de toutes ces misères. Je
1777. vous prie de me pardonner.

Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de janvier.

Ne criez pas tant, messieurs ; il y a lo
que votre dîné est prêt (*) mais je n'ai pas
servir sur table ; et même encore aujour
tremble de vous faire très-mauvaise chère : il n'
que trois services. Je m'étais imaginé qu'en
nant à dîner, et les trois actes assez plaisans
intéressans, à mon gré, du Droit du s
souper, cela pourrait vous amuser quelq
est vrai que la peur m'a pris, quand j'ai relu
drôlerie tragique ; et ma peur a été si g
je ne voulais pas montrer cet abrégé de t
madame *Denis*. Hier j'ai surmonté mon
ma crainte ; je lui ai donné la pièce à lire :
pleuré, et cela m'a rassuré. Quand je dis
ce n'est pas auprès du parterre ; car vous sa
présent votre ville est divisée en factions. J'ai c
moi le parti anglais, le parti juif, le parti

(*) Irène.

ous les auteurs, tous les journalistes ; et Dieu sait quelle joie quand toute cette canaille se réunira 1777. our siffler un vieux fou qui, dans sa quatre-vingt-iſième année, abandonne toutes ses affaires pour nner un embryon de tragédie au public ! Je suis ſſez fat pour croire que le rôle de mon impéra-rice est très-honnête, très-touchant, et même, si veut, assez théâtral. Mais où mon gros abbé *gnot* a-t-il pêché que le style est dans le goût de émiramis et de Mahomet? je vous jure qu'il n'en rien. Je ne le crois pas rampant, mais je le rois beaucoup plus approchant du naïf que du ime : c'est un combat éternel de l'amour et de a vertu. Le fond de l'étoffe est agréable, mais elle peut pas être nuancée.

Je doute fort, après tout ce qui me revient sur oiselle *Sainval*, que mon impératrice soit é de ses talens. Et puis quand cette grande ctrice voudrait se charger du rôle, quand *le Kain* oudrait jouer le rôle de ce qu'on appelle l'amoureux, d *Brizard* voudrait jouer le père qui, par paren-hèse, est un moine ; enfin, quand tous les comédiens nt d'accord, comment pourrait-on s'y prendre donner au public cet ouvrage, malgré les lois amentales de la comédie, qui veulent que chaque ièce passe à son rang ? Les comédiens ont, je crois, ore quarante comédies à faire tomber avant moi. l faudrait que je vécusse jusqu'à quatre-vingt-dix ns pour trouver place.

Vous sentez bien que la personne qui m'offre une lace dans sa loge, me fait quelque honneur et

quelque plaisir. Je ne suis point ingrat; je me se[n]
1777. même beaucoup d'inclination pour cette personn[e;]
mais je vous supplie de considérer que j'ai perdu l[es]
yeux, les oreilles, les jambes, les dents, la langu[e;]
et qu'il n'y a pas moyen que j'aille me montrer pa[r-]
des jeunes gens. Très-sérieusement, mon cher ang[e,]
je n'en peux plus. Si je m'allais mettre dan[s]
loge de la comédie, on me prendrait pour un d[es]
spectres de *Shakespeare.* Ne dites point, je vous e[n]
prie, que je n'ai que quatre-vingt-deux ans; c'e[st]
une calomnie cruelle. Quand il serait vrai, selon u[n]
maudit extrait baptistère, que je fusse né en 169[4]
au mois de novembre, il faudrait toujours m'acco[r-]
der que je suis dans ma quatre-vingt-troisième an-
née (*). Vous me direz que quatre-vingt-trois n[e]
me sauveront pas plus que quatre-vingt-deux de l[a]
rage des barbares qui me persécutent; cep[endant]
ma remarque subsiste (comme dit *Dacier*). T[out ce]
que je sais, c'est que, si j'en avais quatre-[vingt-]
treize, je vous aimerais autant qu'à trente. La [...]
mon vin vous appartient comme la mère g[...]
et mon cœur est tout jeune quand je pense à v[ous.]

Je vous souhaite la bonne année, mon [divin]
ange; les années heureuses sont faites pour v[ous.]

(*) M. de *Voltaire* est né le 20 de février 1694. I[l] vint au monde si faible, et l'on eut si peu d'espérance de le conserver, qu'on se contenta alors de l'ondoyer. Ce ne fut que neuf mois après qu'il fut baptisé en bonne forme. Cela peut concilier les médailles et les estampes où l'épo[que] de sa naissance est fixée tantôt au 20 de février, t[antôt au] 20 de novembre 1694.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Autun*.

A Ferney, 6 de janvier.

Le vieux malade, mon cher ami, vous fait ſon compliment ſur la compagnie de cavalerie. Tel oncle, tel neveu. 1777.

La puiſſance démocratique de Genève vient de deſtituer trois ſyndics, d'un coup de filet; cela ne fait nul bruit. Il n'y aura point de guerre civile : chacun ne ſonge qu'à mettre des rouleaux de cinquante louis à la loterie de *Necker*.

Le ſieur *Bérard*, capitaine de notre vaiſſeau l'*Hercule*, et du *Carnatic* que nous avions envoyé aux Indes, et qui était revenu à l'Orient, vient de repartir avec notre argent, ſans prendre congé de perſonne, et prend le chemin du Bengale, au lieu de nous payer; mais il n'y a pas moyen d'envoyer après lui la juſtice en pleine mer, comme dans les Fourberies de *Scapin*. On dit que le ſcélérat comptera avec nous dans cinq ans au plus tard, et que nous ne perdrons, avec ce marin de Normandie, qu'environ quatre-vingt-dix pour cent. Dieu veuille avoir l'ame de *Labat* qui nous avait enjôlés, et qui s'eſt tiré d'affaire à nos dépens avant de mourir!

M. *Foreſtier*, médecin, demande une maiſon de ſix mille francs; nous la lui donnerons. M. de *Craſſy*, de ſon côté, en demande une de douze

— mille pour ses frères. La maison de madame d'*Hac-*
'7. *queville* est bâtie, grâce au beau temps; car nous jouissons d'un printemps perpétuel depuis le commencement de novembre. Celle de M. de *La Borde* aurait pu l'être, s'il avait voulu se déterminer; mais l'argent manque pour toutes ces grandes entreprises. Je commence à espérer que la ville sera bâtie avant ma mort. Tout cela pourra vous amuser, sur-tout si M. de *La Borde* se fait vassal du château de Bijou.

LETTRE CXXX.

A M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A Ferney, 9 de janvier.

Vous étiez né, Monsieur, pour plaire aux princes, et pour servir l'Etat. Vous remplirez votre vocation. Nous autres habitans des cavernes du mont Jura, nous partageons les obligations que vous avez à ce prince si vertueux et si aimable, auprès de qui vous avez le bonheur de vivre (*). Voilà toute votre famille un peu dispersée: monsieur votre père au fond du Languedoc, monsieur votre oncle à Autun, et vous dans les palais enchantés de Seaux et d'Anet. Jouissez de votre heureux sort que vous méritez, et agréez les sincères assurances de tous les sentimens que madame *Denis* et moi nous conserverons toujours pour vous.

(*) M. le duc de *Penthièvre*.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux malade de Ferney. V.

LETTRE CXXXI.

A M. DE MIRBECK,

AVOCAT AUX CONSEILS ET SECRÉTAIRE DU ROI,

qui lui avait envoyé un exemplaire imprimé de la requête des habitans du mont Jura, contre les moines de Saint-Claude.

A Ferney, le 9 de janvier.

MONSIEUR,

Je ne puis trop vous remercier du mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer (*) : il me paraît excellent pour le fond et pour la forme. Le commencement est plein d'une éloquence touchante, et la fin paraît d'une raison convaincante ; mais vos cliens ont à combattre un ennemi bien plus fort que la raison et l'éloquence, c'est l'intérêt ; et ce qu'il y a de pis, c'est que cet intérêt est mal entendu. Il est certain que les moines, chanoines de Saint-Claude, pourraient gagner bien davan-

(*) Pour les habitans du mont Jura, contre les chanoines de Saint-Claude.

tage avec de bons fermiers qu'avec des escla[illegible]
1777. mais ni les moines, ni les seigneurs séculiers q[illegible]
les imitent, ni les juges qui ont tous des [illegible]
mortables, ne veulent renoncer à leur tyra[illegible]
Les uns la croient de droit divin, les autres
droit naturel. Je ne verrai point la fin de ce pr[illegible]
cès; je vais incessamment dans un pays où on [illegible]
trouve ni esclaves ni tyrans.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime respectu[illegible]
que je vous dois, etc. *V.*

LETTRE CXXXII.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE COND[illegible]

A Ferney, 17 de janvier.

MONSEIGNEUR,

QUE votre Altesse sérénissime daigne agré[illegible]
mes remercîmens, comme elle a bien voulu fav[illegible]
riser mes prières. Quelque petit que soit le pa[illegible]
de Gex, il devient considérable, puisqu'il est [illegible]
votre province et sous votre protection. Il n'a[illegible]
tend que de vos bontés, Monseigneur, la cont[illegible]
tion de son existence. Je n'ai d'autre intérêt, da[illegible]
cette affaire, que celui d'avoir dépensé six ce[illegible]
mille francs à fournir au roi de nouveaux suj[illegible]
et des colons industrieux. C'est auprès de monsie[illegible]
l'intendant de Bourgogne que j'ose demander pri[illegible]
cipalement la faveur de votre Altesse sérénis[illegible]

S'il ne confidère que les droits du fifc et les ufages établis dans le royaume, la colonie eft perdue, parce qu'elle eft compofée d'étrangers en faveur de qui on a dérogé, depuis 1770, aux droits du fifc et aux réglemens ordinaires. On leur fefait la grâce de ne les point inquiéter; ils étaient oubliés, et ils demandent uniquement à l'être encore, jufqu'à ce que le gouvernement ait pris un parti fur cet établiffement. 1777

Il ferait dur de voir, dans un défért, un chétif hameau changé en une ville floriffante, détruit tout à coup par des commis du marc d'or, de la marque des fers et de la marque des cuirs. La plupart de nos ouvriers étant des allemands qui n'entendaient point le français, font partis dans la feule crainte d'être rançonnés; les autres nous abandonnent tous les jours; et de douze cents pères de famille utiles que j'avais raffemblés, il ne m'en refte pas à préfent la moitié.

La feule grâce que je demande aujourd'hui à monfieur l'intendant de votre province, eft qu'il veuille bien empêcher, jufqu'à nouvel ordre que les commis ne viennent, par des faifies, diffiper ce qui refte d'artiftes raffemblés de fi loin et à fi grands frais. Je prendrais enfuite toutes les mefures que monfieur me prefcrirait, pour conferver ce qui refte de cette malheureufe colonie. Si votre Alteffe féréniffime daignait lui envoyer la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, votre recommandation fervirait du moins à retarder quelque temps notre ruine entière; et à l'âge de quatre-vingt-

— trois ans, je mourrais avec moins de d
7· consolé par vos bontés.

Je suis avec un profond respect, naissance infinie,

Monseigneur,

de votre Altesse sérénissi :,

le très-humble et tr

serviteur, V

LETTRE CXXXIII.

A M. DUTERTRE, notaire à Paris.

18 de janvier.

Je vous suis très-obligé, monsieur, de m'avoir mis au fait de toutes mes misères. Vous êtes un bon médecin qui non-seulement connaît les maladies, mais qui les guérit.

Je ne profiterai plus de la bonté qu'avait M. de *la Borde* de me faire toucher mille écus par mois, pour la dépense de ma maison. Je vivrai comme je pourrai. Vous n'aurez rien à rembourser par cette économie ; et s'il faut en user de même pour le mois de mars, je me priverai encore du nécessaire. Peut-être que, dans cet intervalle, nous pourrons fléchir nos illustres et injustes débiteurs, le duc de *Bouillon* et le maréchal de *Richelieu*.

M. d'*Ailli* m'a fait signer avec M. le duc de *Bouillon* un acte qui doit être entre vos mains, par lequel je devais être payé sur son gouvernement d'Auvergne.

is la chose en règle. Ma créance était origi-
nt homologuée à la chambre des comptes ; 1777.
: pas : péricliter ; mais il me paraît que
de *Bouillon* ne peut trouver mauvais que
joigne aux autres créanciers qui ont fait valoir
droits judiciairement. Je vous supplie, Mon-
, d'en charger le fondé de procuration que
oyez dans ces affaires.

J'es re que vos bons offices pourront à la fin me
er de l'embarras où je suis avec la succession de
de *Laleu*. Il est clair que, si j'étais payé de mon-
le duc du *Bouillon*, je ne devrais plus rien à
rsonne dans Paris.

J'avi fondé une colonie assez florissante ; mais
s qui me sont arrivés coup sur coup
nt la destruction de cet établissement. J'ai
nes immenses à payer au mois de juin :
princes souverains, qui me doivent beaucoup
me laissent sans secours ; de façon qu'avec
renu considérable, je suis à la veille de man-
, et menacé de mourir chargé de dettes.

vois que le peu qui me reste à Paris ne pourra
, cette année 1777, à m'acquitter de ce que je
Ferney pour les maisons que j'ai fait bâtir.
ra donc que mes neveux attendent, comme
je débrouillement de mes affaires, et qu'ils ne
payés qu'à la fin de 1778, de la petite
n qu'ils ont bien voulu accepter. Ils recevront
s deux années ; et si je meurs dans l'intervalle, ils
uveront dans ma succession de quoi se dédom-
ger.

1777. A l'égard de M. *Marchand*, s'il ne paye pas les deux mille francs par mois qu'il a promis sur sa parole d'honneur, il faudra saisir aux fermes générales sans difficulté, et ne donner son désist quand il aura payé tout ce qu'il doit.

Je crois avoir répondu, Monsieur, à tous les cles de votre lettre; mais je ne vous ai pas asse remercié du bon office que vous me rendez, en me fesant connaître mes affaires. Je ne puis y remédier qu'en pressant mes débiteurs.

Je vous réitère mes sensibles remercîmens, etc.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de janvier.

J'ai recours à vous, Monseigneur; après ans de bontés, vous ne m'abandonnerez ment pas. Je suis ruiné; et ce n'est pas J'ai entrepris, depuis cinq ou six ans, de ville, et d'y établir plus d'une manufacture l'Etat. J'avais été protégé sous le ministère duc de *Choiseul*. Je n'ai pas aujourd'hui le avantage. Il ne me reste que la satisfaction d'a tout fait à mes dépens, sans avoir le m intérêt dans l'entreprise : mais je ne veux mourir banqueroutier à l'âge de quatre-vingt-t ans. Vous me devez plus de dix-sept mille francs d'arrérages. Je vous demande en grâce de m

faire payer neuf mille, pour apaiser des créanciers
auxquels il faut du pain. Toutes les autres ressources 1777.
m'ont manqué tout à coup. Je vous conjure de ne
me pas rebuter dans la détresse extrême où je me
trouve. Pardonnez à une importunité qui coûte
assez à mon cœur.

LETTRE CXXXV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, 1 de février.

.. est bien juste, Monsieur, qui, ma colonie et
noi, nous vous présentions nos remercîmens. Nous
rous devons la protection de monseigneur le prince
le *Condé*, et la lettre de monsieur le contrôleur
énéral, qui a dissipé les craintes de tous les artis-
es. Je ne dois plus à présent implorer le secours
es grands *Condé* que contre les Anglais.

J'espère qu'on ne souffrira pas au Palais-Bourbon
Gilles-Shakespeare l'emporte sur le grand *Cor-
eille*. On dit que vous allez décider incessamment
ntre *Lulli*, *Piccini*, *Gluck*, et *Grétry* : ce sera là
ne très-jolie guerre. Je m'intéresse de loin à tous
os plaisirs. Ne me prenez plus mon titre de vieux
ialade, et conservez-moi vos bontés. *V.*

LETTRE CXXXVI.

A S. A. S. MGR. LE PRINCE DE CONDI

A Ferney, 1 de février.

MONSEIGNEUR,

1777. L'AUTRE grand *Condé* n'aurait peut-être j
daigné entrer avec tant de bonté dans les inté
de ses vassaux. Je me mets avec eux aux pi
votre Altesse sérénissime. La lettre dont elle m'
nore, et la réponse de monsieur le contrôleur
ral suffiront pour faire fleurir la colonie. Elle
bien digne d'être protégée par vos bontés ;
a été fondée à coups de fusil. Ce fut d'abor
1770 qu'une partie des habitans de Genève, c
sée par l'autre dans un combat sanglant, vi
réfugier dans votre province. Il suffira qu'on
qu'elle a trouvé en vous un protecteur, pour q
soit ménagée par tous les préposés aux rec
du roi.

Je suis avec le plus profond respect et la
vive reconnaissance, etc.

LETTRE CXXXVII.

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de février.

MON cher ange, votre lettre du 27 de janvier me 1777.
ve que votre providence bienfesante a toujours
x ouverts sur mes misères. Je n'ai point reçu
s de M. *Sélis* dont vous me parlez, ni de
de M. l'abbé *Pezzana*, ni d'estampe de la part
r *Henriquez*. J'ai reçu seulement, par un
Genève, la nouvelle édition de l'*Arioste*,
ai remercié M. l'abbé *Pezzana*, par une
e à l'hôtel garni, nommé l'Ile d'amour,
meurait il y a plusieurs mois, lorsqu'il
it.

s croyez, vous et M. de *Thibouville*, que je ne
invités qu'à un petit souper de trois services;
je vous avoue que j'en prépare un autre.
Le rôti est déjà à la broche, mais le menu
barrasse. Je crains bien de n'être qu'un vieux
dont le goût est absolument dépravé. Vous
plus indulgent des convives; mais il y a tant
s qui s'empressent à vous donner à souper;
nt de rivaux qui me traiteront de gargotier,
je tremble de vous donner mes deux repas. Je
s évidemment qu'il faut remettre cette partie à
saison plus favorable. Il suffirait qu'il y eût un
t manqué, pour que tout le monde, jusqu'aux

—— valets de l'auberge, me traitât de vieil empoisonn
1777. Il viendra peut-être un temps où l'on aura d'indulgence. Il faut d'ailleurs que je présente quelques rafraîchissemens à six juifs et à leur aumônier, M. l'abbé *Guenée*, qui me paraissent un peu échauffés, et qui tirent la langue d'un pied de long.

Il résulte de tout cela, mon cher ange, qui je ne pourrai vous rien envoyer qu'au mois de mars. Vous me pardonnerez sans doute, quand vous sa le triste état où je suis. Ma colonie me prend pre tout mon temps. Des débiteurs très-grands comme MM. les ducs de *Bouillon* et de *Richelieu*, M. le duc de *Wirtemberg*, m'ont manqué t à la fois, et me laissent dans l'impossibilité de con ma fondation. Il n'y a pas jusqu'à un fermier qui ne me laisse sans secours. Ils disent tous vécu trop long-temps pour être payé; i regardent comme un homme mort; et ce paraît très-désagréable, c'est qu'ils auront raison. Or, jugez si, dans de telles circo je puis hasarder de vous donner à souper quand je suis presque sûr de vous faire u détestable.

Vous me parlez de madame *du Deffant*, sentez bien que la multitude énorme des fard dont j'ai chargé ma faiblesse, et des embarras je suis environné, ne me permet guère d'agacer les jeunes dames de Paris; *sufficit diei malacia*. Songez que j'ai presque autant de maladies d'années, et presque autant de chagrins et d'oc pations inquiétantes que de maladies. Ayez donc

pitié de moi, mon très-cher ange; portez-
s bien, réjouissez-vous et aimez-moi: vous serez 1777.
ma consolation. *V*.

LETTRE CXXXVIII.

A M. DE POMARET.

A Ferney, 7 de février.

vieillard qui va bientôt finir sa carrière, Mon-
, a encore assez de vie pour être très-touché de
souvenir, ainsi que de votre mérite et de tous
ns. Mon état ne m'ayant pas permis,
q ue temps, de cultiver le peu d'amis qui
ient à Paris, je ne sais rien de ce qui s'y
. Je vois seulement que le nombre des hommes
t éclairés et tolérans augmente tous les jours,
adoucit par-tout dans le commerce de la vie
s trop sévères, qu'on souffre ou qu'on autorise
iages entre les personnes de l'ancienne secte
la nouvelle. Je me réjouis avec vous de ce
ès de la raison, et j'en remercie le DIEU de
, les sectes et de tous les êtres.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE DE LAMBERG,

Auteur du mémorial d'un mondain.

7 de février.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-trois ans,
1777. bientôt délivré des souffrances de t te
auxquelles il faut se soumettre d vie, e
conserve encore un peu de goût po
peut éclairer l'esprit et lui plaire, est t
par l'honneur que vous lui avez fait en lui en
vos amusantes observations.

Mon état très-douloureux ne me permet pas de vous remercier avec la même gaieté que vous écrivez; si les maladies qui me persécutent me donnaient un peu de relâche, j'aurais la consolation de m'entretenir avec un très-aimable mondain, de tous les personnages que j'ai connus et dont il parle si judicieusement dans son livre. La colonie du vieux malade de Ferney est aussi malade que lui; il faudrait un homme tel que vous pour lui rendre la vie.

Pendent opera interrupta minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cœlo.

Le fondateur entouré de ruines et de maux, vous présente, Monsieur, ses très-humbles respects. *V.*

LETTRE

LETTRE CXL.

M. HENRIQUEZ, *graveur*.

A Ferney, le 7 de février.

ous avez, Monsieur, parmi vos chefs-d'œuvre 1777.
ravure, envoyé à un vieillard de quatre-vingt-
, très-malade, son portrait qui n'était pas
le vos grands talens. Les trois autres estam-
(*), dont vous l'avez gratifié, méritaient un
tel que le vôtre. Je suis honteux de me trou-
s une si bonne compagnie; mais je n'en
p econnaissant. L'état de ma santé m'ap-
terme où il ne restera plus de moi que
estampe. Pardonnez aux maladies qui m'ac-
, si l'expression de mes remercîmens est si
et si faible.

l'honneur d'être avec toute l'estime et la
issance que je vous dois, Monsieur, vo-
c.

(*) C'était les portraits de MM. de *Montesquieu*, d'*A-*
et *Diderot*.

LETTRE CXLI.

A M. DE MIRBECK. (*)

10 de février.

1777. VOUS défendez, Monſieur, toutes les auxquelles je m'intéreſſe. Je me joins à tous qui achètent, vendent et mettent en œuvre cuirs. J'ai établi des tanneries dans ma petite co nie, au bout du royaume, dans un coin de réputé étranger par un édit du roi; et y perſécute, on nous y ruine, comme ſi étions français. Ni les grandes Alpes ni Jura ne peuvent nous ſervir de barrière. mis ſont comme les vautours de nos ils volent au-deſſus des roches et des précipi pour venir manger nos volailles.

Je vous remercie bien ſenſiblement du vous prenez de leur rogner le bec et les Les malheureux habitans dont je ſuis n'ont la permiſſion de vivre qu'à de bien conditions. Je vois à ma droite douze mille de famille, eſclaves de vingt prêtres; et à gauche, une foule d'artiſtes écraſés par des co Puiſſe votre éloquence et votre raiſon ſupérie briſer tant d'odieuſes chaînes!

Agréez, Monſieur, les ſincères complimens

(*) Sur un mémoire qu'il avait composé pour la libe du commerce des cuirs, et contre les tyrannies qui le ruine

reconnaissance d'un vieillard qui cessera bientôt ——
être témoin des injustices de ce monde. 1777.

LETTRE CXLII.

A M. CHRISTIN.

10 de février.

ON cher ami, je doute fort que M. *Turgot* : *Il ne connaît pas ses forces.* Cet homme sait trop bien quelle est ma faiblesse : il n'a trop éprouvé que la plus grande réputation asée par le pouvoir. M. le prince de *Mont-*y rapportera l'affaire au conseil. Vous savez il pense ; et vous n'ignorez pas que le il a proscrit toutes ces pièces extrajudiciaires le public était inondé. J'ai été cruellement dé- dans le factum de votre adverse partie, et je qu'on a proposé de décréter l'auteur du *Curé.* Le prince de *Montbarey* ne pardonnera pas à mme qui, sans être autorisé, se déclarera lemment contre lui. Je crois qu'il ne faut t sortir du port dans un temps d'orage.

Vous embrasse de tout mon cœur, avec autant itié que de tristesse. *V.*

LETTRE CXLV.

A M. BAILLY.

A Ferney, 27 de février.

Tradidit mundum disputationi eorum.

e dispute point contre vous, je ne cherche qu'à rtuire. Je suis un vieil aveugle qui vous demande 1777. min. Personne n'est plus capable que vous de r mes idées sur les brachmanes.

suis étonné qu'aucun de nos français n'ait eu iosité d'apprendre à Bénarès l'ancienne langue , comme ont fait M. *Holwel* et M. *Dow*.

Le livre du *Shasta*, écrit il y a près de cinq ans, n'est-il pas assez sublime pour nous laisser que les auteurs avaient du génie et de la e?

Est-il bien vrai que les brames d'aujourd'hui ni science ni génie?

S'ils ont dégénéré sous la tyrannie des descenle *Tamerlan*, n'est-ce pas l'effet naturel de ce ıs voyons dans Rome et dans la Grèce?

Zoroastre et *Pythagore* auraient-ils fait un gé si long pour aller les consulter, s'ils n'aut eu la réputation d'être les plus éclairés mes.

Leurs trois vice-dieux ou sous-dieux *Brama*, r et *Routren*, le formateur, le restaurateur, minateur, ne sont-ils pas l'origine des trois

—— Parques, *Cloto colum retinet, Lachesis net, Atropos*
1777. *occat*? La guerre de *Moïsazor* et des anges rebelles, contre l'Eternel, n'est-elle pas évidemment le modèle de la guerre de *Briarée* et des autres géans contre *Jupiter*?

6°. N'est-il donc pas à croire que ces inventeurs avaient inventé aussi l'astronomie dans leur beau climat, puisqu'ils avaient bien plus besoin de cette astronomie pour régler leurs travaux et leurs fêtes, qu'ils n'avaient besoin de fables pour gouve les hommes?

7°. Si c'était une nation étrangère qui ‹ feigné l'Inde, ne resterait-il pas à Bénarès ques traces de cet ancien événement? MM. *Hol* et *Dow* n'en ont point parlé.

8°. Je conçois qu'il est possible qu'un ancien peuple ait instruit les Indiens, mais n'est-il pas permis d'en douter, quand on n'a nulle nouvelle de cet ancien peuple?

9°. Voilà, Monsieur, à peu-près le précis doutes que j'ai eus sur la philosophie des brac nes, et que j'ai soumis à votre décision. Je avoue que je n'avais jamais lu le systême de M. *Mairan*, sur la chaleur interne de la terre, com avec celle que produit le soleil en été. J'étais seulement très-persuadé qu'il y a par-tout du feu. *ubique latet, naturam amplectitur omnem*.

Les artichauts et les asperges que nous mangés cette année, au mois de janvier, au m des glaces et des neiges, et qui ont été prod sans qu'un seul rayon du soleil s'en soit mêlé, et

aucun feu artificiel, me prouvaient assez que
re possède une chaleur intrinsèque très-forte. 1777.
.ie vous en dites, dans votre neuvième lettre,
ieaucoup plus instruit que mon potager.
›s deux livres, Monsieur, sont deux trésors
plus profonde érudition, et des conjectures
ıs ingénieuses, ornées d'un style véritablement
ent, qui est toujours convenable au sujet.
vous remercie sur-tout de votre dernier vo-
On me croira digne de vous avoir eu pour
e, puisque c'est à moi que vous adressez des
ɪ où tout le monde peut s'instruire.
réez la reconnaissance et la respectueuse estime
ıtre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux malade de Ferney, puer centum annorum.

LETTRE CXLVI.

LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

3 de mars.

ı reçu, Monseigneur, votre lettre du 19 de
r; je suis toujours étonné d'écrire en 1777.
rafraîchissez mes faibles sens, en me disant que
neveu d'*Ornoi* ou *Dampierre* ne s'est pas mal
ıit. Je vous réponds qu'il n'est en aucune façon
rti des fanatiques; il songe même à se tirer de
cohue.
i pris vingt fois la plume pour oser dire mon

—— avis publiquement ſur les injuſtices que vous eſſuy
1777. J'ai été retenu par la crainte de vous comprome
ſans vous ſervir. Je ne peux pas m'imaginer qu
fin vous ne triomphiez pas. Plus les affaire
prolongent, et plus elles donnent le temps
public de revenir à la raiſon; c'eſt toujours 1
avis.

Vous m'étonnez par vos *deux furies*. Je vou
bien les connaître. J'ai vu le temps où il n'y a
pas eu deux femmes en France capables de ſe
clarer contre vous.

Je ne ſais plus où eſt madame de *Saint-Ju*
ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle penſe, ni où
demeure. Elle ne m'a écrit qu'une ſeule fois, de
qu'elle a quitté ma retraite. Je la quitterai bie
moi-même pour aller mourir dans mon voiſi
en Suiſſe.

Vous ſavez ſans doute que M. de *la Borde*, l'an
valet de chambre du roi, veut faire connaître
Suiſſe à vos Pariſiens, par une deſcription qu'
fait, accompagnée de mille eſtampes, pour
quelles toute la famille royale a ſouſcrit. Il m'a
propoſé de prendre une petite maiſon dans
colonie, pour être plus à portée de ſon ouv
mais il a changé d'avis : c'était une idée bien
gulière pour un fermier général.

J'oſe croire que la requête du jeune *Lalli*,
faire revoir le procès de ſon père, ne ſervira pa
à rendre la ſaine partie du parlement plus circ
pecte que jamais dans ſes déciſions.

Le jeune homme ne peut qu'être approuv

blic ; il a de l'efprit, de la valeur, de l'opiniâ-
ıté ; il veut venger le fang de fon père ; le public 1777.
a pour lui. Il m'engagea, il y a trois ou quatre
s, à dire ce que je penfais de la cataſtrophe du
néral *Lalli*, dans un de mes fatras. Le rappor-
ır de cet étrange procès m'écrivit que j'étais
ıl informé, et que toutes les procédures qu'il
nferve font fa juftification. On dit à préfent qu'il
a imprimer toutes ces pièces, fi la requête du
ıne *Tolendal-Lalli* eft admife.

Cela va faire une terrible diverfion à votre af-
ire. On me mande que monfieur le premier pré-
lent eft allé parler au roi, pour prévenir cette
vifion. Je doute en effet qu'elle foit obtenue.
ı famille de *Thou* demanda en vain une révifion
ıreille.

Je crains de vous écrire trop indifcrétement ;
m'arrête en vous renouvelant mon tendre et
violable refpect, et les regrets qui me dévorent
être fi loin de vous. *V.*

LETTRE CXLVII.

A M. DE CHABANON.

5 de mars.

Je remercie le *Théocrite* français et non françois
ui va être mon fucceffeur à l'académie. *Montagne*
lit quelque part : Croyez-vous qu'un vieillard
echigné et cacochyme fe plaife beaucoup à lire

Théocrite et *Tibulle*? Je réponds : Oui, quand ils
1777. font traduits par M. de *Chabanon*. Vous rendez un vrai service au public, en nous donnant de véritables ouvrages de littérature, dans un temps où on nous accable de sottises et de pauvretés qui rendent notre nation méprisable à toute l'Europe.

Je vous répète, du fond de mon cœur, que je vous aime autant que je vous estime. Ce sont les dernières volontés, et peut-être les dernières paroles du vieux malade de Ferney, *V*.

LETTRE CXLVIII.

A M. GUDIN DE LA BRENELLERIE.

A Ferney, 7 de mars.

J'AI reçu, Monsieur, du directeur de l'imprimerie des Deux-Ponts, un livre (*) dont je viens de faire la lecture avec madame *Denis* et quelques amis. Nous admirons la multitude des connaissances de l'auteur, cette philosophie hardie à la fois et circonspecte qui règne dans l'ouvrage, et ce style si clair, si noble, si simple, si éloigné de l'affectation, de l'obscurité, de la violence qui caractérise aujourd'hui l'esprit du siècle. Nous disions unanimement que ce siècle aurait d'éternelles obligations à l'auteur. Nous avons craint seulement que son extrême indulgence, pour deux ou trois personnages vivans, ne fît un peu de tort à son goût. C'est ainsi que j'ai pensé,

(*) *Aux mânes de Louis XV.*

uoique je fusse pénétré d'estime et de reconnaissance pour l'auteur inconnu. Nous cherchions à le deviner, lorsqu'une lettre de M. d'*Argental* nous a appris son nom. Je sais enfin qui je dois remercier, : qui mérite les applaudissemens de la nation. Ce vre sera chéri de quiconque aime les beaux arts; encouragera ces arts plus que ne peut faire la rotection des rois. 1777.

Je vais bientôt quitter, Monsieur, le siècle et la rie que vous rendez célèbres. Je mourrai en les imant mieux, mais sur-tout avec les sentimens que e vous dois; j'en suis pénétré; madame *Denis* les rtage de tout son cœur.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE CXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de mars.

MON cher ange, j'ai reçu une lettre du 28 de évrier, écrite si menu, et d'un encre si blanc ou blanche, que mes vieux yeux ont pu à peine lire.

Si vous voyez *Papillon-philosophe*, je vous supplie de lui dire que l'autre papillon (*) est le seul ont je sois content; il s'est arrangé avec moi. Il a ayé moitié, c'est beaucoup; les souverains n'en ont pas tant.

(*) M. le maréchal de *Richelieu*.

—— Les ides de mars font venues, je fuis tué. Je
1777. viens de revoir mes deux enfans nouveaux-nés. Je les ai trouvés contrefaits, et privés de tous les organes néceffaires à la vie. Il faut les regarder comme morts-nés. J'en fuis honteux, mais je me confole; je fuis jeune, j'en aurai d'autres; je les mettrai un jour fous votre protection; et, s'ils perdaient leur père, vous auriez la bonté de les élever.

Je ne vois pas qu'aujourd'hui les autres pères de famille réuffiffent mieux que moi. La génération s'affaiblit beaucoup, quoi qu'en dife M. *Gudin.* Je fuis plein de reconnaiffance pour lui; mais je n'en fens pas moins mon indignité. Je vous avoue que je fuis encore plus indigné qu'il ait ofé mettre ce détestable *Emile* de *Jean-Jacques* au-deffus du *Télémaque.* Paffe encore s'il s'en était tenu à cinq ou fix pages du *Vicaire favoyard.* Je ne fuis pas ce le dieu jaloux qui ne veut pas qu'on encenfe d'autres dieux; mais je ne puis fouffrir qu'on foit en même temps à DIEU et à *Belzébuth.* L'ouvrage fera goûté, il fera du bruit, mais il fera du mal; car il encouragera les talens médiocres.

On m'a envoyé un chevalier *Déon*, gravé en *Minerve*, accompagné d'un prétendu brevet du roi qui donne douze mille livres de penfion à cette amazone, et qui lui ordonne le filence refpectueux comme on l'ordonnait autrefois aux janféniftes. Ce fera un beau problême dans l'hiftoire. Quelque académie des infcriptions prouvera que c'eft un des monumens les plus authentiques. *Déon* fera un

d'Orléans qui n'aura pas été brûlée. On
ɔmbien nos mœurs ſe ſont adoucies. 1777.
ınge mon frein et mon ame bien triſtement;
mon cher ange. *V.*

LETTRE CL.

ɅI. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Femey, 30 de mars.

ONSEIGNEUR,

ɤs l'état un peu fâcheux où la nature vient
réduire, c'eſt une grande conſolation pour
ètre au moins capable de regarder le mo-
que vous venez d'ériger à la gloire de feu
aréchal votre père et à la vôtre. Votre maiſon
e à la nation; je lui ai été bien reſpectueu-
attaché. Un petit avertiſſement qne j'ai reçu
rs-ci, de venir faire ma cour à vos ancêtres,
ſé aſſez de force pour lire le livre le plus
ant, le plus vrai et le plus plein qu'on ait
r les règnes de *Louis XIV* et de *Louis XV*.
m'a fait le plus de plaiſir, c'eſt que j'ai cru
ıvrir beaucoup de traits qui ne peuvent être
vous. Cet ouvrage doit inſtruire les citoyens
ois.

ɜ puis, Monſeigneur, vous exprimer les
mens que je vous dois. Je me ſuis mêlé au-

— trefois de célébrer des héros; mais je vois bi
777. qu'il n'appartient qu'aux maîtres de parler de l
profeffion. Après avoir lu vos mémoires, je i
autre chofe à faire qu'à les relire. Ils feront
occupation, pour le peu de temps que j'ai à vi
Je vous fouhaite, du fond de mon cœur, une
plus longue que celle du grand-homme dont v
avez les dignités et le mérite. A peine ai-je e
bonheur de vous faire ma cour; c'eft une con
lation à laquelle il faut que je renonce; mai
ferai pénétré jufqu'à mon dernier moment de l'h
neur et du plaifir que vous daignez me faire.

Je fuis avec un profond refpect et une j
reconnaiffance, Monfeigneur, votre etc. *V.*

LETTRE CLI.

A MADAME DE SAINT-JULI

6 d'avril.

Je fuis obligé d'avouer à notre protectrice
mon *Papillon-philofophe* que j'ai reçu de la na
un décret d'ajournement perfonnel, qui me for
de paraître bientôt devant elle en affez mauv
pofture. Pardonnez-moi cette figure de rhétori
tirée du barreau. Il faut bien que je parle c
langue, puifque j'ai un procès dans votre c
mandement de Dijon. Je fais qu'on s'adreff
notre protectrice pour toutes les mauvaifes affa
qu'on a dans la province. Tantôt c'eft pour d

tantôt pour du sel blanc ; c'est M. *Racle* qui nde à être payé de ce que le roi lui doit ; 1777.
t M. de *Florian* qui vous demande des recomations pour sa femme, laquelle est poursuivie le procureur du roi de Sémur auprès du proeur du roi de Dijon, pour une tracasserie qui peut faire de sensation que dans une petite ville province ; enfin, c'est madame *Denis* et moi nous adressons à la protectrice.

L'affaire de madame de *Florian* n'est rien, et tre est considérable. On nous demande quinze le francs, et les frais iront au-delà.

Vous nous avez déjà favorisés, Madame, auprès de *Richelieu* ; voyez si vous pouvez nous r encore auprès de M. *Quirot de Poligny*, nseiller au parlement, notre rapporteur : c'estlire, souvenez-vous si vous avez à Dijon quel commissaire, quelque homme qui exécute vos lres, et qui puisse dire à M. de *Poligny* que vous gnez vous intéresser à notre bon droit.

Il y a des temps malheureux où l'on est forcé nportuner de ses misères les *Papillon-philosophe* ont le cœur compatissant et généreux. Je me trouvé à la fois assailli ou abandonné de tous . La ville de Ferney ne s'en trouve pas mieux. fallu renoncer aux maisons qu'on avait comncées ; et je tombe moi-même en ruine, quand uis entouré de celles de ma colonie. Il me semque je suis réformé à la suite de M. le duc de *iseul.* Ferney est dans un état bien plus déplole que Versoy.

1777. Je ne vous cache point, ma protectrice, que je penſe toujours au jour fatal où l'on m'annonça qu'on allait ne s'occuper plus que de Chanteloup. J'étais ſi mal informé alors de tout ce qui ſe paſſait, que j'avais cru qu'il ne s'agiſſait que de diminuer le reſſort du parlement de Paris, et de ne plus obliger les pauvres provinciaux de courir à deux cents lieues pour aller ſe ruiner et ſe morfondre dans l'antichambre d'un conſeiller au parlement.

Je me flattais encore qu'on ne perſécuterait plus les malheureux philoſophes, et qu'on ne mettrait plus en priſon douze mille volumes de l'*Encyclopédie;* qu'on reſpirerait enfin ſous des lois plus tolérables. Je vis bientôt à quel point je m'étais trompé. Je fus au déſeſpoir, j'y ſuis encore, j'y ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie. C'eſt-là ce qui dévore mon cœur du ſoir au matin; c'eſt ce qui m'a valu enfin l'eſpèce d'apoplexie, ou quelque choſe de pis, qui va bientôt finir ma ridicule carrière.

Je vous demanderai à genoux une très-grande grâce, en prenant mon congé, c'eſt d'aſſurer grand-homme vis-à-vis lequel vous demeurez, que je pars de ce monde en n'y connoiſſant point plus belle ame que la ſienne; j'entends les des hommes, car pour celles des dames, je n'en connais point de plus noble et de plus charmante que la vôtre.

Voilà mes dernières volontés, et je vous ſupplierai très-inſtamment, dès que je ſerai inhumé dans un petit coin de la Suiſſe, de me mettre au

du seigneur de Chanteloup comme aux vô- 1777.
*.

S. Le procès que nous avons à Dijon est
n de madame *Denis*, et non pas au mien.
rait que votre mandataire, si vous en avez
commandât à M. de *Poligny* l'affaire de ma-
Denis en général.

LETTRE CLII.

L. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'avril.

N cher ange, il n'y a que vous à qui j'ose
dans l'état assez désagréable où je suis. J'ai
comme vous savez, un petit avertissement
ature qui m'a fait souvenir que j'avais qua-
gt-trois ans, et que ce n'était pas le temps
l'amour à *Melpomène*. Vous vous souvenez
re du petit souper à trois services que je
is pour elle, pour vous et pour M. de *Thi*-
. La nouvelle de cette petite fête que je vous
is avait transpiré chez quelques cuisiniers qui
ent de pareils repas de plus haut goût que le
cette concurrence m'avait intimidé, et je vous
s un autre souper à cinq services. Peut-être
neaux ont trop échauffé ma tête, et je serai
de renoncer à mon métier de *Martialo*.
us étiez voisin des eaux de Bourbonne, au
tre près des Tuileries, je vous demanderais
ission de porter mon souper chez-vous, ou

—— plutôt mes deux ſoupers : celui qui eſt à cinq
1777. vices me paraît aſſez honnête, ſi j'oſe le dire.
un repas de ſanté; mais cela ne ſuffit pas. C
qu'il faut actuellement des entrées recherch
des nouveautés dont on n'aurait pas mangé a
fois. Il ſemble que je ſuis du bon vieux temp
que la nouvelle cuiſine n'eſt point faite pour

J'ai bien la mine d'être obligé de prendre
de la compagnie, avant d'être en état de vou
ſulter. Cependant vous m'avouerez que ce
une choſe aſſez plaiſante, ſi ma petite fête p
un jour réuſſir, et ſi même j'étais aſſez he
pour venir quelque jour dans un petit coin
faire toutes mes confidences. C'eſt une idé
je roule ſouvent dans ma tête, et qui me co

Et cette illuſion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

Il faut que je vous confie mes ſcrupules
Incas que mon confrère de l'académie et en
riographerie m'a fait parvenir. J'eſpérais qu
Incas m'amuſeraient beaucoup dans ma con
cence ; je vous avoue que j'ai été bien trom
y a des ſujets auxquels il ne faut rien chang
grand intérêt eſt dans le ſimple récit. Cel
ajouterait des fictions aux batailles d'Arbelle
Pharſale glacerait le lecteur, au lieu de l'éch
Perſonne ne m'a parlé des *Incas*, excepté l'a
J'ai été étonné de ce ſilence, après le bruit qu
fait l'ouvrage. Serait-il arrivé la même choſ

nes de Louis XV ? ce titre un peu faſtueux ne
met-il pas trop ? et ne peut-il pas ſe faire que 1777.
cens qu'il prodigue à tout le monde n'ait plu
erſonne ? Cependant le ſtyle en eſt noble, et
eſſemble point au ſtyle inſupportable qui règne
ourd'hui. L'auteur paraît réunir l'éloquence à la
oſophie et à beaucoup de connaiſſances. Je vous
ai bien de l'obligation, mon divin ange, ſi
is voulez bien m'apprendre comment ces deux
rages réuſſiſſent à Paris. Il me paraît que ce
t deux pièces dont la ſcène eſt l'univers entier.
ır moi, qui ſuis obligé de quitter le théâtre, je
ıs demande votre avis du fond d'une loge gril-
. Que ne puis-je en effet, avant de mourir, me
her derrière vous dans quelque loge, et entendre
re ami *le Kain* ! Faut-il que je ſois ſéparé de
ıs pour jamais ? C'eſt une privation que je ne
s ſupporter. J'ai bien des chagrins, mais celui
tre ſi loin de vous m'eſt aſſurément le plus ſen-
le. Je baiſe le bout de vos ailes de ma bouche
e et mourante. *V.*

LETTRE CLIII.

A M. DE LA HARPE.

8 d'avril.

ʟᴇ petit avertiſſement que j'ai reçu de la nature,
ller trouver *Horace*, au nom de qui vous m'é-
vîtes une ſi jolie lettre, m'a empêché, mon très-
er confrère, de répondre plutôt à celle que j'ai

LETTRE CLIV.

A M. MARMONTEL.

8 d'avril.

L'ACCIDENT qui m'eſt arrivé, mon cher ami, ne m'a pas tellement affaibli que je n'aye été en état de faire le voyage du Mexique et du Pérou. Je l'ai fait dans un beau vaiſſeau, et je ne ſaurais assez vous en témoigner ma reconnaiſſance. 1777.

Je n'entends point dire que la ſorbonne ait pris le parti du révérend père inquiſiteur qui lut en latin cette bulle du pape à l'inca *Atabaliba*, et qui fit pendre et brûler ſur le champ notre inca pour n'avoir pas entendu la langue latine; mais j'apprends que meſſieurs du châtelet ſoutiennent bien mieux notre ſainte religion que meſſieurs les ſorboniqueurs. On me mande qu'ils ont condamné au banniſſement perpétuel ce pauvre *Deliſle de Sales*, auteur de ſix volumes ſur la nature, dans leſquels il a mis tout ce qu'il a jamais lu. Cette abomination eſt révoltante; elle eſt du quatorzième ſiècle. On prétend même que le parlement en eſt indigné, et qu'il va réformer la ſentence du châtelet.

Auriez-vous lu cette *Philoſophie de la nature?* je crois que toute philoſophie court de grands riſques. C'eſt un méchant métier que celui d'inſtruire les hommes : ceux qui les trompent et qui les volent, ſont plus adroits que nous; ils ſont mieux récom-

1777. penſés; et ni vous ni moi ne voudrions p
être à leur place.

Adieu, mon cher confrère, mon cher a
vous avoue que je ſuis fâché de mourir ſa
avoir vu.

LETTRE CLV.

A M. LE CHEVALIER DE CHATEL

9 d'avril.

MONSIEUR,

La nature venait de me faire une nic
ridicule, lorſque j'ai reçu ma félicité dans
préſent de *la Félicité publique*. Il n'apparte
à un homme auſſi maigre que moi d'être
d'une attaque d'apoplexie: ce ne devait
là mon genre. Cependant on prétend que
été ma deſtinée; et il faut bien qu'en eff
eſſuyé cette plaiſanterie, puiſque tout le
me le dit, et puiſque j'ai été ſi long-tem
pouvoir vous écrire et vous remercier; ma
je peux lire, et c'eſt-là ma félicité dont
remercie.

Je vois que vous avez bien étendu et bien
votre ouvrage. Les *Vues ultérieures* et l'*A*
ſur les dettes publiques ſont des morceaux t
tructifs. Vos remarques ſur les eſclaves ſo
tant plus belles que vous aviez des eſcla

actuellement ce font des moines de Bour- 1777
t de Franche-Comté qui en ont. Il y a mille
ouveaux qui intéressent et qui instruisent le

savez, Monsieur, que j'avais été charmé
emière édition, et que je ne pouvais être
le flatterie: j'ignorais l'auteur. Je puis actuel-
ui rendre les grâces que je lui dois; mais dans
je suis, je ne dois pas hasarder une trop
lettre; un malade de mon âge doit se taire.
sa très-tendre et très-respectueuse recon-
e. Continuez à faire le bonheur de vos amis,
ttant celle que vous avez perdue.
fais que des adieux. Madame *Denis* compte
us remercier un jour à Paris de l'honneur de
uvenir.

LETTRE CLVI.

PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

A Ferney, 30 d'avril.

vous envoie, Monsieur, sous l'enveloppe
e comte de *Vergennes*, un extrait assez
nt des *Mémoires Noailles-Millot.* On sou-
ssionnément que ces petits amusemens vous
e quelque utilité. J'avais déjà ces *Mémoires*
petite bibliothéque, et l'on vient de m'en
r un nouvel exemplaire par la voie de M.
de Boisgermain. Il est accompagné du fatras

le plus savant et le plus impertinent que j'aye jamais
1777. lu ; c'est l'*Histoire véritable des temps fabuleux*. Si j'étais plaisant, il y aurait un plaisant extrait à de ce déplaisant galimatias. Je n'ai pas envie de rire, cependant je m'égayerai à dire un mot de ce pédant en *us*, nommé *Guérin du Rocher*, prêt

Je suis bien en peine de l'affaire de M. *Delisle de Sales*. Son livre assurément ne méritait pas ce vacarme. Je ne peux pas dire qu'il ait été de tous les hommes le plus cruellement persécuté, car il y a dix ans il existait un chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi. Les Français seront toujours moitié tigres et moitié singes. Ils se réjouiront également à la Grève et aux grands danseurs de corde du boulevard.

Mes très-humbles complimens, je vous en prie, à M. et à madame *Suard*, et à tous nos amis.

LETTRE CLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

30 d'avril.

MON très-aimable seigneur suisse, le vieux malade qui se meurt sur les frontières de la Suisse, vous remercie de votre lettre du mardi 22 d'avril. Il a ri comme un fou des *Horaces* et des *Curiaces*, quoique son état ne lui donne pas envie de rire; mais il pleure cette pauvre philosophie qu'on persécute si cruellement.

J'ai lu les six volumes de *Noailles-Millot*; je vous 1777.
oue que j'avais déjà été un peu fâché pour le
: de *Bourgogne* qu'il eût écrit à madame de
intenon contre le duc de *Vendôme*, et qu'il se fût
usé à détraquer une montre avant la bataille
Judenarde. J'aime mieux le marquis de *Villette*
veut bien commander une montre de Ferney;
'a qu'à me donner ses ordres. La veut-il avec
diamans au poussoir, au bouton et aux aiguil-
? la veut-il à secondes? il sera servi sur le champ;
us savez combien je l'aime. Je suis enchanté qu'il
m'ait pas oublié. . . . .

On dit que j'ai eu une attaque d'apoplexie; ce
it mes ennemis qui font courir ces mauvais bruits.
voue pourtant que j'ai eu un accident qui lui
semblait fort. Cela est fort ridicule à un homme
si maigre que moi; mais il faut que je passe par
ites les épreuves. Ce petit avertissement me dit
e je ne vous suis pas attaché encore pour long-
nps, mais ce sera avec la plus respectueuse ten-
esse.

LETTRE CLVIII.

A M. DELISLE DE SALES.

6 de mai.

. . . .

Oui, c'est au ridicule, et non à leurs remords,
'il faut livrer tous ces inquisiteurs, soit de Goa,
t de Paris, soit d'Espagne. Tout ce que peut

vous ajouter un homme de quatre-vingt-trois ans,
1777. mourant des ſuites d'une attaque d'apoplexie, c'eſt que ſi les grands chirurgiens vous font des inciſions auſſi profondes que les fraters ſubalternes vous en ont fait, vous ferez très-bien de venir prendre les eaux chez le mourant. Comme vous avez paſſé votre jeuneſſe dans l'Oratoire, vous n'avez pas oublié la façon d'exhorter les gens à la mort. Venez chez un ami digne de vous eſtimer : nous aimerons DIEU enſemble, et nous déteſterons les injuſtices des hommes.

. . . .

Je préſente mes très-humbles remercîmens à M. l'abbé..., et je le prie d'embraſſer pour moi ſon priſonnier qui, je crois, eſt actuellement délivré.

LETTRE CLIX.

A M. DE CROIX,

SECRÉTAIRE DU ROI, ANCIEN TRÉSORIER DE FRANCE, A LILLE.

A Ferney, le 12 de mai.

On n'a rendu, Monſieur, que depuis très-peu de jours au vieillard moribond, dont vous embraſſez généreuſement la défenſe, la lettre et l'ouvrage que vous avez daigné lui faire tenir (*). Il les a lus

(*) *L'Ami des arts.*

:c une extrême ſenſibilité ; mais le déplorable état
il ſe voit réduit, le prive du plaiſir de vous 1777.
iercier de ſa main. Il fut atteint, le 8 de mars
nier, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, d'un
ıp d'apoplexie qui augmente prodigieuſement la
ıme de ſes ſouffrances, et qui, ſans doute, ne
lera guère à la réduire à zéro. Dans l'impoſſi-
té où il eſt d'écrire, il vous prie d'agréer ſes
uſes, et de ne pas douter de ſon eſtime et de
'econnaiſſance.

LETTRE CLX.

A M. SELIS,

PROFESSEUR AU COLLEGE D'HARCOURT.

A Ferney, le . . . mai.

MONSIEUR,

J N peintre des Gobelins eſt venu dans ma ſolitude
ı8 de mai, et m'a apporté une lettre dont vous
ıonorez, en date du 17 d'avril, accompagnée d'une
duction des ſatires de *Perſe* et de très-jolis vers
;ais. M. d'*Argental* m'avait déjà prévenu de
ıtes vos bontés pour moi, mais je ne les avais
; encore reçues. Mon grand âge et ma déplo-
ıle ſanté ne m'ont point empêché de lire déjà
:re très-judicieuſe préface et la traduction de la
:mière ſatire. Je vois que vos notes éclairciſſent

beaucoup le texte, et que ceux qui veulent faire
1777. quelque progrès dans la langue latine, doivent vous lire et vous étudier. J'éprouve par moi-même qu'on peut apprendre à tout âge, et c'eſt avec reconnaiſſance que j'ai l'honneur d'être.

Monſieur, votre etc.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, le 2 de juin.

Je ſuis indigné contre moi-même, mon cher ange, de n'avoir pas depuis ſi long-temps tendu les bras à vos ailes qui m'ont toujours couvert de leur ombre. Hélas, ce n'eſt pas ma faute; je n'ai eu ni bras ni pieds, ni tête depuis quelques mois. Je vous écris aujourd'hui d'une main qui n'eſt pas celle dont je me ſers ordinairement, mais c'eſt toujours le même cœur qui dicte. Je vous parlerai d'abord de l'ambigu à ſervices, qui probablement ſera ſervi bien froid, ou plutôt qu'on n'oſera jamais ſervir. Ce n'eſt pas que le repas ne ſoit régulier, et qu'il n'y ait des plats aſſez extraordinaires qui pourraient être de haut goût; mais malheureuſement madame de *Saint-Julien* avait parlé, il y a pluſieurs mois, de notre ſouper; le bruit s'en était répandu dans Paris. Je crois fermement que ce ſouper ne valait rien du tout, et que le cuiſinier a très-bien fait de le ſupprimer; l'autre eſt meilleur; mais il faudrait que le cuiſinier fût à Paris;

qu'il jouât le rôle de maître-d'hôtel ; et que les 1777.
rmets n'eussent pas le goût aussi égaré qu'ils l'ont puis quelques années. J'ai vu le menu d'un nouveau traiteur de l'Amérique, qui a été servi vingt fois sur table, et dont en vérité je n'aurais jamais voulu manger un morceau. Si quelque jour la fantaisie pouvait vous prendre de tâter du vieux cuisinier que vous savez, quand ce ne ferait que pour la rareté du fait, ce vieux cuisinier ferait capable de faire le voyage auprès de vous, et de se loger dans quelque gargote bien obscure et bien ignorée. Qui sait même si cette aventure ne pourrait pas arriver l'année mil sept cent soixante et dix-huit! je me berce de cette chimère, parce qu'elle m'entretient de vous. Le préalable serait qu'alors M. le duc de *Duras* vous donnât sa parole d'honneur de se mettre avec vous à table, et même de manger avec appétit; mais il est plaisant, entre nous, qu'on ait tant mangé de Zuma, et qu'on n'ait pas seulement essayé de tâter du Don Pèdre; le hasard gouverne ce monde.

Mon cher ange, le hasard m'a bien maltraité depuis quelques mois. Ce hasard est composé de la nature et de la fortune, des chances horribles sont sorties du cornet contre moi. Ma colonie est aussi délabrée que l'ont été Pondichéri et Quebec. Je me suis trouvé ruiné tout d'un coup, sans savoir comment, et je me suis enfin aperçu qu'il n'appartenait qu'à *Thésée*, *Romulus* et M. *Dupleix*, de bâtir une ville.

Portez-vous bien, mon cher ange; aimez-moi

1777. encore, tout chimérique et tout infortuné que j
fuis. Ma tendre amitié n'eft pas du moins une
mère ; elle eft la confolation très-réelle de
jours. *V*.

LETTRE CLXII.

A M. DE LA HARPE.

4 de juin.

Mon cher confrère, j'ai reçu prefqu'à
deux lettres de vous, et la religieufe. (
attendriffante religieufe était bien, et elle eft bea
coup mieux. Je regarde cet ouvrage comme u
meilleurs que nous ayons dans notre langue.

Pour votre journal, il eft le feul que je pui
et nous en avons cinquante. J'avais cédé aux inft
ces de l'ami *Panckoucke* qui voulait abfolument q
je combattiffe quelquefois fous vos étendards,
qui m'affurait que vous le trouveriez fort bon ; m
auffi il m'avait promis le plus inviolable fecret.
ne me l'a point gardé, il m'a décélé très-ma
propos, et m'a beaucoup plus expofé qu'il
penfe.

Je vous prie, mon cher confrère, de lui dire b
réfolument qu'il ne mette jamais rien fous mon n
je ne fuis pas en état de faire la guerre. Ce n'eft p
que je manque de courage ni de bonnes raif
pour la faire ; mais il faut de la fanté, même p
la guerre de plume. J'ai befoin de repos, après m

accid

lent que vous appellerez comme il vous plaira, 1777.
dont les ſuites ſont bien déſagréables. L'indiſ-
on de *Panckoucke* avec ſon *V*... me fait une
e mortelle. Il accoutume le public à croire que
-ſeulement je me porte bien, mais que j'abuſe
na ſanté juſqu'à écrire des lettres un peu im-
entes.

n m'accuſe, dit-on, d'avoir écrit à meſſieurs
ages du châtelet une philippique un peu forte ſur
ocès ridicule qu'ils ont fait à ce pauvre *Delisle*,
ır le jugement atroce qu'ils ont rendu. Vous
ez bien ſavoir comme je penſe ſur le livre et ſur
ntence; mais aſſurément je ſerais plus fanatique
ces meſſieurs, et cent fois plus répréhenſible
ux, ſi je leur avais écrit ſur cette affaire. Je ne
ais point cette prétendue lettre, et je veux
re qu'elle n'exiſte pas.

ſuis en peine de la ſanté de M. d'*Alembert*.
r la mienne, elle eſt bien déplorable; mais il y
iron quatre-vingt-trois ans que je ſuis accou-
é à ſouffrir.

vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLXIII.

A M. DE VAINES.

4 de juin.

ſuis bien ſenſible, Monſieur, à la bonté avec
elle vous vous êtes ſouvenu de moi; car je penſe
ent à vous, et à l'homme unique avec lequel

1777. vous avez travaillé, et dont vous ferez toujours l'ami. Mon âge et mes maladies me forcent de renoncer un peu au monde ; mais je regretterai toujours de n'avoir pu vivre avec un homme de votre mérite, et je ferai bien fâché de mourir sans avoir eu la consolation de vous embrasser.

Des gens qui se croient bien instruits, et qui peut-être ne le sont point du tout, me disent qu'un homme chez qui vous avez été à la campagne, il y a quelque temps, sera bientôt aussi puissant dans la ville qu'il y est aimé et respecté. Je souhaite passionnément que cette prédiction soit véritable; mais c'est à condition qu'il en arrive autant à votre autre ami. Je crois que la France ne s'en trouverait pas plus mal, si ces deux hommes-là étaient à leur véritable place.

Je ne sais si vous avez vu l'*Eloge de Pascal*, avec ses *Pensées*, mises en meilleur ordre, et relevées par des notes qui valent bien le texte. L'éditeur est, ce me semble, un homme égal à *Pascal* pour le génie, et supérieur par la raison. Il est triste, à mon gré, pour le genre-humain, qu'un homme comme *Pascal* ait été un fanatique ; ce qui me console, c'est que St *Augustin* l'était tout autant.

Je m'apperçois que mon petit billet est un peu indiscret, mais je n'écris pas à un docteur de sorbonne. *V.*

LETTRE CLXIV.

LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 de juin.

mon Dieu, Monſeigneur, vous accuſez un ant de ne s'être pas battu dans votre armée. Il 1777. lus d'un an que, madame *Denis* et moi, nous nons à Dijon, preſque ſans ſortir de notre lit, ocès le plus déſagréable et le plus ruineux. ;ré ce fardeau qui nous accable, je me ſuis souplus occupé de l'injuſtice qu'on vous fesait le toutes celles que j'eſſuie. Je vous ai ſupplié fois de daigner m'envoyer tout ce qui paraiſans votre affaire; vous n'avez jamais voulu me adre ſur cet article. Quand j'eus le bonheur de r M. de *Morangiès*, quand j'affrontai la canaille etits praticiens de Paris, qui ſe croient des ons, M. de *Morangiès* m'avait envoyé tous ſes ers, ſans en excepter un ſeul.

ne ſais d'ailleurs ſi une petite anecdote de . *Clément*, conſeillers au parlement, ſerait pare juſqu'à vous. Ces meſſieurs voulaient m'imier dans la plate et chétive, mais dangereuſe re d'un jeune homme ſorti de l'Oratoire, nommé *sle*, lequel a été jugé immédiatement après vous. chiens de Saint-Médard, ces reſtes de convulaires aboyaient d'une gueule ſi fanatique, que ris le parti, à l'âge de quatre-vingt-trois ans,

de me ménager une petite retraite ſur un coteau
1777. méridional de la Suiſſe, à quatre lieues de chez moi.

Vous voyez que la grêle tombe ſur les plus miſérables arbriſſeaux comme ſur les plus hauts chênes. Tout ſouffre dans ce monde ; mais dans la foule des affligés, peu de perſonnes ont vos reſſources. Quelques envieux que vous ayez, vous êtes à l'abri de tout, parce que vous êtes au-deſſus de tout. Il eſt certain que, dans cette maudite affaire ſuſcitée par la plus inſigne friponnerie, et reconnue pour telle par tous les gens ſenſés de l'Europe, vous n'avez pu perdre que de l'argent. Vos ſervices, vos dignités, votre conſidération, votre gloire, ne ſont point effleurées. Vous ſerez bientôt dans la première place de l'Etat qui repréſente le connétable.

Que n'avez-vous pu aimer, du moins pendant quelques mois, cette belle retraite de Richelieu, où je vous ai fait ma cour il y a tant d'années ! que n'ai-je pu vous y ſuivre encore une fois ! J'enviſage avec la douleur de l'impuiſſance les montagnes des Alpes et du Jura qui me ſéparent de vous. *Job* ſur ſon fumier, près du lac de Genève, vous crie : Conſervez vos anciennes bontés pour un ancien malheureux. Buvez encore avec plaiſir les derniers verres du vin trop mélangé de cette vie. Soyez heureux, ſi on peut l'être ; vous aurez toujours de belles heures, et il ne me faut que de la pitié.

Agréez, je vous en conjure, mon très-tendre reſpect. *V.*

LETTRE CLXV.

M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

7 de juin.

'AI trop tardé, Monſieur, à vous remercier de ——
)s remercîmens. Si le triſte état où j'ai été peut 1777.
e laiſſer encore de la force et du loiſir, je crois
i'avant de mourir je ferai une campagne ſous
)s drapeaux. Je ne vous ſers pas comme font
; Suiſſes, à qui il eſt très-indifférent de ſe battre
)ur l'Allemagne ou pour la France, pourvu qu'ils
ent une bonne capitulation; je ne ſuis pas même
ı volontaire qui fait une campagne pour ſon
aiſir : je ſuis une eſpèce d'enthouſiaſte qui prend
; armes pour la bonne cauſe.

Il eſt vrai que je ne ſais pas quel eſt le cheva-
:r de la *Poſte du ſoir* (*) qui croit m'avoir abattu
: ſa lance enchantée. Il ſerait bon de ſavoir à
ıi on a affaire; mais quel qu'il ſoit, ſi nous étions
ıx priſes, je lui ferais bien voir que ſon héros
t un charlatan qui en a impoſé au public. Je lui
:montrerais que ce charlatan, devenu ſi fameux,
a pas mis une citation dans ſon ouvrage, qui
: ſoit fauſſe, ou qui ne diſe préciſément tout le
ıntraire de ce qu'il avance.

Je prouverais à tous les gens raiſonnables que
ş raiſonnemens et ſes ſyſtêmes ſont auſſi faux

(*) Le Journal de Paris.

——— que ſes citations; que des plaiſanteries et des peintures brillantes ne ſont pas des raiſons, et qu'un homme qui n'a regardé la nature humaine que d'un côté ridicule, ne vaut pas celui qui lui fait ſentir ſa dignité et ſon bonheur.

1777.

Voilà ce qui m'occupe à préſent, Monſieur; mais pour remplir mon projet, j'ai beſoin d'un long travail qui me mette à portée de citer plus juſte que l'auteur de l'*Eſprit des lois*; et ſur-tout je voudrais ſavoir quel eſt le bel eſprit de la *Poſte du ſoir*, contre lequel je veux me battre.

Serait-ce abuſer de vos bontés de vous demander des nouvelles de la noble entrepriſe du jeune comte de *Lalli* de faire rendre juſtice à la mémoire de ſon père?

Conſervez vos bontés, Monſieur, pour votre très-attaché et très-reſpectueux ſerviteur *V.*

LETTRE CLXVI.

A M. DE VAINES.

11 de juin.

Je vous remercie, Monſieur, de la lettre que vous m'avez envoyée de cet homme illuſtre avec lequel vous avez travaillé trop peu de temps, et qui ſera toujours cher aux bons citoyens amateurs de la vertu et des grands talens.

Comme j'imagine que vous avez actuellement quelque loiſir, j'en abuſe peut-être en vous priant

er les yeux ſur le manuſcrit que j'ai l'hon- 1777.
de vous envoyer. Il s'agit d'un grand nom-
e de vérités qui combattent l'opinion publique
ſouvent haſardée, et reçue ſans examen. Si les
nbreuſes erreurs qu'on me force de relever dans
l'*Eſprit des lois*, vous font la même impreſſion
qu'elles m'ont faite, je vous ſupplie, Monſieur,
de vouloir bien envoyer au ſieur *Panckoucke* le
manuſcrit cacheté avec la lettre pour lui ci-jointe.

Je ſais bien que ma hardieſſe augmentera le nombre de mes ennemis; mais je ſuis, comme M. de *la Harpe*, né pour combattre, et j'ai raiſon, papiers ſur table. Pour peu que vous ſoyez de mon avis, je croirai avoir remporté la victoire.

Le *Paſcal* de M. de *Condorcet* m'a donné un peu d'humeur contre les réputations uſurpées. C'eſt bien dommage que cet ouvrage ne ſoit pas entre les mains de tout le monde. Il faudrait que chacun eût dans ſa poche ce préſervatif contre le fanatiſme.

Je vous prie inſtamment, Monſieur, de conſerver un peu de bonté pour le vieux malade *V.*

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

VOTRE vieux cuiſinier, mon cher ange, eſt bien loin de vous faire bonne chère. Il eſt réduit aux apothicaires, et très-étonné d'être encore en

vie : cependant il ne voudrait pas mourir sans v
1777. envoyer les cinq pâtés qu'il vous a promis, e
qu'il n'a faits que pour vous. Je ne sais s'ils
de l'ancienne cuisine ou de la nouvelle. Je ne p
manger d'aucun des nouveaux plats qu'on
envoyés de Paris; mais mon dégoût ne pı ve
point que j'aye mieux réussi que les jeunes
niers du temps présent.

Je cède enfin à l'envie extrême de vous montrer ce que je sais encore faire. Jurez-moi, mon cher ange, que personne au monde, hors M. de *Thibouville*, ne verra mes petits pâtés. Jurez-moi de me les rendre dès que vous en aurez mangé un petit morceau. Vous verrez, après cet essai, si je peux me mettre au rang des pâtissiers mod
qui empoisonnent le public. Le point principal
de vous plaire. Commencez par me faire ser
de ne point laisser sortir les pâtés de vos n
et de me les renvoyer en m'apprenant si j'y ai
trop ou trop peu de poivre, et si le goût qui ne
aujourd'hui est plus dépravé que le mien.

Le fond de mes petits pâtés n'est pas fait pour une monarchie ; mais vous m'avez appris qu'on avait servi du Brutus, il y a quelque temps, devant M. le comte de *Falkenstein* (*), et que les convives ne s'étaient pourtant pas levés de table.

En un mot, mon cher ange, il me paraît si comique de faire encore la cuisine à mon âge, et je vous confie tous mes ridicules avec tant de bonne

(*) L'empereur *Joseph II*, dans son séjour à Paris.

» que je les tiens pour pardonnés. Votre amitié, ——
mon cher ange, me console de tout; mais je ne 1777.
demande point votre indulgence : je veux savoir
si mes pâtés ne vous écorcheront pas le gosier.

Voltaire.

LETTRE CLXVIII.

A M. DUTERTRE, *notaire à Paris.*

16 de juillet.

AYANT encore, Monsieur, le ridicule de n'être point mort, je vous envoie, si vous le trouvez bon, mon certificat de vie, qui servira de ce qu'il pourra. Dieu merci, je n'entends rien du tout à mes affaires; vous avez eu la bonté de vous en charger, et c'est ma seule consolation. M. le duc de *Bouillon*, Altesse sérénissime, a daigné m'écrire des lettres pleines de bienveillance; mais il m'a déclaré que ce n'était point à lui à me payer les vingt-deux ou ving-trois mille francs qui me sont dus par son Altesse sérénissime monseigneur son père.

Son Altesse sérénissime monseigneur le duc de *Virtemberg*, qui me doit aussi beaucoup d'argent, me paye en politesses. Mes maçons, mes charpentiers et mon boucher, qui ne sont pas si polis, me feraient mettre en prison pour être payés, si DIEU ne m'avait pas accordé le bénéfice d'âge de quatre-vingt-trois ans.

1777. Je présume, Monsieur, que dans ma détressi vous avez eu pitié de moi, et que vous avez sais fait la succession de M. de *Lalen*. C'est une i bien étonnante qu'il ait mieux aimé me pr vingt-deux mille francs de sa caisse, que de m les faire payer par feu M. le duc de *Bouillon*. Il encore plus étonnant que M. d'*Ailli* m'ait per dre l'hypothèque privilégiée que j'avais sur t biens de ce prince : c'est un malheur irréparable.

Je n'ai d'espérance et de ressource que d votr sagesse, dans votre exactitude et dans l'amitié vous m'avez déjà donné des marques. Je vienc vous en remercier, si mon âge, ma santé bourse me permettaient de faire le voy prendrais quelque petit appartement da v voisinage, pour apprendre, pendant quelques à connaître un peu cette ville que je depuis trente années.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXIX.

M. DE MESSANCE,

:VEUR DES TAILLES EN FOREZ,

i avait envoyé ses calculs sur les probabilités de durée de la vie.

A Ferney.

reçu, Monsieur, ma condamnation par ——
, sous et deniers, que vous avez eu la patience 1777.
e, et la bonté de m'envoyer. J'admire votre
:é, et je me soumets à mon arrêt sans aucun
ıre. Tout le monde meurt au même âge;
est absolument égal, quand on en est là,
r vécu vingt heures ou vingt mille siècles.
›bé *Terrai* avait sans doute notre néant devant
ıx, quand il a établi ses rentes viagères. J'ai
ettre au chevet de mon lit mon compte final,
e vous ai beaucoup d'obligations. Rien n'est
›ropre à me consoler des misères de cette
ȷue de songer continuellement que tout est
Ce qui est très-réel, c'est l'exactitude de votre
, son utilité et la reconnaissance que je vous
Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'hon-
l'être, etc.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

21 d'auguste.

1777. J'ai jugé, Monsieur, que vous n'aviez poi reçu une lettre que je vous avais écrite pour vô remercier d'un présent très-précieux pour mo dont vous m'aviez honoré. Il y a quelquefois d les bureaux des gens un peu trop curieux.

Je prends aujourd'hui le parti de ne me confi qu'au confesseur et martyr M. *Delisle*, qui pr son plus long pour retourner à Paris. Il est imp sible de ne pas s'intéresser à lui, dès qu'on a bonheur de le connaître. Si ceux qui l'ont pers cuté avaient pu vivre quelques jours avec lui, seraient devenus ses plus ardens défenseurs.

Je pense qu'à présent il n'a rien de mieu faire que de tâcher d'avoir une place auprès d souverain qui me paraît avoir besoin d'un hom comme lui. M. d'*Alembert* peut le servir très-effi cement, et je ne m'y épargnerai pas : car si je rentré en grâce auprès de ce prince, si connu Europe par ses armes victorieuses, par son cofl fort, et par sa manière de penser, je dois f usage de ce petit moment de bonne fortune p servir votre ami, et j'ose dire, à présent le mie

Il est vrai que les agrémens de sa société plus faits pour la France que pour l'Allemag

je ne vois à présent de porte ouverte pour —— celle que je propose. Il trouvera dans Paris 1777. ·loupers, des plaisanteries; des amis intimés a .quart d'heure, des espérances trompeuses, temps perdu. Peu de personnes savent comme consoler leurs amis par des services toujours itans.

vous approuvez mon idée, vous l'appuierez loute auprès de M. d'*Alembert*, et nous par- ns à la faire réussir.

ie puis-je à présent vous souhaiter de mieux, eur, après que vous avez fait du bien? Jouis- vous-même, de votre repos, de vos amis, otre réputation et de tous les amusemens qui it la vie tolérable. Mes montagnes chargées s éternelles saluent de loin votre belle vallée tmorenci, et ma décrépite vieillesse s'incline ndément devant vous avec le respect le plus

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguste.

MON cher ange, il y a plus de soixante ans que us voulez bien m'aimer un peu. Il faut que je le à mon ange un petit croquis de ma situation, ioiqu'il soit défendu de parler de soi-même, et loiqu'on ait joué l'égoïsme bien ou mal, dans tre tripot de Paris.

1777 J'ai quatre-vingt-trois ans, comme vous ſavez, et il y en a environ ſoixante et ſix que je travaille. Tous les gens de lettres en France, hors moi, jouiſſent des faveurs de la cour ; et on m'a ôté, je ne ſais comment, du moins on ne me paye plus une penſion de deux mille livres que j'avais avant que *Louis XV* fût ſacré.

Je ſuis retiré depuis trente ans, ou environ, ſur la frontière de la Suiſſe. Je n'avais qu'un protecteur en France, c'était M. *Turgot*, on me l'a ôté, il me reſtait M. de *Trudaine*, on me l'ôte encore.

J'avais eu l'impudence de bâtir une ville ; cette noble ſottiſe m'a ruiné.

J'avois repris mon ancien métier de cuiſine pour me conſoler ; je ne ſens que trop, toute réflexion faite, que je n'entends rien à la nouvelle cuiſine, et que l'ancienne eſt hors de mode.

Le chagrin s'eſt emparé de moi, et m'a fait perdre la tête. Je ſuis devenu imbécille au point que j'ai pris pour une choſe ſérieuſe la plaiſanterie de M. de *Thibouville* qui me demandait des paſtilles d'épine-vinette. J'ai eu la bêtiſe de ne pas entendre ce logogryphe ; j'ai cru me reſſouvenir qu'on feſait autrefois des paſtilles d'épine-vinette à Dijon, et j'en ai fait tenir une petite boîte à votre voiſin, au lieu de vous envoyer le mauvais pâté que je vous avais promis.

Ce pâté eſt bien froid ; cependant il partira à l'adreſſe que vous m'avez donnée, à condition que vous n'en mangerez qu'avec M. de *Thibouville*, et

vous me le renverrez, tel qu'il eſt, partagé 1777.
:inq morceaux.

ne vous dirai point combien tous les pâtés qu'on envoyés de votre nouvelle cuiſine, m'ont paru oû:ans; mon extrême averſion pour ce mauvais t ne rendra pas mon pâté meilleur. Peut-être ›n le feſant réchauffer, on pourrait le ſervir ſur e dans deux ou trois ans; mais il faudrait ſur-t qu'il fût ſervi par les mains d'une perſonne de -huit à vingt ans, qui sût faire les honneurs d'un é, comme mademoiſelle *Adrienne* les feſait à ıte ans paſſés. Il nous faudrait auſſi un maître ôtel tel que celui qui eſt le chef de la cuiſine :ienne, et qui vous fait ſa cour quelquefois; ıvec toutes ces précautions, je doute encore que pâté, qui n'eſt pas aſſez épicé, fût bien reçu. ıoi qu'il en ſoit, goûtez-en un petit moment, ›n cher ange, et renvoyez-le-moi ſubitò, ſubitò.

Je ne vous parle point du voyageur (*) que us prétendiez devoir paſſer chez moi. Je ne ſais vous ſavez qu'il a été aſſez mécontent de la ville i a été repréſentée quelques années par un grand-mme de finances, et que cette ville a été encore mécontente de lui. Quoi qu'il en ſoit, je ne oint vu; et je ne compte point cette diſgrâce ıi les mille et une infortunes que je vous ai es au commencement de mon épître chagrine.

réſultat de tout ce bavardage, c'eſt que j'ai-ai mon cher ange, et que je me mettrai à

(*) L'empereur *Joſeph II.*

—— l'ombre de ſes ailes, juſqu'au moment de ma ridi-
1777. cule vie. *V.*

LETTRE CLXXII.

A M. DE VAINES.

5 d'auguſte.

Il vous eſt échappé, Monſieur, une fois de me flatter de l'eſpérance d'une certaine apparition dans le mois d'auguſte, vulgairement *août* dans la langue des Velches. Plus je me ſens indigne d'une telle viſite, et plus je la déſire. Je ſais bien qu'un pauvre vieillard n'eſt point fait pour les ſociétés les plus aimables, mais il ne les aime pas moins. J'ignore encore ſi les affaires publiques vous permettront de vous écarter de Paris. J'ignore ce que font vos anciens amis; j'ignore tout dans ma ſolitude profonde. Je ſuis dans une eſpèce de tombeau, entre le mont Jura et les grandes Alpes, livré aux ſouffrances compagnes de la vieilleſſe, et me repentant, comme tant d'autres, d'avoir très-mal employé ma jeuneſſe. Si vous voulez venir me reſſuſciter, vous ferez une très-bonne action.

Permettez du moins que je vous adreſſe ce petit paquet pour M. d'*Argental*; il eſt aſſez bon pour m'aimer depuis ſoixante et dix ans, et c'eſt le ſeul ami qui me reſte dans Paris. Vous me faites ſentir combien il ſerait doux d'en avoir deux. Je ne crois pas commettre une indiſcrétion, en vous adreſſant

un

ı ſi gros paquet ; vous avez bien voulu depuis ——
ong-temps m'accoutumer à prendre avec vous ces 1777.
ibertés.

Agréez, Monſieur, tous les ſentimens qui m'attachent à vous. Tout le monde m'aſſure qu'ils feraient bien plus forts, ſi j'avais eu l'honneur de vous voir, comme j'ai eu celui de recevoir de vos lettres. *V.*

LETTRE CLXXIII.

AU MEME.

12 d'auguſte.

LA mort de M. de *Trudaine*, Monſieur, comble mon déſeſpoir, et achève ma vie. J'ai vécu, c'eſt-à-dire ſouffert trop long-temps. Si j'ai le bonheur de vous voir à Ferney, je mourrai moins malheureux ; il eſt vrai que vous ne verrez à Ferney qu'un hôpital dans une ſolitude. Votre voyage ſera une belle action de charité ; vous ſerez entre une malade et un mourant. Si je ne ſavais que M. de *Trudaine* était malade depuis long-temps, je croirais que le chagrin a avancé ſes jours. On m'a dit que M. de *Condorcet* à remis la place qu'il avait acceptée de M. *Turgot.* Je vous prie de préſenter mes tendres reſpects à ces deux grands-hommes, et de recevoir les miens, puiſque vous penſez comme eux. *V.*

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguste.

1777. Les voilà enfin ces cinq pâtés trop froids et t insipides, qui ne sont point du tout faits pou votre pays, et que je ne vous envoye, mon di ange, que par pure obéissance. Je vous dema pardon d'obéir. Renvoyez-moi, par la même vo ces cinq pièces de four, qui ne doivent être servies sur aucune table. Ne les montrez à personne. Ayez pitié de votre ancienne créature qui a j la tête, et à qui il ne reste que son cœur.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, 18 d'auguste.

Si *Charles IX*, dont vous me parlez, M était allé près de la maison de *Ronsard*, et s'il trouvé un petit officier étranger qui n'eût p désemparé de la portière de son carrosse, et l'eût regardé sous le nez; si le moment d'a deux génevois, habitués dans le village de *Ronsard*, se fussent présentés à *Charles IX*, étant iv et lui eussent demandé familièrement où il allait, *Charles IX*, à mon avis, eût très-bien fait de se fâcher, et de ne point aller chez *Ronsard*.

'eſt ce qui eſt arrivé au grand voyageur dont ——
ı me parlez, ſur la route de Genève. Il trouva 1777.
jeunes gens un peu trop familiers, et il eut
ɪn. Il ne ſoupa et ne coucha ni à Genève ni
Ronſard. Il ne vit perſonne. Le réſident de
ıce ſe préſenta devant lui, et il ne lui parla
ıt. Il fut de très-mauvaiſe humeur ſur toute la
e, depuis Lyon.

: conçois que le héros de Chantilli eſt plus affa-
et que la vie eſt plus agréable dans ce beau
ur. Si vous êtes actuellement dans le Palais-
rbon, vous avez paſſé d'un ciel dans un autre.
'raiment, je crierai à M. le prince de *Condé*,
ond de mon purgatoire, ſi on perſécute ma

Lettre de M. le comte de la Touraille.

Au Palais-Bourbon, le 6 d'auguſte.

N nous dit, Monſieur, qu'*Auguſte* et *Mécène* ont quel-
)is été boire du vin de Falerne chez *Horace*; cet honneur
aurait pas immortaliſé, ſi ſes talens ne l'avaient ſeuls
u digne des hommages de la poſtérité. En reculant les
ues de ces royales familiarités que donne et reçoit ſou-
l'orgueil, j'oſe croire, Monſieur, que feu monſieur
er, qui était plus grand ſeigneur qu'*Auguſte*, donna plus
barras que de vanité à *Baucis* et à *Philémon*, quand,
s'amuſer, il fut, ſelon *Chaulieu*, manger un plat d'af-
es dans leur pauvre taudis.

ıarles IX voulant combler de joie ſon bon ami *Ron-*
, avait formé le deſſein de l'aller voir *dans ſa maiſon*
:hamps Cette marque de protection me ferait glorieuſe,
e poëte, mais ne rendrait pas mes vers meilleurs.
'après, cela, Monſieur, doit-on s'affliger de n'avoir pas

colonie, et je vous adreſſerai mes plaintes; ma
1766. actuellement je ne puis crier que des maux que
nature me fait ſouffrir. Je ſuis aſſurément votre
périeur en fait de tourmens, comme je ſuis vot
doyen. Je ſuis à vos pieds en tout le reſte, pén
tré de vos bontés et de vos grâces, me recon
dant d'ailleurs à DIEU dans ma misère, et rempli
vous du plus reſpectueux attachement.

vu l'empereur (*) dans ſa maiſon? Je ne fais d'ailleurs q
vous rendre les opinions des gens ſenſés de ce pays-ci,
s'intéreſſent à votre ſatisfaction, ſans avoir aſſurément
moindre idée de manquer de reſpect aux Dieux et aux ſo
verains

M. le prince de *Condé*, Monſieur, ſera toujours diſpoſ
ſeconder votre amour paternel en faveur de votre colon
et vous pouvez, de votre côté, compter ſur l'aſſidu bi
faiteur des Bourguignons. Il en eſt, comme vous le dit
le *Titus* adoré.

Je quitte les ſuperbes fêtes de Chantilli pour rentrer
regret dans ma quiète ſolitude du Palais-Bourbon, où j'ign
aſſez ſouvent s'il y a dans le monde des gens plus riche
plus heureux que moi. Je ſuis un peu comme ce pay
du mont Saint-Gothard à qui on vantait les richeſſes du
de France : Je parie, dit-il, qu'il n'a pas de ſi belles va
que les miennes.

Recevez, Monſieur, l'hommage de ma ſincère et con
vénération.

(*) A la ſollicitation des prêtres, il avait promis
mère de ne point voir M. de *Voltaire* dans ſon voya

LETTRE CLXXVI.

LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

27 d'auguſte.

N peu volé, dans de ſemblables occaſions, 1766.
ﬁe beaucoup volé. C'eſt la figure que les Grecs
laient *euphémie*, ce qui ſignifie adouciſſement,
agement. Un doyen d'académie fait ces choſes-
ieux que moi, quoiqu'il ne ſoit pas extrêmement
nt. Or, extrêmement pédant veut dire qu'il n'eſt
: du tout.

près cette diſcuſſion académique, je viens,
ur, à la morale. Je conçois très-bien
prit comme le vôtre eſt au-deſſus de toutes
es misères, de toutes les tracaſſeries inévi-
es dans le pays où vous vivez, et de tous les
dens de la vie. Quand on a été élevé dans ſon
eau par madame de *Maintenon*, quand on a
Louis XIV et la régence, on eſt ſans doute ac-
umé à tout; et le maréchal de France, poſ-
ur du palais de Richelieu, peut jouir du ſoir
in d'un jour mêlé d'orages et de très-belles heu-
Je ne ſuis pas au-deſſus de *Saint-Evremond*
me vous êtes au-deſſus du comte de *Gram-
t*, mais je voudrais repaſſer avec vous toute
re brillante et ſingulière vie. Il me paraît que
Providence m'avait réſervé pour cette dernière
gne. Cette Providence a changé d'avis; elle
jette à cent trente lieues de vous, et j'achève

1777. mes derniers jours dans mon lit de deux pieds et demi de large, entre les Alpes et le mont Jura.

Mille grâces vous ſoient rendues pour la bonté avec laquelle vous voulez bien me parler de mon chétif ſquelette qui n'a jamais été bien étoffé, et qui eſt actuellement réduit à rien; mais dans lequel il y a encore je ne ſais quel être ſentant et penſant, et tout à-fait attaché à votre grand être. Il eſt vrai que, dans l'antre où je végète, j'ai mis des pierres à côté les unes des autres; mais ces pierres me retombent ſur le nez, et m'écraſent. J'ai des procès tout comme un grand ſeigneur, et je ne ſais pas les ſoutenir auſſi gaiement que mon héros a ſoutenu le ſien.

Mon grand chagrin, mon ver rongeur eſt d'être ſi loin de vous, et de me voir dans l'impuiſſance de venir encore vous faire ma cour, de vous renouveler mon très-tendre et très-vieux reſpect, et de jouir de vos bontés. *V.*

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 d'auguſte.

Mon cher ange, il n'y a plus moyen de vous parler en figure, depuis que vous êtes un peu content de ce que je vous ai envoyé. Vous m'avez rendu le courage et l'eſpérance; mais comment vous ferai-je tenir l'ouvrage que vous prenez ſous

e protection (*)? vous ſavez que M. de *Vai-* 1777.
ne peut venir dans mon hôpital ſolitaire. J'i-
re encore ſi on lui conſervera ſa place. Je n'ai
honneur de voir M. le duc de *Villequier* qu'un
nent; c'était un de mes plus mauvais jours; je
trouvai mal devant lui, et il prit le parti de
aller au lieu de dîner. Les contre-temps les
funeſtes ont ſuivi ce déſagrément. M. de *Vil-*
ier avait oublié une lettre de M. de *Malesher-*
écrite de Montigny, au mois de juillet; il ne
'a renvoyée qu'hier, du fond de la Suiſſe.
a mort de M. de *Trudaine*, chez qui M. de
esherbes m'écrivait, a mis le comble à toutes
ontradictions que j'éprouve. Figurez-vous qu'au
eu des embarras et de la ruine de ma colonie,
uré de créanciers preſſans et de débiteurs inſol-
es, j'ai entrepris deux ouvrages d'un genre bien
rent de la tragédie, et peut-être beaucoup
intéreſſans et plus utiles. Tant de fardeaux
on âge ne ſont pas aiſés à ſupporter avec les
adies qui me déſolent et qui me privent de la
olation de venir vous embraſſer. Il faut com-
e, juſqu'au dernier moment, la nature et la
ine, et ne jamais déſeſpérer de rien, juſqu'à
u'on ſoit bien mort. Commençons par mes
acuſains; voyons comment je pourrai vous les
oyer; tout le reſte ſera mon affaire. La vôtre,
cher ange, ſera d'être le plénipotentiaire de
acuſe auſſi bien que de Parme.

) Agathocle.

Madame de *Saint-Julien* m'avait obligé de me
1777. réfugier en Sicile, en difant mon fecret de Conftantinople. Serais-je affez heureux pour que vous engageaffiez M. le duc d'*Aumont* à faire fon affaire de cette Sicile que vous femblez aimer, et de la faire paraître à Paris fous fa protection?

Je fuis perfuadé que vos confeils et ceux de M. de *Thibouville* fuffiraient pour faire repréfenter l'ouvrage de manière à lui affurer quelques fuccès; et que peut-être même la fingularité d'une pareille entreprife, à mon âge, défarmerait la cabale, et contribuerait à me faire mourir en paix. J'ofe dire que c'eft à vous et à M. de *Thibouville*, l'élève de *Baron*, à ramener le bon goût dans Paris. Mes derniers jours feraient trop heureux, fi j'avais quelque part à une telle victoire. Il me femble qu'il ferait digne de M. le duc d'*Aumont* de fe joindre à vous. Vous êtes tous trois très-capables d'ajouter le plaifir du fecret à celui de conduire cette affaire dont le fuccès ferait pour moi de la plus grande importance. Cette importance tient à des chofes que vous devinez bien, et dont je vous parlerais, fi j'avais affez de force pour faire un tour à Paris. Et je l'aurai cette force, mon cher ange, fi vous avez celle de réuffir dans la négociation que je vous propofe. Oui, vous y réuffirez; car vous êtes et vous ferez mon ange gardien jufqu'au moment où j'irai, comme de raifon, à tous les diables.

LETTRE

LETTRE CLXXVIII.

AU MEME.

5 de septembre.

MESSIEURS du comité de Syracuse, vous me ——
nez trop à votre avantage. Je ne suis guère en 1766.
t, dans le cahos de mes affaires, dans la multi-
:ité de mes années et de mes maladies, et dans
faiblissement total de mes fibres pensantes, de
nplir sitôt la tâche très-difficile que vous me
nnez. Vous avez le commandement beau; mais,
ur que j'exécute vos ordres, il faut que vous
ez la bonté de m'ôter une trentaine d'années,
de me donner de nouveaux talens. Vous devez
ntir qu'il n'est pas aisé de bien dire ce qu'on ne
oulait pas dire, et de changer tout d'un coup
figure et l'attitude d'une statue qu'on a jetée en
oule. J'avais voulu peindre un stoïcien, et vous
e proposez de le changer contre un sibarite, ou
u moins contre un grec élevé à la françoise, et
ccoutumé, sur le théâtre de Paris, à parler de
on amour à son inutile confident, et à lui mar-
uer la tendre crainte qu'il a de déplaire à sa chère
naîtresse, en lui fesant sa déclaration amoureuse.
Ces fadeurs n'ont pu jamais être embellies que par
Racine. Il est le seul qui ait pu faire passer des
églogues sur le théâtre, à la faveur de son style
enchanteur; mais j'ai bien peur que ce qui devient
chez lui une beauté, ne fût insupportable chez qui-

——— conque n'aurait pas l'avantage de s'exprimer com-
1777. me lui.

Voudriez-vous qu'un héros sauvage et philosophe combattît son amour, comme *Titus* combat le sien? voudriez-vous même qu'il songeât s'il est amoureux? ou bien voudriez-vous que ce philosophe, fils d'un potier devenu roi, craignît de déroger en aimant la fille d'un vieux capitaine de dragons? ou bien craindrait-il de donner un mauvais exemple à son frère? quels scrupules aurait-il à combattre? Il est beau de voir un homme lutter contre sa passion quand cette passion est criminelle est funeste; mais hors de-là le combat est ridicule, il est d'un froid insoutenable.

Quand on a jeté sa statue en moule, il faut l'embellir, la polir avec le burin; mais il ne faut pas vouloir faire d'un satyre un *Apollon*. Chaque chose doit rester dans son caractère, sans quoi tout est perdu. De plus, soyez très-persuadés qu'on écrit toujours très-mal ce qu'on écrit à contre cœur.

L'ouvrage n'a pas, sans doute, le mérite continu dont il a besoin pour obtenir un jour un succès véritable, succès si rare, et qui dépend de mille circonstances étrangères. Il faut beaucoup de travail et de loisir; il faut sur-tout de la santé et des momens heureux; mais, dans l'état où je suis, je n'ai que l'envie de vous plaire.

En vérité, je me meurs. J'ai bien peur de ne pouvoir pas achever cette petite besogne que vous commenciez à favoriser.

Je me meurs, mon cher ange. *V.*

LETTRE CLXXIX.

AU MÊME.

26 de septembre.

Vous ne m'avez jamais dit, mon cher ange, 1777.
ielle est la dame, ou la demoiselle aimable et
spectable, ou l'une et l'autre, qui vous prête sa
ain quand vous avez la bonté de m'écrire.

Vous ne m'avez jamais appris le secret du gou-
iement de votre maison. Les ministres des
inces sont discrets, et un vieux malade, entre le
ont Jura et les grandes Alpes, n'a pas le don de-
viner. Je ne puis que remercier au hasard la jolie
ain qui veut bien m'avertir quelquefois que vous
es encore mon ange gardien, quoique j'aie la
ine d'être bientôt damné.

S'il y a encore dans Paris quelques honnêtes
ns qui n'aient pas abjuré le bon goût introduit
France pour quelque temps par nos maîtres;
on pouvait retrouver quelque étincelle de ce
ût, dans l'ouvrage dont le fond ne vous a pas
plu; si cet ouvrage retravaillé avec soin pouvait
ouver place au milieu des enchantements des bou-
vards et des soupers où l'on mange des cœurs
ec une sauce de sang; alors peut-être une pièce
nnête, approuvée par vous, ferait ressouvenir
s Français qu'ils ont eu autrefois un bon siècle.

Plus nous attendrons, et plus cette pièce méri-
rait de l'indulgence. La singularité d'un tel ou-

—— vrage donné à quatre-vingt-quatre ans, pourrait
1777. adoucir la critique des ennemis irréconciliables, et inſpirer même de l'intérêt au petit nombre qui regrette le temps paſſé. J'aimerais mieux même haſarder la choſe à quatre-vingt-dix ans qu'à quatre-vingt-quatre, pourvu que je la viſſe jouer auprès de vous, dans une loge, aſſiſté de quelques *Mathuſalems*.

Cette idée me paraît aſſez plaiſante; mais malheureuſement le temps coule, la dernière heure ſonne. M. de *Thibouville* dit qu'il eſt malade. Je tâcherai de profiter de vos réflexions et des ſiennes; mais ſongez que des réflexions qui peuvent faire corriger des fautes, ne donnent jamais de génie. Ayez pitié de ma décadence, et rendez juſtice à un cœur qui vous chérira juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Je n'écris point aujourd'hui à M. de *Thibouville*. Je m'intéreſſe vivement à ſa ſanté; je compte que ma lettre eſt pour vous deux.

N. B. Je reçois dans l'inſtant la lettre de mon divin ange; je crois y avoir répondu. J'y répondrai mieux en travaillant ſelon vos vues, ſi Dieu m'en donne la force.

LETTRE CLXXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

22 de septembre.

JE ne sais, Monseigneur, ce qui m'est arrivé depuis que vous m'avez flatté que je vous ferais ma cour à cent cinquante ans, et que je serais témoin de vos amours avec l'abbesse de Rennes ; mais j'ai été tout près d'aller demander là-bas un congé à *Lucifer*. Il m'envoie quelquefois de ses gardes pour me faire comparaître devant lui, et me fait sentir qu'il n'appartient pas à un pauvre homme comme moi d'oser marcher sur vos pas. 1777

J'ai vu dans ma retraite un homme qui a été, je crois, autrefois votre neveu ; c'est M. le prince de *Beauvau* qui m'a fait cet honneur-là. J'aurais bien voulu que son oncle m'en eût fait autant, quand même il ne m'aurait pas amené madame l'abbesse de Rennes. Vous croyez bien que j'ai été tenté cent fois d'aller à Paris ; mais comme mes jambes, ma tête et mon estomac m'ont refusé le service, j'ai pris le parti d'attendre tout doucement ma destinée. Je crois que vous gouvernez très-bien la vôtre, et que vous vous êtes mis absolument au-dessus d'elle. La plupart des autres hommes sont au-dessous. Vous avez été grand acteur sur le théâtre de ce monde ; vous êtes le spectateur le plus clair-voyant. Les décorations sont changées ; le nouveau spectacle attire

— tous les regards. Je n'entrevois tout cela, du fond
777. de ma caverne, qu'avec de bien mauvaiſes lunettes. Je ſuis un pauvre ſuiſſe mort et oublié en France ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que, par un effet ſingulier de la ſympathie, le roi de Pruſſe eſt la ſeule correſpondance qui me ſoit reſtée. Ce mot de ſympathie doit vous paraître bien impertinent. Je ne crois pas que j'aye rien de commun avec le vainqueur de Rosbac, pas plus qu'avec le vainqueur de Minorque : cependant il y a une certaine façon de penſer qui a rapproché de moi chétif ce héros du Nord ; comme il y a en dans vous une certaine bonté, une certaine indulgence qui vous a toujours empêché de m'oublier totalement. Je vous dirai même que depuis peu le roi de Pruſſe m'a donné des marques ſolides de ſa protection, dans un temps où mes affaires étaient horriblement délabrées. Je ne me ſerais pas attendu à cette généroſité, lorſque je me brouillai ſi impudemment avec lui, il y a trente ans. Cela ne démontre-t-il pas qu'il ne faut jamais déſeſpérer de rien ?

Je me ſouviens que je vous écrivis pluſieurs fois ſur la cataſtrophe de cet infortuné *Lalli*. Je vous demandai votre avis ; vous eûtes la diſcrétion de ne me jamais répondre ; mais enfin *Lalli* trouve un vengeur dans ſon fils, qui me paraît avoir le courage et le caractère de ſon père. Il pourſuit la réviſion du procès avec une chaleur et une fermeté qui paraiſſent mériter l'applaudiſſement univerſel. Il a beaucoup d'eſprit ; ſon ſtyle eſt vigoureux comme ſon ame ;

ırlement ne lui met pas un bâillon dans la bouche. ——
ıe flatte que vous n'en mettrez pas un dans la 1777.
e, et que vous daignerez me dire s'il eſt vrai
la requête en caſſation ſoit admiſe. Je ſuis bien
uadé qu'elle doit l'être. L'horrible aventure du
alier de *la Barre* et de *d'Etallonde* méritait bien
qu'on ſe pourvût en caſſation. L'un de ces deux
yrs eſt vivant et eſt un très-bon et très-brave
ıer. J'ai obtenu pour lui une place auprès du roi
ruſſe; il eſt ſon ingénieur. Qui ſait s'il ne viendra
un jour aſſiéger Abbeville, quand vous com-
derez une armée en Picardie? J'attends cet évé-
ent dans cinquante ans. En attendant, je me
rs, malgré toutes vos plaiſanteries. Je ne ſors
t de mon lit, et je vous demande un *Requiem*.

V.

LETTRE CLXXXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

24 de ſeptembre.

UAND l'abbé de *Chaulieu* et le marquis de *la*
s'écrivaient des billets en vers, ſoit pour aller
er au Temple ou à Saint-Maur, on n'impri-
point leurs billets dans le *Mercure galant*; les
ı de Paris ne devenaient point les confidens et
ges de leurs amuſemens; enfin on ne les expo-
point aux impertinens diſcours de la canaille de
térature, plus inſolente et plus dangereuſe que

la canaille des halles. Il eût été à souhait
1777. M. le marquis de *Villette*, qui écrit com
Chaulieu et les *la Fare* dans leur bon temps
pas prodigué sa charmante facilité à un publ
jours très-malin, très-injuste, et dont il
garder comme de la morsure des singes.

Un pauvre vieillard de quatre-vingt-troi
alité depuis deux moi, mourant, et ne
écrire que son testamment, ayant eu la f
et la hardiesse de répondre aux vers charm
M. le marquis de *Villette*, sur les mêmes rime
et non pas avec le même agrément, ne de
être puni et être condamné au *Mercure*.

Ce *Mercure*, tout *Mercure* qu'il est, est
par les dames de la cour comme par les dam
rue Saint-Denis. Ce petit mot, *je ne crain
qu'une coquine*, est relevé dans les deux trip
toute la charité qu'on y connaît. Il y a d
jonctures où ces petites méchancetés son
craindre, et malheureusement ce vieux ma
dans le cas.

La chose est faite; il n'y a plus de rem
seule pénitence est de venir chez le bon
avec le marquis de *Villevieille*, d'assister
extrême-onction, et de lui dire un *de profond*
aussi joli que la charmante lettre.

(*) Volume d'Epîtres.

LETTRE CLXXXII.

A M. SAURIN.

26 de ſeptembre.

VOTRE lettre, mon cher confrère, me conſole de tous les maux que mes quatre-vingt-trois ans me font ſouffrir. 1777

Je commence par répondre à l'article qui vous regarde, parce que c'eſt celui qui m'intéreſſe le plus. Je ne ſais pas quel eſt l'homme, ou très-méchant ou très-mal-aviſé, qui a pu conſigner un ſi ſot menſonge dans un livre qui eſt regardé comme une partie des archives de la nation. Ce n'eſt pas aſſez de l'avoir réfuté dans un journal bientôt effacé par les journaux ſuivans. Il ſerait juſte et néceſſaire que le coupable ſe rétractât dans le livre même où il a inſéré cette calomnie. Elle fut inventée par *Fréron major*, et ſera répétée par *Fréron minor*. J'ai un chien gros comme un mulet, qu'on appelle *Fr...*, parce qu'il aboie toujours. Je ferai dévorer *Fr... minor* par mon chien, s'il oſe jamais répéter l'impertinence imprimée dans le gros livre du père le *Long*.

Ces prétendues anecdotes ſont la reſſource de la canaille de la littérature, qui veut briller dans le *Mercure galant*. Il court actuellement, parmi les pédans d'Allemagne, une calomnie auſſi affreuſe qu'abſurde ſur M. de *la Harpe*, que ſes ennemis

ont envoyée à tous les princes qu'ils fournissent
1777. de nouvelles. Il y a dans Paris plus de cent bureaux de mensonges littéraires et politiques. Ils seront recueillis un jour par quelque savant en *us*, qui se croira dépositaire de tous les secrets de la cour de *Louis XVI*.

Je vous sais bien bon gré, mon cher confrère, de regretter M. de *Trudaine* ; c'était le seul homme d'Etat dans Paris sur qui je pouvais compter. Nous avons fait tous deux une grande perte ; je me prépare à l'aller retrouver. L'Agathocle dont vous a parlé M. d'*Argental*, est une témérité qui n'est pas faite pour être publique. J'ai un théâtre à Ferney, et je me suis amusé à faire jouer cette rapsodie, uniquement pour quelques amis. Il faudrait travailler deux ans pour mettre cette pièce en état d'être sifflée à Paris. Je n'en aurai assurément ni le temps ni la force. Si je fesais encore des vers, je voudrais en faire de pareils à

La loi de l'univers est malheur aux vaincus. . . .
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux. . . .
Il rougit de sa gloire, etc. etc. etc. (*)

Adieu, mon très-cher confrère. V.

(*) Vers de Spartacus, tragédie de M. *Saurin*.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 3 d'octobre.

Vous me plongez, Messieurs, dans le plus
ınd embarras où je puisse me trouver. M. *Saurin* 1777.
M. de *la Harpe* m'écrivent que vous m'avez vu
Sicile, ils me disent même du bien d'Agathocle.
›ilà mon secret connu, et ce que j'osais espérer
cet Agathocle renversé.

Vous n'ignorez plus le grand nombre d'ennemis
placables qui me persécutent, et qui me pour-
vront jusqu'à la mort. Peut-être le succès d'un
vrage honnête, dans un âge si avancé, aurait
, non pas désarmer des ennemis acharnés, mais
ıousser un peu la pointe du poignard qu'ils ai-
ısent depuis si long-temps contre moi. Je comp-
ne me découvrir qu'après que j'aurais rendu,
forçe de soins, cet ouvrage un peu digne de votre
probation et de celle du public. Me voilà forcé
r vous-même à m'exposer à toute la méchanceté
mes ennemis, à tout le ridicule d'un vieillard
i veut faire le jeune homme, et à tous les cha-
ns qui peuvent suivre un tel désagrément.

Je n'ai d'autre parti à prendre, sur le bord du
écipice où je suis, que de m'y jeter aveuglément
comptant que votre amitié me soutiendra et
empêchera d'aller au fond.

1777. Je crois avoir fait le seul usage que je pouvais faire de vos remarques, et je sens même qu'il m'est impossible de prendre un autre tour ; je m'en rapporte à vous.

Je vous envoie donc mon sicilien ; et je vous demande en grâce, au nom de votre ancienne amitié, d'inspirer à M. le duc d'*Aumont* autant de bienveillance pour moi que vous en avez.

Le temps n'est pas favorable, mais je suis forcé à combattre dans la saison qui se présente. Si M. le duc d'*Aumont* est content de l'ouvrage, et s'il v promet de le protéger d'une manière efficace, lui écrirai sans doute, et de la manière dont je dois lui écrire ; mais je ne me hasarderai certainement pas à l'importuner pour un ouvrage qui ne lui plairait point.

Je vous avoue que je suis dans une crise violente. Vous m'y avez mis, c'est à vous de m'en tirer. Mon cher ange ne voudrait pas me faire mourir de chagrin.

LETTRE CLXXXIV.

A M. DE VAÎNES.

A Ferney, 3 d'octobre.

Je vous crois, Monsieur, toujours administrateur des postes, et toujours ami de M. d'*Argental*; car je sais, par mon expérience, que quand on l'aime c'est pour la vie.

Je prends donc la liberté de vous adreſſer ce etit paquet pour lui. 1777.

Je ne me conſole point d'avoir vu votre pélerinage manqué. Ce ſera un grand haſard ſi je ſuis n état de vous recevoir l'année qui vient. Je voudrais moi-même vous épargner le chemin, et vous aller rendre ma viſite ; mais à quoi ſervent les ſouhaits ? à ſentir nos beſoins, et non pas à les ſoulager. J'ai réellement beſoin de vous voir ; il me ſemble que j'aurais bien des choſes à vous dire ſur ce monde-ci, avant de le quitter.

Je viens de lire, avec une extrême ſatisfaction, le l'*Hôpital* de M. de *Condorcet*. Tout ce qu'il fait eſt marqué au coin d'un homme ſupérieur. Que ne puis-je paſſer quelques jours entre vous et lui !

Mes reſpects et mes regrets à madame de *Vaines*.

Voltaire.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE LA HARPE.

6 d'octobre.

VOTRE lettre, mon très-cher confrère, m'a été rendue par M. *Panckoucke*. Elle m'apprend dans mes limbes ce qui ſe paſſe dans votre brillant paradis de Paris.

Je rends mille grâces à M. *Marmontel* de m'avoir fourré dans ſes caquets d'une manière ſi agréable, et de m'honorer des ſons les plus flatteurs de ſa

—— lyre, quand il donne à d'autres des coups d'archet
1777. ſur les doigts.

Oui, ſans doute, j'ai lu ce que vous dites de M. de *Condorcet* dans votre *Journal;* et c'eſt le ſeul que je liſe. Vous êtes, par ma foi, le légiſlateur du goût et de la raiſon. C'eſt ce que M. le prince de *Beauvau* et M. de *Villette*, qui ont paſſé l'un après l'autre dans ma tanière, avouent hautement.

Continuez, ne vous laſſez pas. Nous avons extrême beſoin de vous, pour ne pas devenir barbares ſubſiſtant uniquement de muſique italienne et allemande. Voyez ce qui eſt arrivé aux Italiens après le ſiècle des *Médicis* : ils n'ont eu que des doubles croches.

M. d'*Argental* eſt un petit indiſcret volage, qui a pris ſérieuſement un petit divertiſſement ridicule, dont nous nous ſommes amuſés à Ferney, ſelon notre uſage, c'eſt-à-dire en vous regrettant et en ne vous remplaçant point.

Je ſais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'avoir ſoutenu *Racine* et *Boileau* en pleine académie. Si vous êtes aſſez ſages et aſſez heureux pour élire M. de *Condorcet*, je ne déſeſpère plus du ſiècle; mais, ſi vous ne frappez pas ce grand coup, je donne le ſiècle à tous les diables.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 22 d'octobre.

Messieurs et anges, je vous jure, encore ne fois, qu'aucun mortel ne savait de quoi il tait question. Ma folie est à présent publique. C'est votre sagesse et à vos bontés à la conduire. J'au- ais voulu que cette folie eût été plus tendre, et ût pu faire verser quelques larmes ; mais ce sera our une autre fois. Je suis occupé actuellement 'une nouvelle extravagance à faire pleurer. Il y je ne sais quoi de trop philosophique dans celle ue vous protégez. Cela est attachant, cela n'est as mal écrit ; mais élégance et raison ne suffisent as. Ce n'est pas assez d'un intérêt de curiosité, faut un intérêt déchirant. Je crois que la pièce st sage ; mais qui n'est que sage n'est pas grand' hose. Tirez-vous de-là comme vous pourrez. 1777.

On dit que les acteurs, excepté *le Kain* et ceux u celles que vous voudrez honorer de vos con- eils, sont supérieurement plats. On dit que la plu- art de ces messieurs débitent des vers comme on la gazette.

Je vous prierai donc, Messieurs, dans l'occasion, empêcher qu'on ne m'estropie et qu'on ne me barisme.

Je viens d'écrire à M. le maréchal de *Duras*,

— comme vous me l'avez ordonnez. Je lui ai dit
77. raison, que la consolation de la fin de mes jours «
dait de lui. Car, messieurs mes anges, sachez
ne puis avoir le bonheur de vous revoir qu'en
Sachez que, si je vivais assez pour aller
Constantinople, je ne pourrais faire ce
voyage qu'après avoir passé par Syracuse.

Je n'ai point dit à M. le maréchal de *Du*
quoi il s'agissait précisément. Je l'ai seulemei
venu que vous lui montreriez quelque cho
avait un grand besoin de sa protection. Je 1
bien donné de garde de lui dire que vous lu
riez ce quelque chose entre les mains. Je su
sûr que ma Syracuse ne sortira pas des 1
tout serait perdu si elle en sortait; autant v
jeter *Agathocle* et *Idace* dans le gouffre du
Etna. Pour moi, j'ai bien l'air de me jeter,
la première, dans le lac de Genève, si v
réussissez pas dans ce que vous entreprenez
avons eu deux filles qui se sont noyées ce
passés; j'irai les trouver, au lieu de venir me
à l'ombre de vos ailes : mais je n'ai que f
me tuer; mon âge, mes travaux forcés, me:
insupportables, et la Sicile, et Constantino
tuent assez; et si je meurs, c'est en me recoi
dant à messieurs et anges.

LE

LETTRE CLXXXVII.

A M. DE LA HARPE.

25 d'octobre.

Mon cher confrère, vous avez toujours raison, excepté quand vous dites un peu trop de bien de moi, de quoi je suis bien loin de me fâcher. 1777

L'anecdote qu'on vous a contée de Mérope et de *la Noue*, est comme bien d'autres anecdotes : il n'y a pas un mot de vrai.

J'ai quelque chose à vous envoyer, et je ne sais comment m'y prendre. J'ignore si l'on peut encore s'adresser à M. de *Vaines*. Tout change dans votre pays, à chaque quartier de lune.

Il est plaisant que M. *Luneau de Boisgermain* puisse envoyer par la poste tous les livres qu'il veut, et qu'on ne puisse pas faire parvenir quatre feuilles d'impression à son ami, sans courir le risque de la confiscation.

Un polisson qui fait des nouvelles à la main, écrit que l'intention de la cour est de casser l'académie francaise, et de la joindre avec l'académie des inscriptions. Cela est absurde, mais cela n'est pas impossible : *verum quia absurdum*; *credo quia impossibile.* En ce cas-là, vous n'auriez donc pas le plaisir de vous trouver confrère de M. de *Condorcet*, du rival de *Pascal*, plus grand géomètre assurément, meilleur philosophe, et homme beaucoup plus rai-

—— dernier enfant : tâchez que M. le maréchal de *Duras*
1777 faffe fa fortune. *Agathocle* pourra un jour paraître et être fouffert en faveur de fon frère *Alexis*; mais à préfent, mes chers anges, il n'y a qu'*Alexis* qui puiffe me procurer le bonheur de venir paffer quelques jours avec vous, de vous ferrer dans mes b et de pouvoir m'y confoler.

M. de *Villette*, votre voifin, qui eft à Ferney depuis quelques jours, et qui a été témoin de la naiffance d'*Alexis*, prétend que le nom de *Bafile* eft très-dangereux, depuis qu'il y a eu un *Bafile* (le Barbier de Séville. Il dit que le parterre crie quelquefois : *Bafile, allez vous coucher*, et qu'il ne faut avec des velches qu'une pareille plaifanterie pour faire tomber la meilleure pièce du monde. Je crois que M. de *Villette* a raifon. Il n'y aura qu'à faire mettre *Léonce* au lieu de *Bafile*, par le copifte de la comédie, fuppofé que ce copifte puiffe être employé. Heureufement le nom de *Bafile* ne fe trouve jamais à la fin d'un vers, et *Léonce* peut fuppléer par-tout. Voilà, je crois, le feul embarras que cette pièce pourrait donner. Il y a peut-être quelques vers qu'on pourrait foupçonner d'héréfie; mais, fi quelques théologiens s'en fcandalifent, je les rendrai orthodoxes par un tour de main. Je me jette entre vos bras comme un homme qui revient d'un voyage de long cours, n'ayant d'autre reffource que dans votre amitié. Si vous ne prenez pas cette affaire avec vivacité, avec emportement, avec rage, je fuis perdu.

Je me mets, mon cher ange, bien férieufement

is ayez sur-tout celle de m'instruire de ce qu'on ——
: pour vous. Dites moi quel poste vous occupez ; 1777.
·lez-moi de vos jouissances, ou du moins de vos érances. Je m'intéresse à vous comme si je vous iis vu tous les jours. Il y a eu des gens devenus oureux sur des portraits ; je le suis de votre actère et de votre esprit : nous voilà bien éloignés ı de l'autre. Nous ne nous verrons probablement ıais ; il n'y point de plus malheureuse passion : la mienne. *V.*

LETTRE CLXXXIX.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'octobre.

MESSIEURS et anges, laissez-là votre *Agathocle* ; a n'est bon qu'à être joué aux jeux olympiques, ıs quelque école de platoniciens. Je vous envoie elque chose de plus passionné, de plus théâtral de plus intéressant. Point de salut au théâtre sans fureur des passions. On dit qu'*Alexis* est ce que fait de moins plat et de moins indigne de vous, on ne me trompe pas. Si cela déchire l'ame d'un ut à l'autre, comme on me l'assure, c'est donc ur *Alexis* que je vous implore ; c'est ma dernière lonté, c'est mon testament ; il est plus vrai que ui qui m'a été imputé par l'avocat *Marchand.* Je us supplie donc, Messieurs et anges, d'être mes écuteurs testamentaires et les protecteurs de mon

—— dernier enfant : tâchez que M. le maréchal de *Duras*
1777 fasse sa fortune. *Agathocle* pourra un jour paraître et être souffert en faveur de son frère *Alexis* ; mais à présent, mes chers anges, il n'y a qu'*Alexis* qui puisse me procurer le bonheur de venir passer quelques jours avec vous, de vous serrer dans mes bras, et de pouvoir m'y consoler.

M. de *Villette*, votre voisin, qui est à Ferney depuis quelques jours, et qui a été témoin de naissance d'*Alexis*, prétend que le nom de *Basile* est très-dangereux, depuis qu'il y a eu un *Basile* dans le Barbier de Séville. Il dit que le parterre crie quelquefois : *Basile, allez vous coucher*, et qu'il faut avec des velches qu'une pareille plais[anterie] pour faire tomber la meilleure pièce du monde. Je crois que M. de *Villette* a raison. Il n'y aura qu'à faire mettre *Léonce* au lieu de *Basile*, par le copiste de la comédie, supposé que ce copiste puisse être employé. Heureusement le nom de *Basile* ne se trouve jamais à la fin d'un vers, et *Léonce* peut suppléer par-tout. Voilà, je crois, le seul embarras que cette pièce pourrait donner. Il y a peut-être quelques vers qu'on pourrait soupçonner d'hérésie; mais, si quelques théologiens s'en scandalisent, je les rendrai orthodoxes par un tour de main. Je me jette entre vos bras comme un homme qui revient d'un voyage de long cours, n'ayant d'autre ressource que dans votre amitié. Si vous ne prenez pas cette affaire avec vivacité, avec emportement, avec rage, je suis perdu.

Je me mets, mon cher ange, bien sérieusement

ombre de vos ailes. J'envoie le manuscrit de
nstantinople au quai d'Orsay, par M. de *Vaines*. 1777.
m'a dit qu'il était encore en place jusqu'au
is de janvier. Faites-vous rendre le paquet, et
pitié de *V.*

LETTRE CXCII A

M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 30 d'octobre.

i eu l'honneur, Monsieur, de voir monsieur re fils, qui est digne de son père. J'aurais bien lu le mieux recevoir, mais il a bien voulu parner à un vieillard qui n'a plus que la cendre du que vous allumiez autrefois par votre conversatoujours brillante et toujours intéressante. Male *Denis* lui a fait mieux que moi les honneurs a maison; mais non pas de meilleur cœur. Ce r est tout ce qui me reste. J'ai perdu l'imaginaet la pensée, comme j'ai perdu les cheveux et dents. Il faut que tout déloge, pièce à pièce, u'à ce qu'on retombe dans l'état où l'on était it de naître. Les arbres qu'on a plantés demeu-, et nous nous en allons. Tout ce que je dederais à la nature, c'est de partir sans douleur; s il n'y a pas d'apparence qu'elle me fasse cette e, après m'avoir fait souffrir pendant près de quavingt-quatre ans. Encore faut-il que je la remercie le m'avoir donné l'existence, et de m'avoir proc

—— curé la consolation de vous voir dans ma cl
1777. mière. Mon seul bonheur à présent est de me fla
que vous vous souvenez de moi. *V.*

LETTRE CXCI.

A M. DELISLE DE SALES.

A Ferney, 2 de novembre.

SOYEZ le bien venu dans Babylone, mon
Vous croyez bien que je n'ai pu ni vous lire ni
entendre sans m'intéresser tendrement à vous. Je
qu'il est temps que vous preniez un parti, et
vous songiez à vivre heureux autant qu'à être célèbre. Le roi de Prusse me paraît favorablement disposé pour vous. Voyez si vous avez quelque chose de meilleur à espérer à Paris. S'il ne se présente rien qui vous convienne dans cette Babylone, nous allons travailler à vous faire un sort en Prusse. M. d'*Alembert* et moi, nous tâcherons de vous y introduire.

Si quid novisti rectiùs istis,
Candidus, si non his utere prudens.

Quelque chose qui arrive, il ne me paraît guère possible qu'un homme de votre mérite demeure abandonné. Je souhaite passionnément que vous ayez à choisir entre Babylone et Sans-souci.

M. de *Villette* est chez moi. Il est assurément plus puissant que moi ; il peut vous servir mieux, mais

avec plus de zèle. Madame *Denis* pense comme — et vous est très-attachée. 1777.

J'ajoute à ma lettre que M. de *Villette* épouse demoiselle de *Varicourt* que vous avez vue chez Il la préfère aux partis les plus brillans et les riches qu'on lui a proposés ; et quoiqu'elle n'ait isement rien, elle mérite cette préférence. M. de u ait un très-bon marché en épousant une fille a autant de bon sens que d'innocence, qui est vertueuse et prudente, comme elle est née , qui le sauvera de tous les pièges de Babylone, ruine qui en est la suite. Nous jouissons, *Denis* et moi, du bonheur de faire deux ux.

LETTRE CXCII.

A MADAME DU BOCAGE.

A Ferney, 2 de novembre.

GÉNIE vous-même, Madame ; je suis un pauvre vieillard, moitié poëte, moitié philosophe, et qui n'est pas à moitié persécuté, quoiqu'il ne dût être qu'un objet de pitié, étant sur chargé de quatre-vingt-quatre ans et de quatre-vingt-quatre maladies, et étant très-près par conséquent d'aller voir mes anciens maîtres que j'ai bien mal imités, les *Socrate* et les *Sophocle*. Quand je verrai *Corinne*, je lui s ndrai hardiment qu'elle ne vous valait pas, 'elle voulût briller dans la société, soit qu'elle

voulût l'emporter sur les hommes dans l'art d'écrire.

1777. Je ne suis point étonné qu'Alzire m'ait valu votre lettre qui m'a infiniment touché. Vous vous êtes retrouvée dans le pays que vous aviez embelli. Vous, Madame, et les insurgens, me rendez l'Amérique précieuse.

Madame *Denis* est aussi sensible à votre souvenir qu'elle est loin de jouer encore *Alzire*. Elle a été presque aussi malade que moi, et c'est beauc[oup] dire. S'il me restait la force de désirer, je dé[si]rais d'être à Paris pour jouir de l'honneur de votre société aussi souvent que vous me le permettriez, pour aimer ce naturel charmant, cette égalité et cette simplicité qui relèvent vos talens; et pour vous dire avec la même simplicité que je serai du fond de mon cœur, avec le plus sincère respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, jusqu'au dernier moment de ma vie,

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXCIII.

A M. COMTE DE SCHOMBERG.

A Ferney, 2 de novembre.

MONSIEUR,

Il faut d'abord vous dire que j'ai reçu la lettre dont vous m'aviez honoré de Strasbourg, du 13 de septembre,

eptembre, fept ou huit jours après que vous eûtes, notre grand regret, quitté Ferney. 1777.

Je vous remercie aujourd'hui de celle du 19 l'octobre. Elle a été d'une grande confolation pour noi, dans les fouffrances continuelles qui perfécuent la fin de ma vie. Je n'ai quelquefois qu'un peu de aieté naturelle à oppofer à ces tribulations, ainfi qu'aux fix juifs qui m'ont traité comme un amaécite, et aux chrétiens qui me traitent comme un uif. Je fuis un peu aguerri au mal. J'avais contre noi tous les mufulmans, dans la dernière guerre le la Ruffie contre les Turcs.

Je fuis bien de votre avis, Monfieur, fur le niniftre dont vous me parlez (*); il eft gai, donc e fond du cœur eft bon. Il ne m'aime pas, parce qu'il m'a cru ame damnée de M. de *Richelieu*. Il eft bien vrai que je ferai damné et lui auffi; mais l fe trompait très-fort en croyant dans ce temps-là que je me mêlais d'autre chofe que de mon plaifir. Je lui pardonne de tout mon cœur de s'être trompé; mais je ne lui pardonne pas s'il veut un peu de mal à notre académie, parce qu'elle eft libre. Le cardinal de *Richelieu* l'a créée avec cette liberté, comme DIEU créa l'homme. Il faut lui laiffer fon libre arbitre dont elle n'a jamais abufé. C'eft un corps plus utile qu'on ne penfe, en ne fefant rien, parce qu'il fera toujours le dépôt du bon goût qui fe perd totalement en France. Il faut le laiffer fubfifter comme ces anciens monumens qui ne ferraient qu'à montrer le chemin.

(*) M. de *Maurepas*.

Je m'attendais à voir chez moi le cheva
1777. la chevalière *Déon* dont vous me parlez. I
tilhomme anglais, qui était à Londres son
ami, et qui n'avait vu en lui que made
Déon, m'avait leurré de cette espérance.
privé de cette amphibie. Quand on a eu l'l
de faire sa cour à madame de *Blot* et à 1
d'*Ennery*, on ne désire point de voir des ê
mériques. Je me flatte que vous voudrez
mettre à leurs pieds, comme je leur den
votre protection auprès de vous. Je suis
de l'honneur qu'elles me font de se sou
moi.

Je ne croyais pas que M. de *Foncem*
mon aîné. Je le respectais assez déjà, sans
dre encore ce droit d'aînesse. Je lui recor
l'académie, si sa santé lui permet d'aller
aux assemblées. C'est un des meilleurs esp
j'aye jamais connus, quoiqu'il ait fait seml
croire que le cardinal de *Richelieu* avait a
quelque part à son malheureux *Testament*. I
plaire à feue madame la duchesse d'*Aigui*
cela est bien pardonnable.

Conservez-moi vos bontés, Monsieur,
voulez faire passer quelques momens heu
vieux malade de Ferney, qui vous est attac
le plus tendre respect.

LETTRE CCXCIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

10 de novembre.

De mes deux anges il y en a donc un qui est enfin l'ange exterminateur. Il extermine en effet 1777.
pauvre *Irène* : il prétend qu'elle sera traînée à la voirie, et pendue par les pieds, parce qu'elle étant chrétienne. L'ange exterminateur aurait raison, si l'impératrice de Constantinople avoit bien fait en se tuant ; mais elle en demande pardon à DIEU, elle lui dit :

Prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort.

Elle ajoute même en fesant un dernier effort :

Pardonne, j'ai vaincu ma passion cruelle ;
Je meurs pour t'obéir : mourrais-je criminelle ?

Son dernier mot étant un acte de contrition, il est clair qu'elle est sauvée.

Vous jugez bien que, pendant qu'elle prononce ses dernières paroles avec des soupirs entrecoupés, son père et son amant sont à genoux à ses côtés, et mouillent ses mains mourantes de leurs larmes. Je crois fermement que tous les gens de bien pleureront aussi.

J'ai adressé, je crois, à l'ange exterminateur quelques petites corrections qui m'ont paru nécessaires;

mais elles ne sont pas en assez grand nombre. Je
1777. me suis dépêché, craignant que M. le maréchal de *Duras* ne fût revenu. On ne fait rien de bien quand on se presse.

Nous allons essayer Irène pour les noces de madame *Villette*; on la jouera derrière des paravents, au coin du feu; et nous verrons l'effet tout aussi bien que si nous étions dans une salle de spectacle.

J'avoue à monsieur *Baron* que je pense comme lui. Je crois cette tragédie vraiment tragique, et peut-être la plus favorable aux acteurs qui ait jamais paru. Je pense que les passages fréquens de la passion aux remords, et de l'espérance au désespoir, fournissent à la déclamation toutes les ressources possibles. J'oserais même dire que le théâtre a besoin de ce nouveau genre, si on veut le tirer de l'avilissement où il commence à être plongé; et de la barbarie dans laquelle on voudrait le jeter.

Je n'ai point dit à M. le maréchal de *Duras* de quoi il s'agissait. Je ne veux point non plus essuyer, à mon âge, les caprices et les impertinences de quelques comédiens.

Si je vous ai un peu amusés, Messieurs, je me tiens payé de mes peines. Il est vrai que je n'aurais pas été fâché d'être un peu bien reçu à Paris à la suite d'Irène; mais je crains bien de mourir sans avoir tâté de cette consolation.

J'ajoute encore un petit mot sur Irène : c'est que M. *Baron* a la plus grande raison du monde de

e qu'il n'y aura pas un homme dans le parterre — examinera si le suicide est chrétien ou non. De 1777.
s, il est bon de dire à l'ange exterminateur que suicide n'est défendu dans aucun endroit de l'an[cien] ni du nouveau Testament. Il y a une loi de [Mar]c-Aurèle qui ordonne de ne point confisquer les [bien]s de ceux qui se sont tués. Je me flatte que, si s sommes barbares au châtelet, nous ne le sommes point au théâtre.

LETTRE CXCV.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

lui avait envoyé une copie de son Discours sur [le]s dégoûts de la littérature, et qui l'avait consulté [su]r le projet d'une édition de ses œuvres.

Le 18 de novembre.

[Je] n'ai reçu, Monsieur, que le 18 de novembre re paquet du 12 d'octobre. J'ai fait lire à M. [le m]arquis de *Villette*, et à quelques amis qui pas[sent] le reste de l'automne dans ma chaumière, [l'ou]vrage plein d'esprit, de beaux vers et de vérités, [don]t vous m'avez gratifié : je ne compte point [parmi] des vérités les politesses que vous me faites [dan]s cet écrit si agréable.

[V]ous ne trouverez pas, Monsieur, beaucoup de [secour]s pour votre édition. Parmi les libraires de [Lausann]e et de Genève, il y en a de riches qui n'im[prim]ent que de gros livres de bibliothèque ; il y

1777. en a de pauvres qui ne débitent que des almanachs.

Vous ne trouverez nulle ressource pour vos œuvres dans toute la librairie de ces pays-là. Il y a bientôt trente ans que j'y suis; vous pourrez dire de moi:

In qua scribebat barbara terra fuit.

Vous jouissez d'un sort contraire, quand vous avez le bonheur d'être chez M. *Dupaty*. Il daigna autrefois honorer ma retraite de sa présence, lorsqu'il était un peu victime de son courage : c'est un homme d'un rare mérite, et qui est fait pour sentir le vôtre. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lui dire combien nous sommes flattés, ma nièce et moi, de son souvenir. Je lui envie le plaisir qu'il a de vous posséder chez lui. Je voudrais pouvoir partager vos peines, et goûter avec vous tous les plaisirs de l'esprit; mais j'ai quatre-vingt-quatre ans, je suis accablé de souffrances de toute espèce, et je n'ai plus qu'à mourir.

Le vieux malade de Ferney. V.

LETTRE CXCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

A Ferney, 29 de novembre.

MONSIEUR,

PENDANT que M. de *Villette* se marie chez moi à la fille d'un officier, dont l'unique dot est de la

onté et de la vertu; pendant qu'on prépare la noce, je fuis aſſez près d'aller habiter mon cimetière, pour mettre un peu de variété dans la ſcène de monde.

J'ai lu, pendant ma maladie, le monument atndriſſant que vous élevez à la mémoire de votre mi : j'ai vu par-tout l'éloquence du cœur et de la érité. Si j'étais dans un âge où l'on peut travailler ncore, je me garderais bien d'oſer toucher à vore ouvrage. Il eſt plein d'intérêt, il eſt écrit avec ageſſe, on y devine des vérités que vous avez 'art de laiſſer entrevoir. Il y a d'autres vérités que vous développez en homme qui connaît les nations, t qui ſait les peindre; entre autres le portrait des Français et des Anglais eſt de main de maître. Si vous avez montré cet écrit à M. de *Foncemagne*, il vous aura ſans doute conſeillé de le faire imprimer; e ſera une conſolation pour madame de *Blot*, et our madame d'*Ennery*. Cette eſpèce d'oraiſon unèbre, faite par l'amitié, ſera éternellement chère ux îles de l'Amérique où elle parviendra bientôt. 'accablement où je ſuis ne me permet pas de ous en dire davantage. Il me ſerait difficile de ous bien exprimer le plaiſir que j'ai eu en liſant e beau morceau, et l'eſtime reſpectueuſe que je onſerverai pour l'auteur juſqu'au moment où j'ahèverai ma languiſſante vie.

LETTRE CXCVII.

A M. DE LA HARPE.

19 de novembre.

1777. VOTRE lettre du 12 novembre, mon très-cher confrère, m'apprend les petites persécutions que notre compagnie essuie. J'ai d'ailleurs été informé des petites tracasseries qu'on m'a faites auprès de M. de *Chabanon*. On a voulu le rendre mon ennemi, en le rendant mon confrère, lui que j'ai toujours reçu chez moi avec la plus tendre amitié: cela est bien injuste; mais peut-on attendre des hommes autre chose que des injustices?

Songez à vous, mon cher confrère : mettez les derniers fleurons à vos couronnes par les Barmécides et les Menzicof. Pour moi, j'ai la folie de de faire jouer à Ferney des tragédies de province, faites par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans. Cela nous amuse un moment par la rareté du fait. *Dulce est desipere in loco.* C'est le mariage de M. de *Villette*, très-connu de vous, qui nous vaut ces bouffonneries. Il est venu nous voir, et nous l'avons marié, pour lui faire les honneurs de la maison. Il épouse une jeune et belle demoiselle, fille d'un officier des gardes, que nous avions chez nous. Cette demoiselle n'a d'autre dot que sa beauté et sa sagesse. M. de *Villette*, qui possède cinquante mille écus de rente, fait un très-bon marché. Pour moi, je reste seul dans mon lit, et j'y radote en vers et en prose.

le vous envoie un ouvrage plus férieux (*) que 1777.
; drames de Ferney. Vous devez vous y inté-
ėr, mon cher confrère, non pas en qualité d'a-
émicien, mais en qualité de fuiffe du pays de
l; car enfin vous êtes mon compatriote. Je
membre d'une fociété de Berne. Un des mem-
s de la fociété a donné cinquante louis, et moi
quante autres pour un prix qui fera adjugé à
ii qui aura fourni la meilleure méthode de cor-
l'abominable loi criminelle reçue en France et
s plufieurs états de l'Allemagne. Nous venons
fecours de l'humanité et de la raifon bien cruel-
ent traitées.

i vous connoiffez quelque jeune candidat de la
:ane à qui vous vous intéreffiez, et à qui vous
lliez faire gagner cent louis d'or, donnez-lui ce
gramme à lire, et faites-lui gagner le prix, à
ins que vous ne vouliez nous faire l'honneur de
;agner vous-même. Vous verrez dans ce pro-
mme des chofes que vous connaiffez, et qui
vent faire dreffer les cheveux à la tête de tous
honnêtes gens.

e voudrais que les grands juges de toutes cho-
les d'*Alembert* et les *Condorcet*, euffent le temps
lire notre programme bernois.

Adieu, mon cher confrère; combattez, triom-
z et profpérez.

(*) Le prix de la juftice et de l'humanité; Politique et
lation, t. I.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

26 de novembre.

1777. Je dois autant de reconnaiſſance que d'eſtime au vrai *Baron* plus connaiſſeur que *Baron*. Nous ſommes encore bien loin de livrer Irène aux bêtes féroces du parterre de Paris; mais j'ai eu le temps de remédier aux très-grands défauts que vous aviez trouvés au ſecond acte, quand on vient annoncer au prince *Alexis Comnène*, en préſence d'*Irène*, qu'il eſt mandé par l'empereur. C'eſt aſſurément un coup de théâtre qui méritait qu'*Alexis* en parlât avec plus d'étendue. Je n'ai pas manqué d'envoyer cette addition à l'ange exterminateur, redevenu l'ange ſauveur.

Permettez-moi de réſiſter obſtinément aux autres critiques qui ſont trop contraires à l'eſprit dans lequel j'ai fait Irène. J'avais tenté d'abord de rendre ſon mari tout-à-fait odieux, afin de la juſtifier. Je m'aperçus bien vîte qu'alors elle devenait ridicule de s'obſtiner à être fidelle, et de ſe tuer très-ſottement pour ne pas manquer à la mémoire d'un méchant homme. J'ai vu évidemment qu'il faut avoir quelques reproches à ſe faire, pour qu'on ſoit bien reçu à ſe tuer entre ſon père et ſon amant.

A l'égard de la cataſtrophe, il faut bien ſe donner de garde de l'alonger. Le parterre s'en va dès que

roïne est morte. Il ne faut que le spectacle atten- 1777.
dant de l'amant et du père qui disent chacun deux
ts aux genoux de la mourante. *Omne supervacuum*
no de pectore manat.

L'ascendant d'un vieillard fanatique sur une enfant,
st-à-dire sur une fille et non pas sur un garçon, ne
ut fournir aucune allusion. Vous savez bien qu'il
y a, dans votre pays, aucun fanatique qui gou-
rne sa fille enfant.

Mon imagination décrépite est d'ailleurs aux or-
es de votre critique judicieuse, et mon cœur est
icore plus aux ordres de votre cœur. Vous vous
es heureusement corrigé de l'habitude affreuse de
'écrire deux fois par an quatre mots indéchiffra-
es qui ne signifiaient rien. Cela est bon pour la
etite poste de Paris, pour avertir un homme oisif
u'il est prié à souper chez une femme oisive, avec
es gens qui n'ont rien à faire ni à dire. Je
'ai pas un moment à moi dans la journée : je
is accablé de travaux incroyables, de maladies
d'années ; et cependant je trouve encore des mo-
iens pour raisonner avec vous, pour vous dire
ue je vous aime tendrement, sur-tout quand vous
vouez avec moi votre paresse ; et que je vien-
ai vous voir, si je puis jamais supporter le voyage,
si je ne meurs point en chemin ; mais la destinée
m'a toujours contredit. Nous formons des projets
s avec madame *Denis*, avec M. et madame de
Villette. nous arrangeons ces projets à midi, et nous
n découvrons toutes les impossibilités à deux heures.
Cette madame *Denis* vous écrit à la fin ; vous voyez

1777. bien qu'on n'eſt pas incorrigible. Pour moi, je tâche de me corriger, moi et mes ouvrages, dans un âge où l'on prétend qu'on eſt incapable de tout.

Je n'en crois rien. Si j'avais fait une faute à cent ans, je voudrais la réparer à cent et un. Adieu; ſi j'avais tort de vous aimer, je ne m'en corrigerais pas. *V.*

LETTRE CXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 6 de décembre.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui, mon cher ange, des deux enfans que j'ai faits dans ma quatre-vingt-quatrième année. Vous les nourrirez, s'ils vous plaiſent; vous les laiſſerez mourir, s'ils ſont contrefaits. Mais je veux abſolument vous parler d'un autre monſtre; c'eſt de cet animal amphibie qui n'eſt ni fille ni garçon; qui eſt, dit-on, habillé actuellement en fille, qui porte la croix de Saint-Louis ſur ſon corſet, et qui a comme vous douze mille francs de penſion. Tout cela eſt-il bien vrai? je ne crois pas que vous ſoyez de ſes amis s'il eſt de votre ſexe, ni de ſes amans s'il eſt de l'autre. Vous êtes à portée plus que perſonne de m'expliquer ce myſtère. Il ou elle m'avait fait dire, par un anglais de mes amis, qu'il ou elle viendrait à Ferney, et j'en ſuis très embarraſſé.

Je vous demande en grâce de me dire le mot de cette énigme.

e ne sais point de nouvelles de la santé de M. de ——
bouville ; vous croyez bien que je m'y intéresse. 1777.
mienne est bien déplorable ; vous savez que je
pas besoin d'un fort hiver.
e remercie de loin votre très-aimable secrétaire
a bien voulu racommoder les langes de mon
nier enfant. Savez-vous bien que je vous en
errais encore un autre, si celui-là ne mourait
en nourrice ? Il est plaisant que je sois si pro-
que, en étant continuellement à la mort.
Avez-vous mis en nourrice mon constantinopo-
in c r M. le maréchal de *Duras* ? Je ne vous
te question, mon cher ange, que pour vous
cier de vos bontés, car je ne suis pressé de
Si j'avais des passions vives, ce serait de venir
à Paris sous les ailes de mon ange. Je
nande à M. de *Thibouville*. V.

LETTRE CCIII.

A M. DE LAUNAY, MAITRE DES REQUETES.

8 de décembre.

vieux malade très-mortel, au brillant et solide auteur du Panégyrique de la pitié.

Oui, la pitié est un don de DIEU : oui, son
cisse a raison, et d'autant plus qu'il est très

éloquent ; car s'il ne l'était pas, à quoi servirait-il
1777. d'avoir raison ?

Oui, la pitié est le contre-poison de tous les fléaux de ce monde. Voilà pourquoi *Jean Racine* prit pour sa devise, dans l'édition de ses tragédies : φόϐος καὶ ἔλεος *crainte et pitié*; voilà pourquoi on dit à notre messe latine le *Kyrie eleïson* des Grecs. Tous les prédicateurs cherchent à inspirer la pitié pour les pauvres et pour les malheureux ; et la plupart de ces orateurs même font pitié.

L'illustre maître de l'assemblée littéraire et fraternelle sera toujours plutôt envie que pitié.

Si je pouvais dans mon triste état, faire un voyage à Paris, mon plus grand désir serait que le panégyriste de la pitié en eût un peu pour moi.

Pour M. de *Villette*, il est sans pitié pour sa nouvelle conquête, et ne lui donne pas le temps de respirer.

LETTRE CCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre.

Messieurs mes anges, il ne faut qu'une critique vraisemblable, faite par un homme d'esprit et imposant, pour séduire quelquefois les esprits les plus éclairés, et les cœurs les plus sensibles. Nous sommes tous dans notre retraite d'un avis absolument contraire au vôtre. Soyez juges entre

ous et nous. On pense ici unanimement que, si
lexis n'était pas coupable, *Irène* ne serait qu'une 1777.
vote impertinente qui se tuerait par piété.

On pense, et il est très-vrai, que l'exemple de
asinisse, dans la Sophonisbe, n'a rien de commun
ec *Alexis*. Autrefois Sophonisbe réussit en Italie
en France. Ce fut même notre première tragédie
gulière; et la Sophonisbe de *Mairet* l'emporta
ujours sur la Sophonisbe de *Corneille*. Les esprits
nt devenus depuis beaucoup plus raffinés, et moins
aturels. La Sophonisbe de *Mairet*, quoique corrigée
vec le plus grand soin, a déplu à une nation qui
e veut point voir un roi traité comme un esclave
ar un romain, obligé par ce romain, de quitter sa
emme, et se déshonorant par la mort de cette
emme même pour n'être point déshonoré en la
oyant traîner en triomphe à la queue de la char-
ette du vainqueur.

C'est ici tout le contraire. Je vous prie, Messieurs
es anges, de bien peser cette vérité; je vous prie de
ien sentir que toute la tragédie d'Irène est d'amour,
t d'amour effréné. La mort de *Nicéphore* n'en est
que l'occasion, et n'en est point le sujet. Le cœur ne
aisonne point, et une critique de réflexion, quelque
plausible qu'elle puisse être, ne détruit jamais le
entiment.

Certainement l'amour d'*Irène* doit faire cent fois
plus d'effet, si ce rôle est joué par une actrice
passionnée, que l'amour de ma petite *Idace*, laquelle,
au bout du compte, n'est qu'une *Agnès* tragique.

LETTRE CCIL.

AU MÊME.

19 de décembre.

›N cher ange, pardon de tant de vers. Je 1777.
n ai dépêché plusieurs, aussi-bien qu'à M. de
ville. Je vous afflige encore d'un nouvel envoi.
iande pardon au très-aimable secrétaire, de
r à ce point sa belle main que je suppose
our des emplois plus agréables; mais enfin,
her ange, tous ces nouveaux vers étaient
ires pour justifier pleinement *Alexis*, et pour
la bouche aux détracteurs. Tout ce que je
à présent, c'est qu'*Alexis* ne paraisse trop
, et qu'*Irène* ne soit regardée comme une
: de dévote, qui aime mieux se tuer pour
à DIEU que de coucher avec son amant.
e sais pas si mademoiselle *Déon* couchera avec
Je ne puis croire que ce ou cette *Déon*,
e menton garni d'une barbe noire très-épaisse
piquante, soit une femme. Je suis tenté de
qu'il a voulu pousser la singularité de ses
res jusqu'à prétendre changer de sexe pour se
r à la vengeance de la maison de *Guerchy*,
: *Pourceaugnac* s'habillait en femme pour se
r à la justice et aux apothicaires.
te cette aventure me confond. Je ne puis
oir ni *Déon*, ni le ministère de son temps.

1777. ni les démarches de *Louis XV*, ni celles qu'on fait aujourd'hui. Je ne connais rien dans ce monde. Je mets fous vos ailes Byzance et fes faubourgs; je m'y mets fur-tout moi-même. *V.*

LETTRE CCIII.

A M. CHRISTIN.

23 de décembre.

Le vieux malade a écrit à M. le chevalier de *Chatellux*; mais j'avertis mon très-cher correfpondant, le protecteur des perfécutés, que M. d'*Agueffeau* n'a jamais voulu lire le livre de *la Félicité publique*; qu'il n'en a jamais dit un mot à l'auteur, quoique fon neveu, et que le grand-oncle de *la Félicité publique* eft un homme un peu difficile en affaires.

Je fouhaite à mon cher défenfeur des infortunés tout le fuccès que fa conftance mérite. J'avoue que je crains toujours ces vingt-quatre perfonnages qui déclarèrent leur communauté efclave par-devant notaire. Je n'ai pas de peine à croire que ce notaire était un étranger, un mal-vivant et un ivrogne. Je viens d'avoir affaire à un procureur qui eft tout cela, et cependant j'ai perdu mon procès. Que ne fuis-je à portée d'intéreffer M. *Necker* dans cette affaire! Il eft, je crois, le feul qui pourrait engager M de *Maurepas* à fignaler fon miniftère par l'abolition de la fervitude, en imitant le roi de Sardaigne.

sse bien tendrement mon très-cher ami, 1777.
de Saint-Claude, qui mériterait d'être le
Londres. *V.*

LETTRE CCIV.

M. DE LA HARPE.

14 de janvier.

très-cher confrère, je suis fâché et hon- 1778.
n ait montré au sa'on de la comédie fran-
uisse dont j'aurais pu faire un tableau, si
à portée de vous consulter. Mon dessein
int du tout que ce pauvre enfant de ma
eût à Paris cette célébrité. *Théophraste*, à
, disait qu'il apprenait tous les jours; et
is, à quatre-vingt-quatre, qu'on peut
corriger.

ce n'avait été faite que pour les noces de
ui; mais puisqu'il s'agit aujourd'hui du
eci devient une affaire sérieuse. Je ne veux
battre l'hydre du parterre, sans être armé
n cap.

is, j'aurais bien mauvaise grâce à vouloir
ant vous. Rien ne serait plus injuste et
-adroit. C'est à vous, s'il vous plaît, à
oser aux bêtes le premier, parce que vous
excellent gladiateur; mais j'ai peur que
oyez dégoûté vous-même de cette imper-
rène dans laquelle on est jugé par la plus

1778 effrénée canaille qui ne veut plus que des piè
qui lui ressemblent.

Il me semble que notre chère nation tourne
rieusement, depuis quelques années, à l'oppro
et au ridicule, en plus d'un genre. J'ai vu la
du siècle d'*Auguste*, et je suis déjà dans le I
empire. Vous qui êtes *spes altera Romae*,
revivre le bon goût; combattez hardiment en
et en prose. Menez les Français tantôt en Sibé
tantôt dans Babylone; ils trouveront des f
par-tout où vous les conduirez.

Je vous parle très-sérieusement; je pa
point avant vous, quoique je sois e

M. de *Villette* est très-sensible à tout ce
vous lui dites de flatteur dans votre tre. J
bien qu'il sera toujours fidelle à sa
sa femme, et à son amitié pour vo Vo
ritez bien l'un et l'autre qu'on v ,
vous assure que j'en fais bien mon

J'attends avec impatience la votre
ponse à cette *Montagu* la shakesp e. Je
avoue que la barbarie de *du* *lloi* et c rs
presque aussi insupportable que e
kespeare. *Du Belloi* est cent fois inexcu
puisqu'il avait des modèles, et que le
glais n'en avait pas.

Je ne parlerais pas si libr nt à
vous; mais nous sommes t
religion, et nous ne devons pas
mystères.

Adieu, mon cher confrère; je v
tout mon cœur. *V.*

LETTRE CCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 de janvier.

MON cher ange, M. de *la Harpe* m'a mandé —
avait lu Irène au tripot. Je serais bien fâché 17
elle fût représentée dans l'état où elle est; c'est
e isse qui n'est pas encore digne de vous et
la ie du public, sans laquelle il n'y
te véri le succès. Je suis honteux d'avoir
de à votre aimable secrétaire.
e tranſcri bientôt la pièce entière que
ttrai effort à votre juridiction.
Vo z co il est difficile de nuancer
e nt choses qu'*Alexis* soit intéressant en
t po un peu coupable, et que *Nicéphore*
soit point odieux, afin qu'ils servent l'un et l'au-
à augmenter la pitié qu'on doit avoir pour *Irène*.
Ce mélange de couleurs n'est pas aisé à saisir par un pinceau de quatre-vingt-quatre ans; mais j'ai toujours pensé qu'on pouvait se corriger à tout âge, et que si *Mathusalem* avait fait des vers médiocres, il aurait dû les refaire à neuf cents ans passés.

Je vous demande en grâce d'être mon ange gardien jusqu'à mon dernier jour; de garder mon esquisse jusqu'à ce que je puisse vous envoyer le tableau. Je vous supplie de ne montrer la pièce à

—— personne. Je me flatte que les comédiens n'en ont
778. point de copie ; j'en ferais désespéré, et je conjurerais M. de *Thibouville* de la retirer de leurs mains. Ce ferait bien alors qu'il faudrait employer la protection et les ordres de M. le maréchal de *Duras*.

Soyez sûr que je n'ai travaillé à cet ouvrage, et que je n'y travaille encore, que pour avoir une occasion de venir à Paris jouir, après trente ans d'absence, de la bonté que vous avez de m'aimer toujours ; c'est-là le véritable dénouement de la pièce. Il est triste d'être pressé et de n'avoir pas long-temps à vivre. Ce sont deux choses plus difficiles à concilier que les rôles de *Nicéphore* et d'*Alexis*.

Sub umbra alarum tuarnm plus que jamais. J'en dis autant à M. de *Thibouville* que je mets dans votre hiérarchie.

LETTRE CCVI.

A M. LE KAIN (*).

A Ferney, 19 de janvier.

JE vous avais prévenu, Monsieur. Il est vrai que j'avais envoyé à des amis que je respecte, l'esquisse d'un ouvrage qui ne convenait guère à mon âge, mais qui après avoir été fini, et sur-tout cor-

(*) Il mourut le 8 de février de cette année, âgé de 49 ans.

gé par un travail assidu, d'après les sages criti-
ues de ces mêmes personnes dont l'amitié m'est 1778.
précieuse, aurait pu rendre les derniers jours
ui me restent un peu moins désagréables.

J'y travaillais nuit et jour malgré ma mauvaise
nté, et j'espérais qu'à Pâques j'aurais pu, par
a docilité, et ma déférence à leurs lumières,
ndre la pièce moins indigne de vous. Je me flat-
is même que vous pourriez jouer le rôle de *Léonce*,
ui n'est pas fatigant, et que vous auriez rendu
ès-imposant par vos talens sublimes.

Les amis respectables dont je vous parle, n'ont
it lire à l'assemblée de messieurs vos camarades,
ette esquisse encore informe que pour avoir vos
vis et les leurs, pour m'en instruire, et pour que
out fût prêt à Pâques.

Il convient sans doute qu'on remette la pièce et
s rôles entre les mains de ceux qui ont bien
oulu m'honorer de leur bienveillance dans cette
ccasion, et qui ont daigné entrer dans les détails
e cette affaire.

Les papiers publics disent que vous vous remariez.
ez. Je vous en fais mon compliment très-sincère;
doute de ce mariage, puisque vous n'avez pas
aigné m'en instruire.

Si la chose était vraie, je pense que la fatigue
e vos noces ne vous mettrait pas dans l'incapa-
ité de jouer l'hermite *Léonce* qui n'a pas de ces
assions qui ruinent la poitrine, et qui parle de
a vertu d'une manière qui semble être assez dans
otre goût. Si vous aviez donné ce rôle à un

autre, je craindrais de m'y oppofer, car je
1778. très-sûr que vous auriez bien choifi.

J'ai toujours compté fur votre amitié depui jour où je vous ai connu dans votre jeuneffe. temps a fortifié tous les fentimens qui m'attacl à vous. Vous favez trop combien madame D et moi nous vous fommes dévoués pour que r nous fervions ici de la formule ordinaire qui jamais été dictée par le cœur.

Le vieux malade V.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTA

A Ferney, le 20 de janvier.

MON cher ange, en voici bien d'une autre faut pour le coup que je me jette entre les l de votre providence, de votre fageffe et de c conftante amitié qui fait la confolation de ma Je fuis trop jeune, je ne fais pas me conduir moins que je ne fois toujours à l'ombre de ailes.

J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous voyer la lettre que je reçois d'un de vos proté et la réponfe que je lui fais. Je ne doute pas vous n'engagiez votre ami , de Ti ourvil mettre fous fes pieds cet oubli toutes l féances. Je lui mande qu'autrefo , v oncle l'ambaffadeur à Con ,

1'en fouvient, qu'*il n'y avait d'honneur ni à gagner* 1778
i à perdre avec les Turcs.

Si vous trouvez ma réponfe à votre ancien pro-
égé convenable et mefurée, puis-je vous fupplier
e la lui faire tenir auffi bien que celles que j'ai
û écrire à M. *Suard* et à madame *Veftris*, et à
n M. *Monvel*, qu'on dit avoir beaucoup d'efprit,
eaucoup de fenfibilité et beaucoup de talens, avec
rès-peu de poitrine ?

Une chofe encore bien importante pour moi, c'eft
e demander très-humblement pardon à madame
otre fecrétaire de lui avoir fait écrire des chofes qui
ertainement ne fubfifteront pas, car tout ne fera
ni que vers Pâques ; et c'eft vers ce faint temps que
e compte vous apparaître comme *Lazare* fortant
e fon tombeau.

Je vous conjure encore plus que jamais de faire
etirer la copie qui eft peut-être au tripot, et les
ôles qui peuvent être chez les tripoteurs et les tri-
oteufes. Je fuis réellement perdu, s'il refte dans le
nonde le moindre lambeau de ces haillons. Vous
entez que la publicité de ces misères eft très à crain-
re : elle arrêterait tout à coup un jeune homme
ans le commencement de fa carrière ; mais foit au
ommencement, foit à la fin, il eft certain que
ela me ferait un tort irréparable.

Songez, mon divin ange, que je paffe les jours
t les nuits à remplir la tâche très-difficile, mais
rès-néceffaire, que vous m'avez donnée. Songez
que je marche fur des charbons ardens. J'ofe efpérer
que je ne me brûlerai pas la plante des pieds,

1778. parce que je vous invoquerai en subissant u épreuve qui surpasse mes forces.

Vous savez de plus combien il y avait de v faibles à fortifier, de nuances à observer, d'expr sions familières à supprimer, de petites chose préparer pour les faire servir à de plus grandes; en combien l'esquisse était indigne de vous. Vous av été trop bon; mais vous m'avez rendu difficile con moi-même. J'ai deux mois, au moins, par dev moi, et je vais les employer à vous plaire; suis-je sûr de deux mois de vie?

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CCVIII.

A M. DE CROIX,

SECRÉTAIRE DU ROI, TRÉSORIER DE FRANC A LILLE.

A Ferney, 23 de janvier.

Je ne sais, Monsieur, ce que vous avez fait à grand pontife des Muses *qui nous a bénis* (* *mais il est entré chez madame Denis en chantant* louanges. *Je n'ai donc pas hésité de lui proposer solution d'un problème qu'il n'appartient qu'à lui résoudre.*

(*) Ces premières lignes sont de M. le marquis de *Vill* à qui l'on avait demandé le sentiment de M. de *Volt* sur les plus célèbres acteurs tragiques français.

M. le marquis de *Villette*, monsieur, n'a point vu comme moi le vieux *Baron*, ni *Beaubourg*, ni même *Dufresne*. Ce *Dufresne* n'avait qu'une belle voix et un beau visage, *Beaubourg* était un énergumène, *Baron* était plein de noblesse, de grâces et de finesse; le *Kain* seul a été véritablement tragique. 1778.

Mais je dois vous parler de choses plus intéressantes. Je ne puis vous exprimer les obligations que nous vous avons, madame *Denis* et moi. Vous nous envoyez des armes pour nous défendre contre une troupe de coquins qui sont venus, du bout de la Flandre aux portes de Genève, pour nous voler et pour nous faire un procès ruineux. Je me flatte qu'au moyen des pièces que vous avez la bonté de nous faire tenir, nous serons enfin délivrés de la vexation de ces scélérats.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance que je vous dois, etc. *V.*

LETTRE CCIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

23 de janvier.

Je vous dois des remercîmens, Monsieur, pour votre pâté de perdrix; mais madame *Denis* et les dames qui passent l'hiver avec nous, vous en doivent bien davantage, car elles s'en sont crevées, et il ne m'est pas permis d'en manger. Je suis réduit en tout genre à n'être que témoin du plaisir de mon prochain.

1778. Nous avions, il y a quelque temps, dans r château, un M. le comte de *Sainte-Aldegonde* aurait cru faire un grand crime, s'il avait tou une perdrix venue d'Angoulême au lac de G Je crois que c'eſt le ſeul pythagoricien qui reſte les Gaules. Sa vie eſt la condamnation de notre mandiſe. Mes quatre-vingt-quatre ans et mo trême faibleſſe me rendent encore plus pyth ricien que lui; mais je ferai, juſqu'au dern ment, de la ſecte des pyrrhoniens et de cel vos amis.

Pardonnez à un pauvre malade qui peut à vous envoyer quatre lignes de remercîmens quatre perdrix; mon cœur eſt à vous, et me bles mains vous embraſſent. *V.*

LETTRE CCX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHEL

A Ferney, le 25 de janvier.

MONSEIGNEUR,

LA dernière lettre que vous avez bien voulu crire m'a été d'une grande conſolation, même temps m'a donné bien des regrets. Je que vous daignez m'aimer encore. Vous me p ſans doute de mourir loin de vous; mais vou plaindriez bien davantage de me voir réduit, p maux qu'amène la décrépitude, à l'incapaci

vous faire ma cour. J'ai gémi de ne pouvoir vous marquer tous mes ſentimens, lorſque vous ſuiviez ce procès ſi étrange et ſi étrangement jugé. Si j'avais pu approcher de vous ſecrétement, je vous aurais bien convaincu alors que j'étais perſécuté à votre ſuite. Vous auriez vu que, ſi j'avais élevé ma faible voix comme j'en avais tant d'envie, je vous aurais beau coup plus nui que que ſervi. Vous connaiſſiez aſſez les horreurs d'un parti ridiculement acharné, mais peut-être n'étiéz-vous pas deſcendu juſqu'à connaître la mauvaiſe foi et la ſcélérateſſe de la canaille de la littérature.

Je penſe que vous voyez d'un œil de pitié la faibleſſe que j'ai eue d'envoyer à M. de *Thibouville* une tragédie à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et et de m'expoſer à voir le cadavre de ma réputation déchiré par ces bêtes puantes dont je vous parle. J'ai eu très-grand tort. Vous êtes ſupérieur à votre âge, et moi je radote au mien; mais nous nous étions amuſés de cette pièce dans Ferney avec M. de *Villette* et ſa jeune femme. M. de *Thibouville* demeure à Paris dans la maiſon de M. de *Villette*. Il aime paſſionnément le théâtre et la déclamation; il s'y connaît parfaitement; il devait jouer dans cette pièce en ſociété, s'il avait eu de la ſanté. Tout cela n'était qu'un projet d'amuſement qui ne devait pas être public.

Malheureuſement MM. de *Villette* et de *Thibouville* ont cru que ce dangereux public pourrait être auſſi indulgent qu'eux. Ils ont imaginé qu'on pardonnerait à ma vieilleſſe; leur amitié les a trompés.

1778. Je n'ai pas osé assurément vous adresser ce radotage de mes quatre-vingt-quatre ans. Je n'ai pas voulu renouveler le ridicule de ce vieux fou de *Crébillon*. Je vois trop comme vous m'auriez traité, de quelles plaisanteries vous auriez égayé mon agonie, et vous auriez eu raison.

Pour goûter les vers ou la musique, il faut avoir l'esprit tranquille et du loisir. Je doute que vos affaires et votre situation vous laissent l'un et l'autre. Si vous aviez quelques heures à perdre, et si vous me commandiez absolument de vous envoyer la pauvre sotte Irène, je la retravaillerais de toutes mes forces ; je tâcherais de la rendre moins indigne d'un maréchal de France vainqueur des Anglais ; je la mettrais à vos pieds. Je vous supplierais de ne la point montrer, comme vous avez montré la lettre où je vous parlais de mademoiselle *Raucourt*. Je vous conjurerais de m'épargner les ridicules qui peuvent n'être qu'amusans dans la société, mais qui sont mortels quand on est exposé à ce public cruel. Je suis si honteux de mon énorme sottise, à mon âge, que je tremble en vous en parlant. Je ne devrais avoir que deux objets, de mourir ou d'achever auprès de vous quelques jours qui me resteraient encore, et de les passer à vous témoigner la très-respectueuse et tendre reconnaissance que je conserverai pour vous jusqu'à mon dernier soupir. *V.*

LETTRE CCXI.

A M. COLINI, *à Manheim*.

A Ferney, 26 de janvier.

Le vieux malade, mon cher ami, n'a pas été en état de vous répondre au commencement de cet 177
hiver. La nature a donné à mon ame un étui très-faible et très-mauvais, qui ne peut guère soutenir, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le voisinage des Alpes, et les inondations de neige. Ma décrépitude est accablée de plus d'une manière; je n'en suis pas moins sensible à votre souvenir et à votre amitié.

Je vous fais mon compliment sur le bonheur que vous avez de servir un maître dont la tête est actuellement ornée de deux belles couronnes électorales.

La nouvelle des trente mille autrichiens campés à Straubingen, alarme nos pacifiques Suisses. Je ne puis m'imaginer que l'empereur veuille, pour son coup d'essai, vous faire la guerre. On dit qu'il ne s'agit que d'un passage; mais ne peut-on point passer sans avoir trente mille hommes à sa suite? Je ne suis pas politique; je me borne, mon cher ami, à vous souhaiter de la paix et du bonheur.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 30 de janvier.

1778. MON cher ange, vous ne m'abandonnerez pas sans doute dans le déplorable état où je suis. Vous devez avoir reçu le paquet que j'ai envoyé à M. de *Montsauge*, administrateur des postes, pour vous être rendu par M. de *Vaines*. Il contient la lettre de *le Kain*, et ma réponse, avec d'autres lettres que je vous suppliais de vouloir bien faire tenir à leurs adresses, en cas que vous le approuvassiez.

Je travaille depuis près d'un mois, jour et nuit, à profiter, autant que le permet ma faiblesse, de toutes les sages critiques que vous m'avez faites. Je demande, encore une fois, pardon à votre aimable secrétaire de toutes les peines inutiles que ma précipitation lui a données. Vous sentez qu'à mon âge il faut du temps pour rendre un pareil ouvrage un peu moins indigne de vous et du public. Je n'en ai, dans le moment présent, ni le temps ni la force. J'ai cru, ces jours passés, que j'alais mourir non-seulement de vieillesse, mais des efforts que j'ai faits, et du chagrin que tout cela me cause. Les critiques sont déjà publiques; trente personnes ont vu l'ouvrage, et toutes en ont fait des censures contradictoires. Les uns ont dit que les premiers actes ne passeraient point, les autres que le dernier était d'une froideur

insupportable. *Le Kain* a soutenu que son rôle ne pouvait pas être souffert, et que c'est par cette raison qu'il l'avait refusé. 177

Ce serait absolument vouloir me tuer que de me forcer à donner Irène dans des conjectures si humiliantes. Il serait plus honnête de me laisser mourir de ma belle mort. Tout ce que je vous demande actuellement, à vous, mon cher ange, et à M. de *Thibouville*, c'est qu'il ne soit plus question de cette malheureuse Irène jusqu'à ce que je l'aye finie et que vous en soyez contens. Il faut absolument jeter dans le feu l'exemplaire et tous les rôles, parce que tous seront changés. Je vous demande jusqu'à Pâques. Peut-être, malgré l'état horrible où je suis, aurai-je pu alors trouver quelque moyen de me rendre moins ridicule, et de vous faire moins de honte. *Crébillon* donna son Catilina à quatre-vingts ans, mais il l'avait commencé à quarante; et moi j'ai commencé Irène à quatre-vingt-deux passés, et je la finis dans ma quatre-vingt-quatrième année. Quand je demande six semaines pour achever ma besogne, et pour affronter les siffleurs du parterre, ce n'est pas trop assurément.

M. de *Thibouville* a un empressement inconcevable; il ne me parle que de madame la duchesse de *Bourbon* et de la reine; il veut qu'on m'immole ce carême, pour les amuser. Je dois répondre comme *Molière* aux empressés qui lui criaient, *le roi attend;* *il est le maître*, dit-il, *qu'il attende.*

Je sais fort bien que toute cette aventure fait du fracas dans votre Paris où le beau monde veut

— des nouveautés, et où la canaille immenſe des
78. écrivains ſubalternes attend ces mêmes nouveautés pour les décrier, pour rire, pour faire rire, et pour gagner un écu. Je vois tout l'excès du ridicule où je me jette à mon âge, la ſyndérèſe dans le cœur, et la mort entre les dents ou du moins entre les gencives, car de dents je n'en ai plus; mais il faut mourir comme j'ai vécu, en feſant des ſottiſes.

Etendez bien vos ailes afin que je me cache deſſous. Perſonne n'eſt jamais mort plus ſingulièrement que moi. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on ne me faſſe pas mourir ce carême, et qu'on attende le jour de la Quaſimodo. Je ſuis perſécuté aujourd'hui par des procès; je perds mon bien, la ſanté et la vie. De bonne foi, n'eſt-ce pas aſſez? mon ange n'a-t-il pas pris ſous ſa protection une drôle de créature?

Miſerere mei.

LETTRE CCXIII.

A M. DE VAINES.

2 de février.

Je voudrais, Monſieur, que vous euſſiez le contre-ſeing pour toute votre vie, pourvu que ce fût le contre-ſeing d'un directeur général des finances, et non d'un adminiſtrateur des poſtes. Vous me parlez de voyages; vous m'attendriſſez et vous faites treſſaillir mon cœur. Mais j'ai bien peur de

e faire inceſſamment que le petit voyage de 1778
l'éternité; car je ſuis roué, et mon corps eſt en
lambeaux pour avoir été ces jours paſſés à Syracuſe et à Conſtantinople : j'ai été ſi horriblement
cahoté que je ne peux plus remuer.

J'ai fait autrefois un voyage à Paris. Je ne crois pas avoir jamais demeuré trois ans de ſuite dans cette ville; je ne la connais que comme un allemand qui a fait ſon tour de l'Europe. Je me ſouviens que le roi de France, à qui on dit que je parlais bon français, me donna une place de palefrenier ordinaire de ſa chambre, me permit enſuite de la vendre, et m'en conſerva toutes les fonctions et toutes les prérogatives. J'eus auſſi une place de copiſte de gazette ſur les charniers Saints-innocens. Je jouis encore de toutes ces grandes dignités.

Il y a peut-être quelques ſacriſtains qui penſent qu'un étranger auſſi étrange que moi n'oſerait, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, venir boire de l'eau de la Seine; parce qu'ils ſoupçonnent que, dans mes voyages à Conſtantinople et à Péterſbourg, j'ai donné la préférence à l'Egliſe grecque ſur l'Egliſe latine. Quelques habitués de paroiſſe ont même débité qu'il y avait contre moi, dans je ne ſais quel bureau, une paperaſſe qu'on appelle *littera ſigilli*; je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point, et que ces ſacriſtains ne diſent jamais un mot de vérité; mais je ſais que ces meſſieurs expédieraient contre moi très-volontiers *litteras proſcriptionis*.

Franchement, je ſuis pénétré de reconnaiſſance

1778. pour tout ce que vous me dites, et pour ce que vous me proposez. Je vous dirai même que j'en profiterais vers la Saint-Jean, ou même vers la *Quasimodo geniti infantes*, si j'étais envie dans ce temps-là.

Le vieux solitaire vous remercie tendrement, et salue madame de *Vaines*. *V.*

LETTRE CCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mardi matin. 3 de février.

Mon cher ange, c'est moi qui vous écris aujourd'hui, ce n'est pas madame *Denis*; c'est moi qui suis désespéré de ne pas accompagner nos voyageurs. J'ai eu la force de faire dix actes, et je n'ai pas celle de faire cent lieues. L'ame supporte des fatigues que le corps ne soutient pas; mais avec le temps on vient à bout de tout, et quand les cent lieues mènent dans notre voisinage, on les fait gaiement. Je ne suis pourtant pas trop gai. Un homme de mon âge, qui vient de bâtir quatre-vingt-quatorze maisons, qui est ruiné, qui a dix procès et dix actes de tragédie sur le corps, n'a pas de quoi rire.

Quand est-ce donc que ce pauvre éclopé aura le bonheur de vous embrasser, vous et votre aimable secrétaire? Je vais accompagner madame *Denis* jusqu'à la première poste. Je n'ai pas le temps d'écrire à M. de *Thibouville*; ces dames lui parleront

; éloquemment que moi, et elles arriveront
ınt ma lettre. 1778.

LETTRE CCXV.

AU MEME.

A Paris, le 19 de février

M. le maréchal de *Richelieu* ſort de chez moi;
:ſt touché des larmes de M. *Molé*; il m'a aſſuré
ıe madame *Molé* n'était pas abſolument déteſtable.
a tant dit, il a tant fait que j'ai été obligé d'en-
ıyer le rôle de *Zoé* à madame *Molé*. On m'aſſure
ı'on peut donner encore ce rôle à une autre;
ıe le rôle de *Zoé*, au cinquième acte, eſt de la
us grande importance; que le tableau qu'elle fait
: l'état d'*Irène* eſt un morceau principal qui exige
ıe grande actrice, et que ce ſerait une choſe eſ-
ꞩtielle d'obtenir de mademoiſelle *Sainval* qu'elle
ꞩgnât le jouer, comme mademoiſelle *Clairon* dé-
:a le récit de *Mérope*; que cela ſeul pourrait faire
ıſſir la pièce, et que M. *Molé* ne devrait point
ı oppoſer, puiſque *Zoé* n'eſt point une ſimple
ınfidente, mais une princeſſe favorite de l'impé-
ıtrice, et que c'eſt en effet madame *Molé* qui
terait le rôle à mademoiſelle *Sainval*.

'oilà donc, mon cher ange, à quel point nous en ſommes.

J'ai beſoin plus que jamais de vos bontés et de
os ordres.

Dudit jour, à dix heures et demie du ſoir.

78. MADEMOISELLE *Arnoult* revient de chez mademoiſelle *Sainval* la cadette qui lui a promis de jouer *Zoé*. Il ne s'agit plus que d'obtenir de M. *Molé* de convertir ſa femme à laquelle on promet un rôle fait pour elle dans le droit du ſeigneur, qui eſt entièrement changé, et qu'on pourrait jouer à la ſuite d'Irène, ſi cette Irène avait un peu de ſuccès ; ſinon je dirai comme *Soſie* :

O juſte ciel ! j'ai fait une belle ambaſſade !

LETTRE CCXVI.

A M. DE LA DIXMERIE.

Qui lui avait adreſſé des vers ſur ſon retour à Paris.

A Paris, 19 de février.

SI on pouvait rajeunir, le vieillard que M. de *la Dixmerie* honore d'une épître ſi flatteuſe, rajeunirait à cette lecture. Il eſt arrivé extrêmement malade. M. *Tronchin* lui défend d'écrire ; mais il ne lui défend pas de ſentir, avec la plus extrême reconnaiſſance, les bontés que M. de *la Dixmerie* lui témoigne avec tant d'eſprit.

LETTRE CCXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

PARDON, mon cher ange, ma tête de quatre-vingt-quatre ans n'en a que quinze ; mais vous 1778
devez avoir pitié d'un homme blessé qui crie, ne pouvant parler. Songez que je meurs, songez qu'en mourant j'ai achevé Irène, Agathocle, le Droit du seigneur, et fait quatre actes d'Atrée. Songez que *Molé* m'a mutilé indignement, sottement et insolemment ; qu'il ne veut point jouer son rôle dans le Droit du seigneur, etc. Je suis mort, et il faut que je coure chez les premiers gentilshommes de la chambre ; voyez s'il ne m'est pas permis de crier : cependant j'avoue que je ne devrais pas crier si fort.

Je suis à vous, mon ange, à toute heure.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Bijou-Ferney.*

A Paris, 15 de mars.

LE vieux malade n'a pu encore écrire à M. et à madame de *Florian.* Il a été à la mort pendant plus de quinze jours, depuis son acccident. Il a fallu passer par toutes les horreurs qui accompa-

gnent cet état. Il faiſit un moment où il ſouffre
1778. un peu moins, pour dire à M. et madame de *Florian* qu'il ſerait mort en les aimant de tout ſon cœur, et en comptant ſur leur ſouvenir.

Vous ſavez que tout parle guerre à Paris; que le roi a déclaré, par ſon ambaſſadeur à Londres, qu'il veut la paix; mais qu'il fera reſpecter ſon pavillon et le commerce de ſes ſujets. Le traité avec les Américains eſt public. J'ai vu M. *Franklin* chez moi, étant très-malade : il a voulu que je donnaſſe ma bénédiction à ſon petit-fils. Je la lui ai donnée, en diſant DIEU *et la liberté*, en préſence de vingt perſonnes qui étaient dans ma chambre.

L'ambaſſadeur d'Angleterre arriva une heure après. Tout ce que j'ai éprouvé de bontés de la cour et de la ville, a été bien au-delà de mes eſpérances et même de mes ſouhaits; mais je ne crois pas que ce temps-ci puiſſe être convenable pour demander des grâces pécuniaires en faveur de ma colonie. Le roi eſt trop endetté. Les flottes ont coûté un argent immenſe. Les billets de la loterie de M. *Necker* perdent chacun quatre-vingts ſur mille. Il y en a cinq mille à prendre, dont perſonne ne veut. Il n'eſt plus queſtion d'économie, il ne s'agit plus que de vengeance. M. d'*Eſtaing* commande une eſcadre formidable, M. de *La Motte-Piquet* une autre.

Vous ſavez que M. *Dupuits* eſt à Paris, et qu'il eſpère être employé. Il eſt à croire que, ſans guerre déclarée, il y aura des coups donnés Pour moi, qui ſuis très-pacifique, je ne ſonge qu'à être défait

de

ous les polissons qui me parlent de *Shakespeare*, 1778
Vauxhall, de *Roastbeef*, de sauteurs anglais et
nilords anglais.

e demande bien pardon à M. de *Florian* d'en-
dans ces détails. J'aimerais bien mieux faire
er devant sa maison; mais je vois qu'il est plus
de guérir d'un vomissement de sang que d'ob-
r de l'argent d'un gouvernement obéré qui n'a
même le moyen de payer le pauvre *Racle*. Il
ici un luxe révoltant et une misère affreuse.
s est le rendez-vous de toutes les folies, de
es les sottises et de toutes les horreurs possibles.
Quand pourrai-je revoir Ferney, et embrasser
lrement le seigneur et la dame de Bijou!

LETTRE CCXVXI.

A M. DE VAINES.

A Paris, samedi à quatre heures, avril.

OUI, sans doute, Monsieur, les premiers *Pascal-*
dorcet qui viendront du pays étranger seront
ır vous. Ce sont deux grands-hommes; mais le
mier était un fanatique, et le second est un sage.
ui-ci est fait pour vous. Je me console dans mes
leurs, en vous souhaitant un bon voyage. *V.*

LETTRE CCXX.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT, *à Verſailles.*

A Paris, 16 d'avril.

1778. JE demande bien pardon à madame *Dixneufans* de lui avoir écrit en cérémonie. Je pourrais avoir bien plus de tort avec vous, Monſieur, en vous remerciant ſi tard de votre très-agréable lettre; mais j'ai eu ces derniers jours une fièvre aſſez violente, ſuite de deux maladies mortelles dont je ſuis réchappé.

Je crois que M. l'abbé de *Beauregard*, prédicateur de Verſailles, ſoi-diſant ci-devant jéſuite, m'aurait volontiers refuſé la ſépulture; ce qui eſt fort injuſte: car on dit que je ne demanderais pas mieux que de l'enterrer; et il me devait, ce me ſemble, la même politeſſe.

Je ne crois point que le maître et la maîtreſſe de la maiſon ſe ſoient moqués de cet abbé *Beauregard*: c'eſt bien aſſez qu'ils ne ſe livrent pas à la fureur de ſon zèle, et c'eſt à quoi tous les honnêtes gens ſe bornent.

Il eſt permis à ces pauvres ex-jéſuites de haïr tel homme qui les força, il n'y a pas long-temps, à reſtituer à ſept enfans mineurs, tous au ſervice du roi, leur bien de patrimoine dont ces bons pères s'étaient emparés. Ce ſont de ces ſacriléges que les dévots ne pardonnent jamais. J'ai fait rentrer dans

leur bien ſix jeunes officiers dépouillés par eux. Il —
eſt vrai que je n'ai point prêché de carême ; mais, 17
en vérité, j'ai obſervé ce carême plus rigoureuſement que tous les moines de l'Europe ; auſſi je ſuis plus diaphane et plus maigre qu'aucun des anciens diſciples de *Loyola* : je reſſemble au *Lazare* ſortant de ſa niche.

Je me flatte, Monſieur, que votre ſanté eſt bonne, et que vos affaires ſon arrangées. Je m'intéreſſerai, juſqu'au dernier jour de ma vie, à tout ce qui peut vous toucher.

Conſervez-moi des bontés qui ſont la conſolation de mes derniers jours.

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 20 d'avril.

MON cher ange, vous m'avez ordonné de dépouiller le quatre pour habiller le cinq. Depuis cinq heures du matin, je déshabille fort aiſément ce quatre, mais je crains d'être un mauvais tailleur pour le cinq.

La généreuſe ſecrétaire eſt priée de corriger au ſecond acte un petit couplet d'*Argide*, qui me paraît un peu trop brutal pour un prince auſſi noble eſt auſſi vertueux que lui. Il faudrait, je crois, tourner ainſi cet endroit :

1778. Ne t'énorgueillis point d'être né de son sang;
Souviens-toi de la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître;
Et les excès affreux qui l'ont trop démenti,
Te rendront au limon dont il était sorti.

Je crois que *la Rive* et *Molé* joueront bien les rôles des enfans d'*Agathocle*, qu'*Idasan* convient fort à *Monvel*, que les cheveux blancs et la voix de *Brizard* suffiront pour *Agathocle*, et que le rôle d'*Idace* est beaucoup plus dans le caractère de madame *Vestris* que celui d'*Irène*, pourvu qu'elle se défasse de l'énorme multitude de ses gestes.

Enfin il me semble qu'Agathocle sera beaucoup mieux joué qu'Irène, de laquelle Irène je suis bien cruellement mécontent.

Je me jette entre les bras de mon cher ange pour ma consolation. Je ne demande que deux représentations d'Irène à la rentrée, pour égaler la gloire de M. *Barthe*. Il faut que je parte dans quinze jours, sans quoi tout périt à Ferney. J'espère, au mois de septembre, ne plus sortir de dessous les ailes de mon ange. (*a*)

(*a*) *NOTICE sur M. le comte d'ARGENTAL; Extrait du Jounal de Paris, du 16 de janvier 1778.*

Par M. de LA HARPE.

MONSIEUR le comte d'*Argental* fut pendant cinquante ans (*) l'ami de M. de *Voltaire* : sa mort ne saurait être

(*) Et même pendant soixante et dix ans; et cette longue ... ié ne fut jamais troublée par le moindre nuage.

indifférente à ceux qui ont aimé ce grand-homme. Un autre grand-homme a dit : Il y a quelque chofe de facré dans les 17
longs attachemens, *eft aliquid facri in antiquis necefſitudinibus* (*Cicéron* ; et fans doute ils font encore plus refpectables quand le génie eft à côté de l'amitié. Le plus intime ami de l'écrivain le plus célèbre de fon fiècle eft, en quelque forte, un homme public ; et c'eft à ce titre que j'ai cru que vous pouviez, Meffieurs, placer dans vos feuilles quelques lignes confacrées à fa mémoire ; car, d'ailleurs, j'ai toujours penfé que celui qui a été affez heureux pour n'avoir à remplir que les devoirs d'une vie privée, ne doit guère recevoir d'autres tributs après fa mort que les regrets et le témoignage de ceux qui l'ont connu et chéri ; tributs beaucoup plus honorables que ces notices nécrologiques, aujourd'hui fi multipliées, bien moins par le défir d'honorer les morts que par la petite vanité de figner quelques phrafes imprimées, et pour parler au public, à qui tout le monde veut parler.

Je n'ai point eu l'honneur d'être l'ami particulier de M. le comte d'*Argental* ; j'ai eu celui de vivre affez long-temps dans fa fociété et avec les perfonnes qui lui ont été les plus chères. Ce que j'ai à dire de lui n'eft que l'expreffion des fentimens qu'il a laiffés dans leur cœur, et le langage unanime de tous ceux qui l'ont approché. Les uns n'en parlent qu'avec les larmes de la reconnaiffance et de la douleur, les autres qu'avec la plus affectueufe eftime. Son commerce plaifait à tout le monde, et fon caractère le fefait chérir de fes amis.

Il paraît que M. d'*Argental* a été un des hommes les plus heureufement nés pour eux comme pour les autres. Paffé les premières années de fa jeuneffe, où l'on facrifie plus ou moins aux paffions de cet âge, il n'a eu que des inclinations douces et des plaifirs tranquilles. Il cultivait l'amitié, les lettres et la fociété : ce fut-là fa vie entière. Elle a toujours été la même, fans aucune altération, jufqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Engagé quelque temps dans la magiftrature, il en remplit

les devoirs souvent pénibles et gênans, avec une exactitude
1778. qui semblait ne lui rien coûter. Par une tournure d'esprit aussi heureuse que rare, tout ce qui était pour lui une obligation, était au nombre de ses plaisirs. Devenu depuis ministre d'une cour étrangère, les correspondances régulières qu'il entretenait avec elle, et qui pouvaient être un assez grand travail dans un âge fait pour le repos, devinrent le principal objet de ses soins, et parurent entrer dans ses goûts. Le premier de tous et le plus vif fut toujours celui des lettres. Il fut lié avec tout ce que la France a eu de plus célèbre en ce genre, mais sur-tout avec *Voltaire*. On peut dire que son amitié pour lui fut sa passion dominante : c'était une espèce de culte. L'amitié est la seule où la superstition soit sans danger; elle n'a d'autre effet que d'agrandir à nos yeux celui que nous aimons; et si c'est un excès, il n'est pas contagieux : d'ailleurs, qui jamais eut plus que *Voltaire* le droit de le justifier?

M. d'*Argental* n'était point un de ces prôneurs charlatans qui s'énorgueillissent sous l'enseigne d'un grand nom. Son admiration pour *Voltaire* était un sentiment vrai et sans aucune ostentation; il adorait ses talens comme il aimait sa personne, avec la plus grande sincérité. Il jouissait véritablement de ses confidences et de ses succès, il n'en était pas vain, il en était heureux, et de si bonne bonne foi, que tous ceux qui le voyaient lui savaient gré de ce bonheur. En effet, cette espèce de bonheur, dont nous jouissons dans autrui, a quelque chose de si intéressant, que c'est peut-être le seul qui ne puisse exciter l'envie.

Avec beaucoup de douceur dans les mœurs, il n'avait pas moins de fermeté dans ses principes, deux choses qui ne s'allient pas communément; et c'étaient sur-tout ses principes qui déterminaient ses affections. Il en donna une preuve remarquable et qui mérite d'être rapportée. Il était lié depuis long-temps, par une correspondance journalière, avec un homme tout-puissant dans cette même cour, dont lui-même était ici le ministre. Cet homme éprouva la plus éclatante disgrâce, et fut obligé de quitter son pays. Il vint à Paris, et dans des circonstances si délicates, où tout autre aurait pu

craindre de s'expofer foi-même en paraiffant attaché à un —
profcrit, M. le comte d'*Argental*, qui ne le connaiffait que 177
par fes lettres, ne permit pas qu'il eût d'autre maifon que la fienne, et fe montra publiquement et conftamment fon ami et fon défenfeur, au rifque de perdre une place qui fefait alors la plus grande partie de fa fortune. Rien n'eft fi commun aujourd'hui que de fe vanter d'avoir *du caractère*; mais on n'a pas coutume de le prouver de cette façon-là

M. d'*Argental* ne fe preffait pas non plus de parler de *fenfibilité*; mais il avait en effet une ame très-fenfible et un cœur aimant, et il n'attendait pas pour le montrer les grandes occafions, qui font affez rares. Il avait cette fenfibilité qui fe montre dans tous les momens : il favait que, dans l'amitié, les petites chofes font d'un grand prix, parce qu'elles font de tous les jours. Perfonne n'eut plus que lui de ces attentions délicates et continuelles qui font le charme de la fociété intime. Souvent fes parens, fes amis étaient agréablement furpris de tout ce qu'il imaginait pour leur faire voir combien il s'occupait d'eux : le défir de leur plaire et de les voir heureux, était une de fes penfées habituelles dans un âge où le plus fouvent l'on n'eft plus fatisfait des autres que de foi-même ; et ceux qui vivaient avec lui racontent à ce fujet des détails qu'on n'entend pas fans attendriffement.

Dans un accès de fièvre, qui fut le commencement de la maladie dont il eft mort au bout de trois jours, il fit des vers pour une dame qui depuis bien des années était fon amie intime, et dont l'amitié eft faite pour honorer tous ceux qui peuvent la mériter (*). Il en fefait peu, quoiqu'il les aimât infiniment; et l'on trouve encore dans fes derniers vers un fentiment aimable délicatement exprimé.

Il n'eft pas néceffaire de dire que l'ami de *Voltaire*, et le premier dépofitaire de toutes fes penfées et de tous fes écrits, avait un goût naturellement et un efprit orné, nourri de la politeffe de ce beau fiècle de *Louis XIV*, dont il avait vu la fin. Ce goût devait le rendre un peu févère fur celui d'aujourd'hui; mais il aima toujours les vrais talens en tout genre;

(*) Madame de *Corneille*.

LETTRE CCXXII.

A M. LE COMTE DE LALLI, *fils du général,*

Qui avait annoncé à l'auteur la caſſation de l'arrêt du parlement qui avait condamné ſon père à la mort. (*)

Le 26 de mai

1778. Le mourant reſſuſcite en apprenant cette grande nouvelle ; il embraſſe bien tendrement M. de *Lalli* ; il voit que le roi eſt le défenſeur de la juſtice ; il mourra content.

et notre grand acteur *le Kain* trouve en lui un protecteur auſſi conſtant qu'affectionné.

Une longue vieilleſſe ſans douleur, ſans dégoûts et preſque ſans infirmités, devait être la récompenſe d'un eſprit doux, d'un bon cœur et d'un caractère aimable. Sans ambition, ſans cupidité, ſans orgueil, M. d'*Argental* conſerva juſqu'à la fin de ſes jours les mêmes goûts, les mêmes plaiſirs, les mêmes amis. Sa vie fut égale comme ſon humeur. Sa tête n'éprouva aucun affaibliſſement. Spectacles, littérature, événemens publics, il s'intéreſſait à tout autant que ceux qui pouvaient voir devant eux un long avenir. Sa ſanté même était aſſez bonne pour qu'on dût ſe flatter que ſa carrière pouvait ſe prolonger encore. Une fièvre ſoporeuſe le conduiſit au tombeau en peu de jours, auſſi doucement qu'il avait vécu ; et l'on peut dire qu'il s'eſt endormi dans la mort. Ceux qui le pleurent ont déſiré que je rendiſſe à ſa mémoire ce triſte hommage dont ils ſe ſeraient acquittés mieux que moi, puiſqu'ils ont mieux connu celui que je regrette avec eux.

(*) M. de *Voltaire* était au lit de la mort quand on lui fit part de cet événement ; il ſembla ſe ranimer pour écrire ce billet qui peut être regardé comme les derniers ſoupirs de ce grand-homme ; il retomba, après l'avoir écrit, dans l'accablement dont il n'eſt plus ſorti, et expira le 30 de mai 1778, âgé de quatre-vingt quatre ans et quelques mois.

Fin du tome dix huit et dernier.

